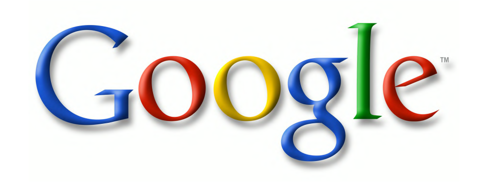





DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



25

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE GENES,

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT jusqu'à la conclusion de la Paix de 1748.

Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

TOME SECOND.

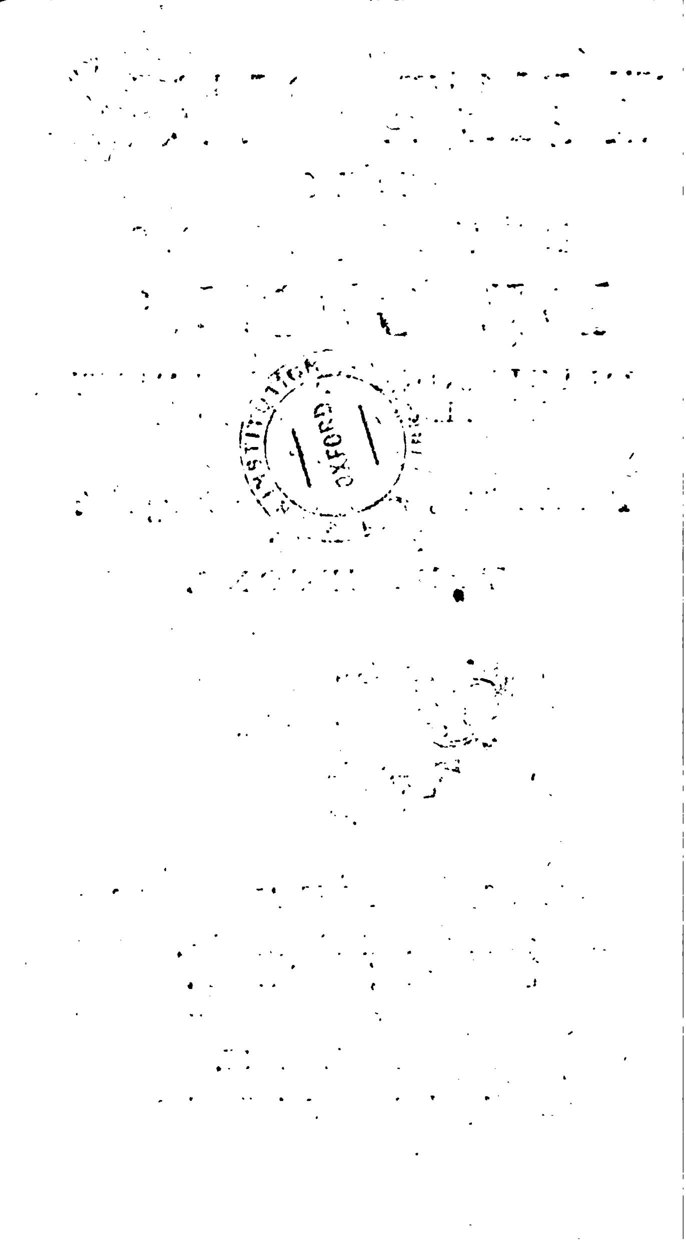


A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS,

Chez { NYON, Fils, à l'Occasion.
BABUTY, Fils, à l'Etoile.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.


OXFORD

SOMMAIRES

Du Tome second.

LIVRE QUATRIEME.

ENTREPRISES *du Pape Jules II. contre Gênes en* 1510. *Elles échouent. Diverses conspirations découvertes & punies en* 1511. *Tentative de Jean Frégose, élû Doge en* 1512. *Le Gouverneur François assiégé dans le Fort de la Lanterne. Les Adornes & les Fiesques se liguent en faveur des François. Ils entrent dans Gênes, & en sont les maîtres. Antoine Adorne Gouverneur de Gênes au nom du Roi de France en* 1513. *Les Frégoses reprennent le dessus la même année, & Octavien Frégose est créé Doge. Il assiege & prend le Fort de la Lanterne, qu'il fait raser.*

Nouvelles entreprises des Adornes en 1514. *sans succès. Frégose négocie avec la France, & remet à cette Couronne la Souveraineté de Gênes, dont il est fait Gouverneur en* 1515.

Tentatives des Adornes sur Gênes en faveur de l'Empereur. Elles ne réussissent point. L'armée impériale assiége cette Place en 1522. Gênes veut capituler, est prise d'assaut & pillée. Mort d'Octavien Frégose. Antoine Adorne est créé Doge. Gênes assiégée par les François en 1526. Elle se rend. Théodore Trivulce en est Gouverneur pour le Roi de France.

Mécontentemens d'André Doria contre la France. Il se rend maître de Gênes en 1528. Il reforme le Gouvernement. Hubert Cataneo elû Doge. Les François tentent en vain d'enlever Doria. Gênes est tranquille. Seditieux peu accrédités, punis en 1534. Entreprise de la France sur Gênes en 1536. Bonne intelligence entre ces deux Puissances en 1541. Conjuration du Comte de Fiesque en 1546. Mort de ce Comte, qui fait évanouïr cette entreprise en 1547. Principaux Conjurés punis. Jules Cibo conspire, & est mis à mort. J. B. Fornari est accusé de conspiration, & puni.

Révolution de Corse en faveur des François, depuis 1553. jusqu'en 1559. fomentée par Sampiero, ou

San-Pietro d'Ornano. Paix entre la France & l'Espagne en 1559. par laquelle il est stipulé que la Corse sera laissée aux Génois. Nouveaux desseins de Sampiero sur cette Isle. Il y passe en 1564. & y excite une révolution nouvelle. Sa mort en 1567. Son fils fait sa paix, & repasse en France en 1569. La Corse & tout l'Etat de Génes sont tranquilles.

LIVRE CINQUIEME.

DIFFERENDS *des anciens Nobles & des nouveaux. Troubles en conséquence en 1574. Médiation de divers Princes. Hostilités. Suspension d'armes. Sentence des Arbitres qui terminent ces différends en 1576.*

Contestations entre les Genois & le Duc de Savoye au sujet du Marquisat de Zuccarello en 1625. Ligue du Duc avec la France. Succès des François & des Piémontois. Mauvaise conduite des Génois. Brouilleries du Duc de Savoye & de Lesdiguieres. Retraite de l'armée Françoise & Piémontoise. Succès des Génois. Trêve, bientôt rom-

pue. Conjuration de Vachero en 1628. soutenue par le Duc. Elle est découverte, & les conjurés punis, malgré la réclamation du Duc de Savoye, & les sollicitations de la Cour d'Espagne. Mort du Duc en 1629. Sentence arbitrale rendue par le Roi d'Espagne en 1631. La paix signée.

Conjuration de la Torré appuyée par le Duc de Savoye en 1670. Hostilités de ce Duc en 1672. La découverte de la conjuration n'empêche pas la guerre de continuer. Progrès des troupes Piémontoises. Leurs fautes & leurs désavantages. Suspension d'armes. Paix publiée en 1673. Diverses avantures de la Torré. Sa mort en 1681. Son caractere.

LIVRE SIXIEME.

LES Génois se brouillent avec la France. Armement des François. Ils bombardent Gênes en 1684. Traité entre les Génois & la France par la médiation du Pape. Leurs satisfactions. Diverses inquiétudes que leur donné l'Etat des affaires de l'Europe,

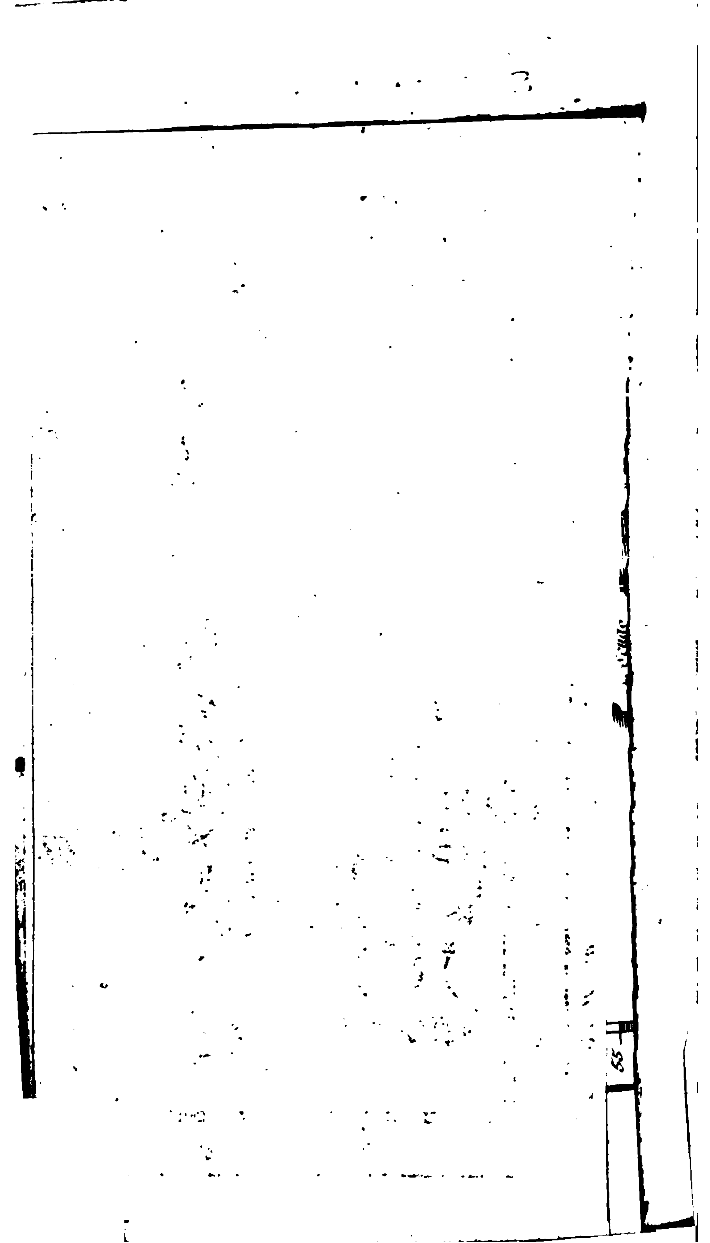
jusqu'en 1720. ils acquierent Final en 1713.

Troubles de Corse. Leur origine & leurs motifs. Les Corses prennent les armes en 1729. Prétentions des Rébelles. Négociations infructueuses. Hostilités. Prise de Pompiliani leur chef, en 1730. Suspension d'armes suivie d'hostilités nouvelles. Nouveaux pourparlers infructueux. L'Empereur fournit des secours aux Génois contre les Corses en 1731. Giafféri principal chef des Révoltés. Divers évenemens de la guerre contre les Corses. Traité de pacification conclu à Corté en 1732. par la médiation de l'Empereur.



HISTOIRE







HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE GENES.

LIVRE QUATRIEME.



Es Génois étoient charmés de la clémence de Louis XII. Ce Prince, cherchant à se les attacher davantage, leur fit donner de l'argent pour rétablir les maisons que l'artillerie du Château avoit abattues. Le sage & vertueux Lannoy, digne Ministre d'un aussi bon Maître, n'oublia rien de ce qui pouvoit rétablir l'ordre & la tranquillité dans l'Etat de Gênes. Il délivra en peu de temps la République

AN. 1507.

AN. 1508.

AN. 1508. de quantité de Brigands qui la désoloient, vils débris des factions, qui ne pouvant réveiller les troubles cherchoient, par goût ou par néceſſité, à prolonger les déſordres. Les uns furent pendus ; les autres bannis : la crainte diſſipa le reſte.

Les ſoins de Gouverneur embraſſerent au même temps un autre objet non moins important, & plus délicat. Il s'agiſſoit de rappeller aux Loix d'une diſcipline ſévere des Troupes que les guerres avoient accoutumées à la licence, dans un Pays qu'elles avoient regardé comme ennemi. Il y parvint par ſa vigilance & ſa fermeté ; & fit reſpecter au ſoldat François juſqu'à cette extrême ſenſibilité des Génois ſur l'honneur de leurs femmes & de leur filles.

AN. 1509. Rochechouart ſuccede à Lannoy.

Lannoy ne gouverna qu'un an. Ayant obtenu ſon rappel en France, il partit au grand regret de tout ce qu'il y avoit à Gênes de bons Citoyens. Il fut remplacé par François de Rochechouart, qui, ſans avoir tous les talens de Lannoy, maintint cependant l'Etat, durant quelques années, dans l'heureuſe ſituation où ſon Prédéceſſeur l'avoit mis.

Jamais Gênes n'avoit joui d'un si parfait repos sous ses propres Magistrats. Mais elle n'en goûta pas long-temps les douceurs. L'Italie étoit trop agitée pour que les Génois pussent se conserver dans le calme. Le Pape Jules II. vint à bout de le troubler.

AN. 1509.

AN. 1510.

Le Pape Jules II. trouble le repos de Gênes.

Jules, qui avoit porté sur le trône Pontifical les qualités d'un Général d'Armée plutôt que les vertus d'un Pape, soufloit depuis long-tems la guerre dans l'Europe entiere ; lui qui en qualité de Pere commun des Chrétiens auroit dû y entretenir la paix. Voisin inquiet, ennemi implacable, ami peu sûr, jaloux de la réputation de Conquérant, mais ne dédaignant aucune des ruses de la Politique la moins scrupuleuse, il étoit toujours prêt à signer des Traités pour les violer ; à se liguer avec ceux qu'il haïssoit, pour les abandonner après les avoir plongés dans des guerres ruineuses ; à changer de parti toutes les fois que son intérêt lui paroissoit le demander. A peine eut-il formé contre les Vénitiens une ligue avec la France, qu'on le vit travailler à en empêcher l'exécution. Content d'avoir tiré de cette

AN. 1510. ligue les avantages qu'il souhaitoit, il n'eut plus d'autre objet que de chasser d'Italie les François qu'il y avoit lui-même appellés.

Premiere tentative de ce Pape sur c...e Ville.

Il n'étoit point de meilleur moyen pour y réussir, que de leur enlever la souveraineté de Gênes. Le Pape en concerta le projet avec les Vénitiens, les Suisses & les Chefs des Factions Frégose & Doria. Toute cette intrigue fut adroitement liée, & cachée avec beaucoup de précaution. Il fut arrêté que dans le même temps les Suisses entreroient dans le Milanez, les Vénitiens agiroient du côté de Véronne, & les troupes du Pape se porteroient sur les terres du Duc de Ferrare : que tandis que l'attention des François seroit partagée par ces divers objets qu'ils avoient à défendre, la Flotte du Pape & des Vénitiens se présenteroit tout à coup devant le Port de Gênes, & qu'au même instant les Frégoses & leurs Partisans, soutenus de quelques renforts qu'on leur fourniroit, s'approcheroient par terre des murs de cette Ville, où leurs amis tâcheroient d'exciter quelque soulevement. Jules ne doutoit pas que les François, obli-

gés de faire face de tant de côtés à la fois, ne se déterminassent à réunir leurs forces dans le Milanez, & par conséquent à évacuer l'Etat de Gênes ; ce qui étoit le but de toutes ces opérations. AN. 1510.

On ne sauroit disconvenir que ce plan ne fût habilement dressé : mais le secret étoit nécessaire pour que l'éxécution réussît ; & quelque soin que le Pape eût pris pout ne pas laisser pénétrer ses desseins, les François en furent assez tôt informés * pour les faire échouer. Ils surent que vingt-deux galeres Vénitiennes se préparoient à se joindre à celles du Pape, & que cet armement menaçoit les Génois. Ils n'eurent bien-tôt plus lieu d'en douter, lorsqu'ils apprirent que Marc Antoine Colonne, Général au service de Jules, avoit été joint dans la Lunégiane par Jean & Octavien Frégose, & par Jerôme & Nicolas Doria. D'Alègre se jetta aussitôt dans Gênes avec quelque Infanterie Françoise & cinquante Lances : le Roi y fit passer encore d'autres troupes & des muni-

* On en voit la preuve dans le Recueil des Lettres de Louïs XII. tom. 1. p. 252, & suiv.

AN. 1510. tions ; & Rochechouart prit les meilleures mesures pour se bien défendre.

Ses ennemis lui en donnerent le loisir. Colonne & les Fregoses, avec environ quatre cents chevaux & sept cents Fantassins, s'étoient d'abord jettés à l'improviste sur la Spécié, dont ils s'étoient emparés. De-là ils s'étoient portés à Rapallo ; mais ils furent obligés d'y attendre que la Flotte Vénitienne, qui devoit les seconder, fût arrivée à Porto-Vénéré ; & elle fut quelque temps sans s'y rendre.

Les François avoient peu de chose à craindre de la petite armée de Colonne & des Frégoses. Ils appréhendoient seulement qu'à son approche une partie des Habitans de Gênes ne tentât de se soulever. Mais les Génois se trouvoient alors trop bien du Gouvernement de la France, pour chercher à s'en soustraire. Dans l'assemblée que leur Gouverneur convoqua pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre, il fut résolu qu'on défendroit jusqu'à la derniere extrémité les intérêts du Roi ; & cette proposition enleva tous les suffrages sans en excepter un seul. On s'assembla de nouveau,

& le Gouverneur demanda qu'on fît des levées de deniers pour subvenir aux dépenses qu'exigeoit la résolution qu'on avoit prise. Ces levées furent encore accordées avec une unanimité presque générale. Il n'y eut que cinq voix qui s'y opposerent. AN. 1510.

Des dispositions aussi favorables dans les Génois rassurerent parfaitement les François. Ils n'avoient plus rien à craindre que de la part de la Flotte de Venise, qu'ils s'attendoient à voir paroître de jour en jour. Rochechouart fit promptement armer des galeres en nombre suffisant pour pouvoir les opposer à celles des ennemis, dont il redouta peu les efforts après de pareilles précautions.

Enfin la Flotte Vénitienne parut. Elle étoit bien moins nombreuse que les François ne l'avoient appréhendé, & que le Pape ne l'avoit espéré. Il n'y avoit en tout que douze galeres, auxquelles le Pape en avoit joint une treizieme. Sitôt que cette Flotte se fut approchée du Port de Gênes, Colonne & les Fregoses s'approcherent aussi des murailles. Mais ayant appris, sans doute par les intelligences Elle échoue.

AN. 1510. qu'ils avoient dans la Ville, qu'on étoit dans la résolution, & en état de leur résister, ils sentirent qu'il n'y avoit aucun espoir de réussir. Ils ne songerent donc plus qu'à se retirer; & la Flotte prit aussi le même parti.

Elle fut poursuivie par celle que les Génois avoient équippée ; mais elle n'en fut point atteinte. Les troupes de Colonne ne firent pas leur retraite avec le même bonheur. Celles qui ne purent s'embarquer furent détruites en la plus grande partie par les Paysans, avant que d'avoir regagné la Spécié.

Ainsi se termina cette premiere expédition * aussi mal exécutée que bien conçue. Il est certain que jamais entreprise ne fut poussée avec si peu de vigueur. Le Pape se plaignit fort des Vénitiens, & avec raison. Au lieu de vingt-deux galeres qu'ils avoient promises, ils n'en envoyerent que douze ; encore se firent-elles long-temps attendre ; & cette lenteur donna le temps aux François de faire tous les préparatifs nécessaires pour déconcerter les projets formés contre eux. Il faut avouer aussi que la bonne conduite du

* Avant le milieu de Juillet.

Maréchal de Chaumont, qui commandoit dans le Milanez, empêcha l'effet des divisions sur lesquelles le Pape avoit compté. AN. 1510.

Seconde tentative du Pape sur Gênes.

Imputant donc uniquement à ces contretemps le mauvais succès de son projet, Jules ne se rebutta point. Inflexible par humeur & par fierté, les obstacles ne servoient qu'à l'animer davantage ; & la même année vit recommencer ses tentatives. Elles ne furent pas plus heureuses, malgré les mesures nouvelles qu'il prit pour en faciliter la réussite.

Il engagea les Vénitiens à augmenter leur Flotte de quatre gros vaisseaux. Il y joignit une galéasse, & quelques autres bâtimens. Il ne chercha point à masquer cette nouvelle entreprise. Lorsque la Flotte fut prête à mettre à la voile, il la bénit lui-même avec grande cérémonie. On étoit fort étonné que le Pape se flattât de réussir dans une expédition en quelque sorte annoncée, tandis qu'il venoit d'échouer dans des circonstances qui paroissoient plus favorables. Les Vénitiens eux-mêmes ne s'attendoient gueres au succès. Au reste il leur im-

AN. 1510. portoit peu. Ces projets n'étoient pas de leur goût ; & il fut aifé de s'en appercevoir par la façon dont ils fe conduifirent dans l'entreprife précédente : mais ils étoient contraints de fe prêter aux volontés impérieufes de Jules, qu'il étoit de conféquence pour eux de retenir dans leur parti.

Les Frégofes & les Doria monterent fur les Galeres. L'Archevêque de Gênes, fils d'Obietto de Fiefque, s'y embarqua auffi. Quelques troupes devoient feconder par terre les opérations de cette Flotte. L'Archevêque de Salerne, frere d'Octavien Fregofe, fit pour cela des levées dans la Lunégiane, aux dépens du Pape, qui avoit d'ailleurs fur les frontieres des Florentins deux Régimens auxquels il donna ordre de marcher vers Gênes. Mais ce fecond projet ne fut pas mieux exécuté que le premier.

Les Génois, plus affectionnés que jamais à la France, étoient unanimement réfolus à repouffer les efforts réitérés dont on le menaçoit. Ils étoient abondamment pourvûs de munitions & de troupes ; & il étoit arrivé fur leurs côtes une Flotte Françoife qui

redoutoit peu celle des Vénitiens & du Pape. Ces nouvelles intimiderent les levées qu'on avoit faites dans la Lunégiane, & elles n'oserent s'engager à traverser les terres de la République. Les Régimens qui devoient y entrer par l'Etat de Florence alléguerent pour excuses que les Florentins leur refusoient le passage. Il n'y eut donc que la Flotte du Pape & de ses Alliés qui prit la route de Gênes, vers le commencement du mois de Septembre. AN. 1510.

A la hauteur de Porto-Vénéré elle rencontra vingt-deux Galeres Françoises. On se canonna de part & d'autre pendant deux heures, sans grand effet. Au bout de ce temps, un vent un peu fort s'étant élevé, contraignit les deux Flottes de se séparer. Celle de France se retira à Porto-Vénéré; celle du Pape à Civita-Vecchia. Cette derniere ne tarda pas à s'approcher de Gênes. Elle s'arrêta vis-à-vis cette Ville, sans rien faire : mais sitôt que la nuit fut venue, elle détacha quatre galeres qui s'avancerent jusqu'à l'entrée du Port, tandis qu'un Brigantin mit à terre Jean Frégose.

AN. 1510.

Elle ne réussit pas mieux que la premiere.

Le but étoit que Frégose s'introduisît dans la Ville, & qu'au moyen des partisans qu'il comptoit y trouver, il y excitât un soulevement en sa faveur. Alors la Flotte auroit abordé, & auroit secondé Fregose, soit en se rendant maîtresse du Port, soit en lui fournissant les secours dont il pourroit avoir besoin. Mais Frégose trouva qu'on étoit par-tout sur ses gardes. Ses mesures avoient été ou mal prises, ou déconcertées. Il fut obligé de se rembarquer sans pouvoir même rien tenter ; & les quatre galeres qui s'étoient avancées pour le soutenir, & qui se trouvoient fort incommodées de l'artillerie d'un Fort voisin qui n'avoit cessé de tirer depuis leur approche, reprirent bien-vîte le large.

Elles rejoignirent le reste de la Flotte, qui voulut en passant, insulter Porto-Vénéré. Ce fut sans aucun succès. La Flotte de France l'obligea de se retirer, & lui donna la chasse jusqu'à Livourne. Telle fut la fin de cette seconde tentative du Pape contre Gênes. Le peu de fruit qu'il en tira ne fit que l'opiniâtrer davantage dans le dessein qu'il avoit formé d'en-

lever cet Etat aux François. Tandis qu'il préparoit pour cela des projets nouveaux, on prit contre lui des précautions nouvelles.

AN. 1511.

Factieux punis.

Il paroissoit que le Pape avoit en dernier lieu fondé son principal espoir sur le soulevement qu'il s'étoit flatté que Frégose exciteroit dans Gênes; & la démarche de Frégose avoit bien clairement prouvé qu'il comptoit y avoir des Partisans. Rochechouart s'appliqua à les découvrir; & il s'en trouva en effet un assez grand nombre, dont plusieurs étoient des plus considérables Citoyens. Comme jusqu'alors ils n'auroient pû se découvrir sans se perdre, ils n'avoient osé remuer, & n'avoient songé qu'à se cacher. Malgré leurs précautions, plusieurs furent convaincus & punis. Quelques-uns eurent la tête tranchée: d'autres furent condamnés au bannissement & à des amendes: on fit le Procès à Jerôme Doria, qui fut déclaré rébelle au Roi; ses biens furent confisqués, sa maison rasée, sa femme même exilée comme lui: non qu'on la jugeât sa complice, mais pour aggraver sa punition par quelque chose

AN. 1511. d'extraordinaire. Car c'étoit contre l'usage des Génois, de comprendre les femmes dans la condamnation de leurs maris, comme les Historiens de Gênes n'ont pas manqué de le remarquer.

Conspiration de l'Evêque de Ventimille.

Au milieu même des châtimens par lesquels le Gouvernement François tâchoit d'effrayer les Factieux, il se formoit contre lui de nouveaux complots. Le Pape, à qui les entreprises d'éclat avoient si mal réussi, faisoit mouvoir des ressorts plus secrets. De concert avec lui, Alexandre Frégose Evêque de Ventimille, & fils du fameux Cardinal Frégose que nous avons vû Doge, se fit lui-même Chef d'une conspiration, dont le but étoit d'égorger d'abord Rochechouart, & d'exciter ensuite le Peuple de Gênes à se révolter contre les François, qui n'ayant plus de Chef se trouveroient peu en état de s'opposer au soulevement.

Elle est découverte.

L'Evêque de Ventimille se rendit secretement à Gênes aux approches des fêtes de Pâques de l'an 1511. & malgré les recherches qu'on avoit faites des Factieux, il en trouva en

core un assez grand nombre disposés à le servir. Il arrangea avec eux le plan de son entreprise ; & l'exécution en fut fixée à la nuit du Vendredi Saint. Cependant Rochechoüart, qui veilloit toujours, eut quelque soupçon de ce qui se tramoit. Un des Conjurés fut arrêté, & découvrit tout. Le Prélat eut le bonheur de se sauver à l'aide d'un déguisement & prit la route du Montferrat : mais on le poursuivit, & il fut arrêté à Rossiglioné, d'où on le conduisit à Milan. AN. 1512.

Là on le força de découvrir bien des mysteres ; & ce fut alors qu'on apprit que le Pape, qui dans ce temps-là même traitoit de Paix, étoit le mobile de l'entreprise de l'Evêque. Le Pontife n'eut garde de convenir d'être l'auteur du projet ; mais il ne put nier qu'il n'en eût eu connoissance, & qu'il n'en eût marqué de la joie. On ne pouvoit plus douter après cela de l'acharnement de Jules contre la France. Il en devoit coûter cher à l'Evêque de Ventimille pour s'y être prêté ; mais les révolutions qui arriverent peu après dans le Milanez, le sauverent.

An. 1512. Nouveaux efforts pour chasser de Gênes les François.

Les François gagnerent en 1512. la célebre Bataille de Ravenne : mais la mort du Duc de Nemours leur Général, tué au milieu de sa victoire, & les nouveaux efforts de leurs ennemis, leur enleverent bientôt presque tout le Milanez. Il en devint plus facile de leur arracher aussi Gênes ; & le Pape reprit avec plus d'ardeur que jamais, quoique moins ouvertement, le dessein qu'il en avoit formé depuis si long temps.

Diverses circonstances contribuoient à en procurer le succès. Les revers que venoient d'essuyer les armes de France en Italie décourageoient les plus zélés Partisans que cette Couronne eût parmi les Génois, & enhardissoient ceux qui s'étoient livrés à des intérêts contraires. D'ailleurs, le nombre de ces derniers grossissoit tous les jours par les mécontentemens qu'excitoit contre lui Rochechouart. On l'accusoit d'exactions, & de plusieurs autres excès, qui l'avoient insensiblement rendu aussi odieux que son Prédécesseur étoit aimé. Peut-être les plaintes qu'on faisoit de lui étoient-elles outrées, & ses torts exagérés

exagérés par les ennemis de la France. Quoi qu'il en soit, on ne peut le supposer tout-à-fait innocent, puisque le mécontentement étoit général, & que les Génois supplierent le Roi de leur envoyer un autre Gouverneur. AN. 1512.

Quelques raisons qu'eût ce Prince de ménager les Génois, quelques complaisances qu'il marquât en toute occasion pour eux, ils ne purent obtenir de lui ce qu'ils demandoient. Si leur attachement pour la France n'en fut pas essentiellement altéré, au moins en résulta-t-il une mésintelligence décidée entre le Gouverneur & le Peuple, une défiance, une haine réciproque, dont nous verrons bientôt les fâcheuses suites.

La faction des Frégoses, de nouveau mise en mouvement par le Pape, profita de ces conjonctures, & recommença ses tentatives vers le mois de Juin. Tandis que la partie de cette faction qui demeuroit cachée dans Gênes tramoit sourdement ses pratiques, Jean-Frégose & ses freres, qui étoient dans l'armée du Pape, en partirent avec cinquante hommes d'armes & cinq cents soldats, & s'avan-

AN. 1512. cerent à grandes journées jusqu'à Chiavari. Lorsqu'ils y furent, ils firent prendre les devants à un Hérault chargé de Lettres du Cardinal de Sion, Général de l'armée du Pape & de ses Alliés, par lesquelles le Conseil Génois étoit sommé de remettre Gênes aux mains de Jean Frégose. Les Factieux n'étoient pas en état d'influer sur les délibérations de ce Conseil: aussi la sommation fut-elle mal reçue, & peu s'en fallut qu'on ne fit pendre le Hérault.

Malgré la fermeté de cette premiere démarche, les Génois n'étoient pas sans inquiétudes. Ils paroissoient résolus de demeurer fideles à la France: mais ils avoient bien moins de forces que de bonne volonté. Ils ne doutoient pas que les Frégoses n'eussent un Parti puissant dans leur Ville, & ils craignoient de n'être pas en état de le contenir. Ils ne pouvoient plus compter sur la Flotte Françoise, qui avoit quitté leurs côtes. Ils firent en vain demander quelques secours aux Généraux des troupes de France qui restoient encore en Italie. Ces troupes étoient en trop petit nombre,

pour qu'on pût en rien détacher. Tout cela n'ébranla point la fidélité des Génois. Ils leverent deux mille hommes à leurs frais, & nommerent un Conseil de huit personnes, pour veiller sur les Factieux, & les empêcher de rien entreprendre. AN. 1512.

Rochechouart abandonne la Ville.

Mais l'objet le plus essentiel eût été de rétablir la confiance entre le Peuple & le Gouverneur ; & malheureusement il n'étoit pas possible d'y réussir. Rochechouart, sachant à quel point il étoit haï dans Gênes, n'osa s'exposer à y rester. Il craignoit qu'aux approches des Frégoses, le Peuple ne se soulevât contre lui, & n'exerçât sur sa personne la haine qu'il lui portoit : aveu tacite de l'avoir méritée. Il sortit donc, sous prétexte de prendre le plaisir de la promenade, & tout d'un coup il se jetta dans le nouveau Fort que le Roi avoit fait bâtir au Cap de Faro, & qu'on appelloit la Lanterne.

On ne pouvoit hasarder de démarche plus imprudente. Les principaux Citoyens, qui en sentirent toutes les conséquences, & qui étoient sincerement attachés aux François firent

AN. 1512. tout ce qu'ils purent pour déterminer Rochechouart à revenir dans la Ville. Ils offrirent même de lui donner des ôtages. Mais sa frayeur étoit trop forte, & rien ne put la calmer. Cependant les troupes Françoises qu'il avoit sous ses ordres s'enfermerent dans les Forts à son imitation. La Garde Suisse qui étoit au Palais, demanda son congé, & sortit ; & la retraite de ces troupes mit les Génois dans l'impossibilité de se défendre.

Jean Frégose s'en rend le Maître.

Les François avoient abandonné Gênes bien avant qu'elle leur fût disputée ; car ce ne fut que trois jours après qu'ils en furent sortis que Jean Frégose parut. Depuis qu'il avoit quitté Chiavari, il s'étoit avancé lentement, comptant peut-être davantage sur l'impression que feroit le bruit de sa marche, que sur ses forces réelles. En effet les troupes qu'il avoit avec lui n'étoient pas en état de forcer Gênes, si Rochechouart y fût demeuré avec les siennes. Mais les Génois, destitués de ce secours, ne jugerent pas à propos de se sacrifier vainement pour des gens qui les abandonnoient les premiers. La Faction

ennemie de la France se démasqua sans péril ; & sitôt que Jean Frégose arriva, les portes lui furent ouvertes. AN. 1512.

A peine fut-il entré dans Gênes, que Pierre Frégose, fils de Baptiste, s'y rendit aussi. Il communiqua aux Magistrats des Lettres du Cardinal de Sion, semblables à celles que Jean Frégose avoit envoyées ; & demanda en conséquence que la Ville lui fût remise. Cette concurrence allarma les Génois, qui en craignoient les suites ; & pour les prévenir, ils se hâterent d'élire Jean Frégose * pour Doge.

Il est élu Doge.

Son premier soin fut d'envoyer douze mille écus d'or au Cardinal de Sion, selon la convention qu'il avoit sans doute faite avec lui. Il pensa ensuite à se rendre maître du Château, & du Fort de la Lanterne.

Siege du Château, & du Fort de la Lanterne.

Il fit battre le Château durant huit jours avec sept pieces d'artillerie que le Pape lui fournit. Le Commandant, voyant les murailles ouvertes de tous côtés, capitula. On lui paya dix mille ducats : il sortit avec sa Garnison,

* Le 29 de Juin.

AN. 1512. enseignes déployées, & s'embarqua pour retourner en France.

Le Fort de la Lanterne étoit en état de tenir plus long-temps, & il incommodoit beaucoup la Ville. Deux galeres Françoises & un navire de Biscaye y avoient déja jetté quelque secours : on se hâta d'équipper secrettement sur les côtes de Normandie un gros vaisseau chargé de toutes sortes de munitions, pour ravitailler de nouveau ce Fort.

AN. 1513. Le vaisseau arriva devant Gênes le 10. de Mars 1513. La Forteresse, assiégée du côté de la terre, étoit bloquée du côté de la mer par quatre gros vaisseaux, & plusieurs autres plus petits. Le vaisseau François, profitant d'un vent favorable, passa au travers de l'Escadre ennemie, & vint mouiller sous le Fort à la distance d'un trait d'arbalête. Ce coup étoit hardi; & le Doge étoit au désespoir de ce secours, qui mettoit les assiégés en état de se défendre encore long-temps. Manuel Cavallo vint trouver le Doge, & lui proposa de s'emparer du vaisseau avant qu'il eût débarqué dans le Fort les munitions dont il étoit chargé. Une

pareille offre fut écoutée avec admiration, & acceptée avec empressement. Cavallo, sans perdre de temps, monta sur un navire avec quelques hommes de bonne volonté, & voguant à pleines voiles, vint se placer entre le Fort & le vaisseau François qu'il aborda. Il essuya toute l'artillerie du Fort, qui lui tua beaucoup de monde: mais quand il fut une fois à l'abordage, l'affaire fut bientôt terminée. Les François, saisis d'étonnement de l'audace de Cavallo, ou trop foibles pour résister, ne songerent qu'à fuir. Quelques-uns se sauverent dans la chaloupe; d'autres se jetterent à la nage; beaucoup se noyerent: le reste fut tué ou pris. Le Capitaine François s'étoit jetté dans la mer, & tâchoit de gagner le Fort: un jeune Génois s'élança après lui, le fit prisonnier en nageant, & le ramena à bord. AN. 1513.

Cavallo, maître du vaisseau François, coupa les cables, & eut bientôt pris le large. Lorsqu'il fut rentré dans le Port, il mit pied à terre pour aller rendre compte aux Magistrats du succès de son entreprise. Il fut suivi de

AN. 1513. tout le Peuple qui en avoit été témoin, & qui ne cessoit de jetter des cris de joie & d'applaudissement. Une si belle action fut récompensée comme elle méritoit de l'être : mais le Fort ne se rendit pas pour cela.

Sur ces entrefaites, les affaires des François se rétablissoient en Italie. Jules II. * étoit mort depuis quelque temps, & Leon X. lui avoit succédé. Louïs XII. avoit fait une trêve d'un an avec Ferdinand, Roi d'Espagne ; & s'étoit ligué avec les Vénitiens. Ses troupes s'avancerent vers le Milanez, & l'on apprit que sa Flotte, armée à Marseille, étoit dans le Port de Villefranche. Le Doge augmenta la sienne jusqu'à quarante-cinq voiles, & pressa avec plus de vivacité que jamais, le siege du Fort. Il n'étoit cependant pas sans inquiétude. La nouvelle de l'approche des François l'allarmoit ; & il craignoit de plus que les Adornes, ennemis de sa faction, ne fussent d'accord avec les Fiesques pour faire rentrer Gênes sous la domination Françoise.

Les François reviennent en Italie.

Quand les Fiesques n'auroient pas été

* Le 21 de Février.

AN. 1513.

été ligués contre le Doge avec les Adornes, l'évenement que je vais rapporter auroit suffi pour leur faire prendre ce parti. Jerôme de Fiesque, étant dans le Palais, prit querelle avec Jacques Lomellino; & tous deux mirent l'épée à la main. Le Doge, qui étoit dans un appartement voisin, accourut à ce bruit, & les sépara. Quelque-temps après Jerôme de Fiesque sortit avec Ambroise, un de ses freres, pour retourner chez lui: mais à peine fut-il dans la rue, que trois freres du Doge, armés de hallebardes, tomberent sur lui, & l'assassinerent. Ambroise fut blessé au visage: deux autres freres des Fiesques, Othon & Sinibalde, qui étoient aussi sortis du Palais, ayant appris ce qui venoit de se passer, ne se crurent pas en sûreté dans la Ville, & se retirerent dans leur Château de Montaggio.

Les Fiesques se liguent avec les Adornes en faveur des François.

Le même jour * on vit paroître la Flotte Françoise, qui s'approcha de celle qui bloquoit le Fort de la Lanterne; mais sans engager le combat de part ni d'autre. Le lendemain les Adornes & les Fiesques descendirent

* Le 23 de Mai.

AN. 1513.

dans la Vallée de Polſevera avec quatre mille hommes qu'ils avoient raſſemblés, & ayant battu quelques troupes que le Doge voulut leur opposer, ils firent lever le siege du Fort de la Lanterne, qu'ils ravitaillerent. Jean Fregoſe connut bientôt qu'il étoit trop foible pour réſiſter aux factions réunies des Fieſques & des Adornes, ſoutenues par la Flotte de France. Il s'embarqua dans une chaloupe avec ſon frere Fregoſin, & ſe retira ſur les galeres, laiſſant ſon autre frere Louis dans le Château.

Ils entrent dans Gênes.

Les Adornes & les Fieſques entrerent preſque au même temps dans Gênes. Les Fieſques y donnerent le ſpectacle cruel de leur vengeance. Un Payſan avoit remis entre leurs mains Zacharie Fregoſe qui s'étoit caché chez lui. C'étoit un des freres du Doge, & il avoit eu part à l'aſſaſſinat de Jerôme de Fieſque. Ils maſſacrerent de ſang froid ce malheureux, & ayant attaché ſon corps à la queue d'un cheval, le firent traîner par les rues.

Antoine Adorne Gouverneur de Gênes pour le Roi de France.

La Cour de France étoit d'accord avec les Adornes. Antoine Adorne fut reconnu Gouverneur au nom du

Roi. On changea les Magiſtrats : on députa vers Jean Fregoſe qui s'étoit retiré avec ſes galeres à la Spezza, & on lui offrit de le recevoir dans Gênes, à condition qu'il ſe ſoumettroit au nouveau Gouverneur : mais il refuſa de le faire. La Flotte Françoiſe, après avoir bien muni le Fort de la Lanterne, fit voile vers la Spezza, où elle perdit deux galeres, que celles de Fregoſe prirent. Juſqu'alors les armes des François avoient été ſupérieures en Italie : Gênes étoit ſoumiſe, le Milanez preſque entierement reconquis : mais la perte de la Bataille de Novare * fit évanouïr en un moment tous ces avantages. La Flotte ſur laquelle Jean Fregoſe s'étoit retiré à la Spezza, ſe hâta auſſitôt de revenir vers Gênes. Celle de France, qui étoit à Porto-Venéré, ne jugea pas à propos de l'attendre, & diſparut.

AN. 1513.

Adorne étoit ſans reſſources. Abandonné des François, dont il ne pouvoit plus attendre de ſecours, preſſé de toutes parts par les Fregoſes, il eût en vain tenté de réſiſter. Jean Fregoſe

Les François ſont battus en Italie : les Adornes & les Fieſques ſortent de Gênes.

* Le 6. de Juin.

AN. 1513. étoit devant le Port avec sa Flotte. Louis Fregose étoit maître du Château, où il s'étoit maintenu ; Octavien Fregose arrivoit par la Vallée de Polsevera avec trois mille hommes de pied & quatre cents chevaux que lui avoit donné le Viceroi de Naples. Les Adornes & les Fiesques prirent donc le parti de se retirer. Ils sortirent la nuit du 16 au 17. de Juin, & se réfugierent à Montaggio. Le lendemain, Octavien Fregose entra dans Gênes, & ayant convoqué l'assemblée, il y fut créé Doge par les suffrages unanimes de quatre cents Citoyens. Ce fut pour la quatrieme fois que les Génois changerent de maîtres dans l'espace d'une année. Mais ces changemens, qui n'étoient gueres libres, ne devoient point être attribués à l'inconstance de la Nation. Ils étoient une suite de ces grandes & fréquentes révolutions qui agitoient depuis quelque-temps l'Italie, & dans lesquelles Gênes se trouvoit enveloppée.

Octavien Fregose est créé Doge.

Jean Fregose, qui avoit déja été Doge, auroit dû s'attendre à être rétabli dans cette dignité. Mais on lui

préféra Octavien, pour qui le Pape s'intéressoit, & qui avoit mis l'Espagne dans son parti, en promettant de payer au Viceroi de Naples quatre-vingts mille ducats, qu'il lui fit effectivement compter sitôt qu'il fut Doge. Sa premiere attention fut d'abord de recommencer le siege du Fort de la Lanterne, dont les François étoient toujours les maîtres. Pour hâter la prise de ce Fort, on résolut d'y attacher les Mineurs; & l'on construisit pour cela un ponton d'une fabrique particuliere, par le moyen duquel on espéroit transporter les Mineurs jusqu'au pied de la Forteresse: mais ce bâtiment, qui avoit coûté aux Génois douze mille ducats, fut coulé à fonds par l'artillerie des François. Le Doge ne se rebuta point, & bloquant toujours les assiégés par mer & par terre, les mit enfin dans la nécessité de se rendre. Ils avoient reçu quelques vivres sur la fin de l'an 1513. par une barque de Marseille qui avoit trouvé le moyen de s'approcher: mais ces provisions ne pouvoient durer longtemps, & la difficulté de les renouveller augmentoit de jour en jour,

AN. 1513.

Il assiege les François dans le Fort de la Lanterne.

An. 1514. par les précautions que les assiégeans ne cessoient de prendre pour intercepter les secours. Il fallut donc songer à faire sa capitulation. Elle fut concluë aux conditions suivantes : que si les François n'étoient secourus avant le 26. d'Août 1514. ils rendroient la Place avec l'artillerie, les armes & les munitions ; que la garnison auroit la liberté de se retirer ; & qu'on lui payeroit vingt-deux mille écus qui lui étoient dûs pour sa solde.

Tandis que ce délai s'écouloit, des ennemis plus dangereux pour Fregose qu'une poignée de François qu'il assiégeoit, donnerent à ce Doge des embarras dont il se tira plus heureusement qu'il n'y avoit lieu de l'espérer. Ces ennemis étoient les Adornes & les Fiesques qui formerent le dessein de déposséder Fregose.

Entreprises des Adornes contre le Doge.

Les Adornes s'étoient réconciliés avec la Cour de Milan. Ils avoient autrefois soutenu contre les Fregoses les intérêts du Duc de Milan, Ludovic Sforce. Ils firent valoir ces anciens services auprès du Duc Maximilien Sforce, fils de Ludovic, & le porterent à se défier des Fregoses, si long-

temps ennemis de sa maison. Ils se liguerent avec les Suisses, à qui ils promirent une grosse somme. Assurés d'être soutenus de ces deux puissances, Jerôme Adorne & Scipion de Fiesque s'avancerent avec quelques troupes vers Chiavari & Porto-Fino. Après avoir pris ces deux Places, & repoussé les gens que le Doge avoit fait marcher contr'eux, ils s'approcherent de Gênes, & vinrent camper dans la Vallée de Bisagno, au mois de Novembre 1513. Mais, après y avoir resté dix jours sans rien faire, ils décamperent tout-à-coup avec précipitation, abandonnant même l'artillerie qu'ils avoient amenée. Le Pape & le Viceroi de Naples, qui soutenoient Octavien Fregose, avoient détaché du parti des Adornes les Suisses & le Duc de Milan; & ce changement, déconcertant les mesures des Adornes & des Fiesques, avoit causé sans doute leur fuite précipitée. AN. 1514.

Mais ils ne demeurerent pas longtemps oisifs dans leurs Châteaux. Ils rassemblerent cinq cents hommes de bonnes troupes, & partirent de leurs Terres peu éloignées de Gênes, comp-

AN. 1514. tant arriver dans la Ville durant la nuit, & s'en emparer par surprise avec le secours des partisans qu'ils y avoient. Mais les mauvais chemins, & quelques autres obstacles retarderent leur marche; de sorte qu'ils n'arriverent qu'au point du jour * aux montagnes voisines de Gênes. Ils délibérerent s'ils remettroient l'exécution de leur projet à la nuit suivante, & ils se déterminerent à ne la pas différer. Ils descendirent donc vers la Ville, & y entrerent par une porte où ils ne trouverent point de garde. Ils se séparerent en deux troupes, & marcherent par divers chemins vers le Palais, en criant : *Adorne & Fiesque*. Arrivés au Palais, ils tenterent d'en briser les portes : mais Octavien Fregose les fit bientôt ouvrir. Il avoit été averti de leur dessein, & avoit veillé toute la nuit. Lorsque le jour fut venu, il avoit cru qu'ils n'entreprendroient plus rien, & s'étoit mis au lit. Le bruit qu'il avoit entendu l'avoit réveillé; & ayant promptement pris ses armes, il avoit mis en bataille les troupes qu'il avoit à côté de lui. Après ces dispositions,

Ils entrent dans Gênes.

* Le 27. de Décembre.

il fit ouvrir une des portes du Palais que les Adornes tâchoient d'enfoncer, & tomba sur eux si brusquement qu'il mit leurs gens en déroute. Jerôme Adorne & Scipion de Fiesque, Chefs de l'entreprise, furent faits prisonniers, & mis en prison dans le Château. Ils en furent quittes pour y demeurer quelques mois. AN. 1514. Leur projet échoue.

Ainsi échoua le projet des Adornes par la bonne conduite & la valeur du Doge. Il fit dans cette occasion les devoirs de Général & de soldat. Il chargea l'épée à la main, à demi habillé; & quoique dans l'action il eût été blessé à la main gauche d'un coup de feu, il ne cessa point de presser ses ennemis qu'il ne les eût entierement dissipés. Cet avantage affermit plus que jamais le pouvoir de Fregose.

Cependant le jour auquel les François, assiégés dans le Fort de la Lanterne, avoient promis d'en sortir, étoit arrivé. Ils exécuterent la capitulation qu'ils avoient signée, & remirent ce Fort aux Génois. Le Doge le fit raser sur le champ. Ses partisans le blâmerent beaucoup: ils au-

AN. 1514. roient voulu qu'il se fût conservé ce Fort, où il auroit pû se maintenir, dans des temps de troubles, contre les factions opposées : mais le Doge vouloit s'attacher les Génois, qui désiroient avec ardeur la destruction d'une Forteresse dont ils avoient été si incommodés, & qui, tant qu'elle auroit subsisté, leur auroit toujours paru menacer leur liberté.

Quand Octavien Fregose auroit conservé le Fort qu'il venoit de faire abattre, on auroit dû le lui pardonner ; car, outre qu'il connoissoit l'instabilité des Génois & les remuemens ordinaires des factions, il n'ignoroit pas qu'il avoit personnellement de puissans ennemis. Sans parler de la faction des Fiesques & des Adornes, il en avoit jusques dans sa propre famille. Jean Fregose, piqué de la préférence qu'on avoit donnée à Octavien, s'étoit retiré à Savone, occupé du projet de recouvrer la dignité de Doge. Octavien le prévint, & s'assura de Savonne après l'en avoir chassé. Mais si les précautions qu'il avoit prises le rendoient tranquille au dedans, il se formoit au-dehors des ora-

ges dans lesquels il se trouva nécessairement enveloppé. AN. 1515.

Louïs XII. reprenoit avec plus d'ardeur que jamais ses desseins sur le Milanez & l'Etat de Gênes, lorsque la mort le surprit. Cet évenement ne fit que retarder le danger dont l'Italie étoit menacée. François I. successeur de Louïs, n'avoit ni moins de vûes que ce Prince, ni moins d'ambition, & avoit beaucoup plus de goût pour la guerre.

François I. a des vûes sur l'Italie.

Quelque soin que prît le nouveau Roi pour cacher ses desseins sur l'Italie, il n'étoit pas difficile de les pénétrer. Une ligue formidable se forma contre lui, entre l'Empereur, le Roi d'Espagne, le Duc de Milan & les Suisses. Octavien Fregose fut sollicité d'entrer dans cette ligue; & il sembloit assez naturel qu'il s'y attachât. Il devoit son élévation au Roi d'Espagne & au Pape qui favorisoit d'abord secretement les ligués, & qui se joignit bientôt à eux. Fregose s'étoit d'ailleurs déclaré l'ennemi des François, qu'il avoit achevé de chasser de Gênes. Mais au nombre des confédérés étoient les Suisses & le Duc de Milan, ses

AN. 1515.

ennemis personnels, qui avoient soutenu contre lui, l'année précédente, les Fiesques & les Adornes. Cette considération lui donnoit de l'éloignement pour la ligue qu'on lui proposoit. D'un autre côté, le Roi de France lui faisoit offrir des avantages considérables, s'il vouloit déterminer les Génois à se reconnoître de bonne volonté dépendans de sa Couronne. Les offres de ce Prince tenterent Fregose, & il résolut de les accepter.

Fregose se ligue avec ce Prince, à qui il remet la Souveraineté de Gênes.

En conséquence il signa un traité, par lequel il s'obligeoit à remettre à François I. la souveraineté de Gênes, aux mêmes conditions que les Rois de France l'avoient possédée avant Louïs XII. & le Roi de son côté promettoit à Fregose de le faire en son nom Gouverneur de Gênes; de lui laisser la disposition des Charges de l'Etat; de lui entretenir une Compagnie de cent hommes d'armes; de lui donner le Collier de l'Ordre de S. Michel; de lui faire une pension de six mille écus d'or, & une autre de quatre mille à son frere Frederic, Archevêque de Salerne. Enfin il fut encore convenu qu'on mettroit le Roi

en possession du Château ; mais que ce Prince n'auroit pas la liberté de relever le fort de la Lanterne. AN. 1515.

Les confédérés eurent quelque soupçon de ce traité ; & le Duc de Milan vouloit faire marcher quatre mille Suisses, pour aider les Adornes & les Fiesques à s'emparer de Gênes. Mais le Pape l'en empêcha, en l'assurant qu'il n'y avoit rien à craindre de la part de Fregose, de la fidélité duquel il étoit sûr. Le traité fut donc exécuté sans opposition ; & Fregose, qui avoit dupé le Pape, lui fit ensuite d'assez mauvaises excuses, dont le Pontife fut obligé de se contenter.

Il est Gouverneur de Gênes, au nom du Roi de France.

Le Doge eut peu de peine à établir dans Gênes l'autorité du Roi. On se souvenoit encore avec plaisir de la tranquillité dont on avoit joui sous la domination Françoise. On se hâta de lever quelques troupes, pour joindre à celles que le Roi faisoit passer en Italie ; & l'on prêta à ce Prince quatre-vingts mille Ecus, dont on fut assez mal payé, si nous en croyons quelques Historiens Génois. Le Roi gagna la Bataille de Marignan, & en moins d'un mois fut maître du Milanez. Le

AN. 1515. Duc Maximilien Sforce lui céda ses droits pour une pension de soixante mille Ducats ; & Octavien Fregose, accompagné de huit Députés, vint trouver le Roi à Milan, pour lui prêter serment de fidélité au nom des Génois.

Il ne se passa rien de considérable à Gênes durant les cinq années suivantes. Mais, la guerre recommençant en Italie, les Génois s'y trouverent de nouveau enveloppés. Le Roi d'Espagne étoit mort en 1516. & l'Empereur en 1519. Charles-Quint, qui succéda à ces deux Princes, se brouilla avec François I. en 1521. & conclut un Traité avec le Pape, pour faire repasser les Alpes aux François, & remettre le Duché de Milan à François Sforce, frere de Maximilien. Entre les divers projets formés en conséquence de ce traité, on résolut de surprendre Gênes.

AN. 1516. & suiv.

On prit toutes les précautions nécessaires pour dérober à Octavien Fregose la connoissance des préparatifs que l'on faisoit pour cette expédition ; & selon la politique ordinaire, on arma la faction des Adornes contre celle du Doge. Malgré toutes ces mesures, on

ne put réussir dans le projet qu'on avoit formé. Jerôme Adorne partit avec neuf galeres, & se tenant au large pour n'être point apperçu, fit voile vers Gênes le plus promptement qu'il lui fut possible. Mais il fut découvert par un brigantin qui se hâta de porter cette nouvelle à Fregose. Ainsi, quand Adorne arriva, il trouva Gênes en état de défense. En vain fit-il débarquer ses gens; il vit bientôt que toutes ses tentatives seroient inutiles: il remit à la voile, & aborda à Chiavari dont il s'empara. Il y fut joint par Antoine Adorne son frere, qui étoit venu par terre avec quelques troupes qu'il avoit rassemblées. Jerôme Adorne, ayant laissé son frere à Chiavari, retourna du côté de Gênes, & tenta une descente à une lieue de cette Place. Mais n'ayant pû réussir, il disparut avec sa Flotte; & son frere ayant évacué Chiavari, tous deux allerent joindre les troupes du Pape & de l'Empereur, commandées par Prosper Colonne & le Marquis de Pescaire, qui attaquoient de toutes parts le Milanez. Les François reperdirent bientôt ce Duché. Les fautes de Lautrec, la retraite des

AN. 1521.

Jerôme Adorne, soutenu de l'Empereur, veut surprendre Gênes.

Il ne peut réussir.

AN. 1521. Suisses, sur-tout le défaut d'argent, en furent les principales causes. Le Pape Leon X. mourut du plaisir qu'il ressentit de nos disgraces ; & sa mort cessa d'être un évenement favorable à la France, sitôt qu'il fut remplacé par Adrien VI. qui avoit été Précepteur de Charles-Quint.

AN. 1522.

L'armée Impériale s'avance vers Gênes & l'assiege.

Cependant Gênes restoit toujours aux François ; & tant qu'ils en étoient les maîtres, ils pouvoient aisément rétablir leurs affaires en Italie. L'Empereur avoit fort à cœur de les en chasser ; & l'Armée, commandée par Prosper Colonne & le Marquis de Pescaire, s'approcha de cette Place au mois de Mai 1522. Jerôme & Antoine Adorne étoient dans cette Armée, avec quelques Génois de leur faction & de celle des Fiesques. Colonne se chargea d'attaquer la Ville du côté de Bisagno, & Pescaire du côté opposé. Leurs troupes montoient à vingt mille hommes, & ils avoient une bonne artillerie, avec laquelle ils commencerent à battre la muraille qui s'étend de la porte S. Thomas à celle de S. Michel.

Fregose s'étoit attendu à être attaqué,

AN. 1522.

qué, & toujours fidele à la France, avoit pris toutes les précautions possibles pour se défendre vigoureusement. Il avoit fait des levées d'hommes & d'argent, & s'étoit muni de toutes les choses nécessaires pour soutenir un siege. Mais, comme il ne pouvoit se flatter de résister toujours s'il n'étoit enfin secouru, il avoit député Lomellino à la Cour de France, pour représenter le danger où il se trouvoit. Le Roi avoit sur le champ donné ordre à un gros corps de troupes de repasser les Alpes, & de marcher au secours de Gênes, tandis que Pierre Navarre s'embarqueroit à Marseille avec deux cents hommes, pour se jetter promptement dans la Place.

Malgré la bonne volonté de Fregose, on avoit déja parlé de se rendre, lorsque Navarre arriva. Ce renfort ranima les assiégés, & interrompit les négociations qu'on avoit entamées : mais on ne tarda pas à les reprendre. L'artillerie des assiégeans ayant fait brêche, Pescaire écrivit à Fregose pour l'exhorter à capituler à des conditions honorables. Il lui représentoit qu'il étoit temps, s'il vouloit sauver

AN. 1522. Gênes des suites affreuses d'un assaut ; qu'une plus longue résistance dégénéreroit en opiniâtreté, & qu'il deviendroit responsable de la destruction de sa patrie. Fregose assembla le Conseil, & y fit lire la lettre de Pescaire. Il déclara que pour lui, il souhaitoit qu'on se déterminât à tenir jusqu'à la derniere extrémité ; mais qu'il ne vouloit s'opposer à aucune des résolutions que ses Concitoyens croiroient devoir prendre pour leur sûreté. Le Conseil remercia Fregose des égards qu'il avoit pour sa patrie. Sans décider rien, on se contenta de nommer des Commissaires pour examiner l'état des choses, & prendre le parti qu'ils jugeroient le meilleur.

Durant ces délibérations les factions différentes se donnoient des mouvemens pour faire adopter les vûes de leur parti. Les gens attachés à Fregose faisoient sentir combien il étoit avantageux de demeurer sous la protection de la France : ils faisoient remarquer que Gênes n'avoit jamais été plus heureuse ni plus tranquille que sous ce Gouvernement : ils encourageoient les uns par l'espérance d'un secours

prochain ; ils intimidoient les autres par la crainte du ressentiment d'un Monarque puissant, qui seroit d'autant plus irrité, s'ils l'abandonnoient, qu'il s'étoit plus empressé de les secourir. Les partisans des Adornes mettoient au contraire devant les yeux le péril auquel la Ville s'exposoit en s'opiniâtrant à se défendre plus long-temps : ils observoient que ce n'étoit point pour la liberté de Gênes que les Fregoses s'intéressoient ; mais pour la conservation de leur propre pouvoir ; que puisqu'il falloit que les Génois eussent des maîtres, il leur importoit peu que ce fût le Roi de France ou l'Empereur ; que la France ne pouvoit trouver mauvais qu'ils se rendissent dans les circonstances où ils se trouvoient ; qu'au reste le danger le plus pressant étoit celui qu'il falloit éviter : & qu'il n'y en avoit point de comparable à celui du saccagement dont ils étoient menacés, s'ils refusoient la capitulation qu'on leur offroit.

An. 1522.

La plûpart des Citoyens sensés, & qui, dégagés de l'esprit de parti, n'envisageoient que le bien public, goû-

An. 1522. toient assez ces raisons. Chaque jour les rendoit plus fortes par les progrès des assiégeans. Les batteries de Pescaire avoient renversé un grand pan de muraille ; & l'on touchoit à l'instant d'un assaut qu'il paroissoit difficile de soutenir. Les Commissaires se déterminerent donc à capituler, & ils envoyerent Thomas, Catanée & Paul Bolgaro pour faire des propositions à Prosper Colonne.

Gênes se détermine à capituler.

Le pouvoir de ces Députés se bornoit à faire des propositions, & à rapporter les réponses : mais on envoya à Paul Bolgaro un ordre de conclure sur le champ, & à quelque prix que ce fût, la capitulation. Il s'excusa dans la suite de n'avoir pas suivi cet ordre, sur ce qu'il n'étoit signé que d'un seul Commissaire, & que par conséquent il n'étoit pas suffisant. Quoi qu'il en soit, il ne dit rien à son Collegue de cet ordre nouveau. Bolgaro étoit du parti de ceux qui n'approuvoient pas qu'on se rendît, & il ne cherchoit qu'à tirer les choses en longueur. Cependant Colonne ayant fait peu de difficultés sur les articles qu'on lui proposa, il fut arrêté qu'on lui remettroit la Ville le

lendemain, & que jusqu'à ce temps il y auroit suspension d'armes. Mais Colonne avertit les Députés que cette suspension d'armes ne regardoit que son attaque, & qu'il ne s'engageoit à rien par rapport à l'attaque du Marquis de Pescaire. AN. 1522.

Pescaire la prend d'assaut.

En effet Pescaire attaqua le même jour, trente de Mai 1522. & ses troupes monterent à l'assaut par la brêche que son canon avoit pratiquée. Nicolas Fregose la défendit pendant plusieurs heures; & il est probable que les gens de Pescaire eussent été repoussés, si Philippe Doria, qui étoit dans un poste voisin, fût venu à son secours, comme il s'offrit de le faire. Mais Fregose le refusa, soit qu'il se crût assez fort, soit qu'il craignît de dégarnir le poste de Doria. Cependant Fregose fut blessé, & mis hors de combat. Sitôt qu'il fut retiré, ses Soldats plierent; les assaillans entrerent par la brêche, & par une porte voisine qu'ils rompirent: les Soldats de Colonne, apprenant le succès de ceux de Pescaire, entrerent aussi par un autre côté sans résistance. Les Génois voyant tout perdu se sauverent dans leurs maisons; & Gênes,

AN. 1522. Pillage de Gênes.

livrée à la discrétion du Soldat qu'il n'y avoit plus moyen de retenir, fut abandonnée au pillage durant toute la nuit & le jour suivant.

Gênes étoit une des plus riches Villes du monde : le butin y fut immense. On ne respecta pas plus les partisans des Adornes que ceux des Fregoses. Dans l'étrange confusion où l'on se trouvoit, il y avoit des Citoyens Génois qui pilloient comme les ennemis, & qui se masquant le visage pour n'être pas reconnus, entroient dans les Eglises & les Couvens où ils savoient qu'on avoit caché les meilleurs effets. Les plus riches cependant racheterent leurs maisons du pillage. Le Trésor de l'Eglise de S. Laurent courut risque d'être enlevé. On rompoit déja les portes & les murs de la Sacristie : mais les Prêtres qui s'y étoient renfermés firent autant de résistance qu'ils purent, & donnerent le temps de négocier la rançon du Trésor, qui ne coûta que mille ducats. Durant le désordre, les habitans du Fauxbourg S. Etienne se souleverent, & prirent les armes. Ils avoient déja commencé à assommer quelques-uns des soldats qui

pilloient, & les autres épouvantés se sauvoient dans les Eglises. Les troupes de Pescaire & de Colonne, dispersées de tous côtés sans précautions, ne pouvant se rassembler ni se reconnoître dans les ténebres, couroient risque d'être égorgées : mais quelques Partisans des Adornes vinrent à bout d'appaiser ce soulevement qui n'eut point de suites.

AN. 1522.

Octavien Fregose auroit pû se sauver comme son frere, l'Archevêque de Salerne, qui s'embarqua avec une partie de la garnison, & fit voile vers Marseille : mais il ne crut pas qu'il lui fût permis d'abandonner une Place dont il étoit Gouverneur. Il fit fermer les portes du Palais, & fit demander par la fenêtre le Marquis de Pescaire, auquel il se rendit prisonnier. Fregose étoit malade de la goutte. Il mourut peu de temps après : les uns prétendent que le chagrin fit remonter la goutte qui l'étouffa ; d'autres soupçonnent qu'il fut empoisonné. Les Historiens s'accordent tous dans l'éloge qu'ils font d'Octavien Fregose. Son Gouvernement fut doux : plusieurs traits de sa vie font connoître qu'il aimoit

Octavien Fregose est fait prisonnier.

Sa mort & son caractere.

AN. 1522. véritablement sa Patrie : il sut par ses bontés gagner le cœur des Génois, qui lui furent constamment attachés ; & il sut par sa valeur & sa politique s'élever & se soutenir dans un poste bien difficile à conserver, même dans les temps les moins orageux.

Antoine Adorne élû Doge.

Trois jours après la prise de Gênes, on créa Doge Antoine Adorne, sans observer presque aucune des formalités ordinaires. Antoine ne fut préféré à son frere Jerôme, que parcequ'il étoit l'aîné : mais Jerôme, qui avoit des talens bien supérieurs, gouverna sous le nom de son frere. Il y avoit encore quelques troupes Françoises qui tenoient bon dans le Château, où elles s'étoient réfugiées. Le premier soin des Adornes fut de les en chasser. Le Commandant du Château, jugeant qu'il étoit inutile de tenter de s'y maintenir, se rendit par une capitulation honorable, & retourna en France avec sa garnison. François I. ayant appris ces nouvelles, rappella les troupes qu'il faisoit marcher au secours des Génois. Les Adornes sans ennemis demeurerent enfin maîtres de tout l'Etat de Gênes. Jerôme Adorne ne survécut

Les François rendent le Château.

survécut pas long-temps à ces évenemens. Il mourut en 1523. Mais avant de mourir, il négocia à Venise, en qualité de Ministre de l'Empereur, une ligue entre les Vénitiens & ce Prince, déja ligué avec les Génois, le Pape & plusieurs autres puissances, contre quiconque entreprendroit de troubler le repos de l'Italie. François I. ne fut point intimidé par cette ligue, & n'en reprit pas moins ses projets sur le Milanez.

AN. 1523.

Adorne ligué avec l'Empereur, &c.

La côte Occidentale de l'Etat de Gênes fut de nouveau conquise presque toute entiere par les troupes Françoises : la Capitale étoit menacée. Adorne crut devoir dans ces circonstances faire une trêve avec les François : mais il fut bientôt tiré d'inquiétude par la nouvelle de la bataille de Pavie. François I. la perdit, & fut fait prisonnier. Ses troupes évacuerent l'Italie encore une fois ; & les Génois furent tranquilles pour quelque temps.

AN. 1524. & suiv.

Les François rentrent dans l'Etat de Gênes.

Ils se retirent.

Les progrès de l'Empereur allarmerent ses alliés. Ils se réunirent contre lui, & formerent une ligue à la tête de laquelle étoit le Pape Clement VII.

AN. 1526. qui avoit succédé depuis quelques années à Adrien. François I. qui en conséquence du Traité de Madrid étoit repassé en France, entra aussi dans cette ligue. La liberté de l'Italie en étoit le but principal; & l'article qui concernoit Gênes portoit qu'on se rendroit maître de cet Etat, dont on remettroit la Souveraineté au Roi de France; que si le Doge Antoine Adorne vouloit accéder à la ligue, il y seroit reçu; qu'on lui laisseroit le Gouvernement; mais à la charge de reconnoître le Roi de France pour Souverain, & aux mêmes conditions que gouvernoit en dernier lieu Octavien Fregose. Les puissances confédérées étoient le Pape, le Roi de France, le Roi d'Angleterre, les Vénitiens, les Suisses & les Florentins.

Les François assiegent Gênes.

La Flotte des Alliés s'empara bientôt de Savone & de toute la côte Occidentale de Gênes. Elle passa ensuite à Livourne, puis soumit toute la côte Orientale, & se présenta devant Gênes même. Adorne tenoit toujours pour l'Empereur, dont il n'avoit pas crû devoir se détacher. Il attendoit de jour en jour une Flotte de vingt-deux

galeres que ce Prince faiſoit armer à Carthagene. Elle parut enfin : mais André Doria, qui ſervoit dans la Flotte des Alliés, & qui commandoit ſix galeres du Pape, attaqua celles de l'Empereur, & après les avoir maltraitées & diſperſées, les obligea de ſe retirer à Naples. Ce n'étoit pas là le premier exploit d'André Doria. Il s'étoit attaché dès ſa jeuneſſe au ſervice de France, & après avoir paſſé par les différens degrés de la Marine, s'étoit acquis la réputation d'un des plus habiles hommes de Mer de ſon ſiecle. Il s'étoit mis au ſervice du Pape en 1525. En 1527. il retourna à celui des François dont il commanda la Flotte, avec le titre de Général des galeres ; & ſervit en cette qualité au ſiege de Gênes. AN. 1526.

Il bloqua ſi étroitement le Port de cette Ville, qu'il la réduiſit bientôt à une extrême diſette. L'arrivée du Maréchal de Lautrec, avec un gros corps de troupes Françoiſes, ne laiſſa plus de reſſources à Gênes. On réſolut de ſe rendre, & l'on députa vers Lautrec Vincent Pallavicin, pour régler les articles de la capitulation. Lautrec reçut bien les AN. 1527. Suite du ſiege.

An. 1529. Députés, & leur accorda tout ce qu'ils voulurent, excepté la restitution de Savone, qu'il leur refusa. Les Génois avoient à cœur qu'on leur rendît Savone, & ne voulurent traiter qu'à cette condition. Cependant Cesar Fregose, qui servoit dans l'armée de France, s'avança avec trois cents hommes, & fit sommer Gênes d'ouvrir ses portes. On ne lui fit point de réponse, & l'on se prépara à se défendre.

Fregose s'empara du Monastere de S. Benigne, & campa au bord de la Mer près de S. Pierre d'Arena. Les Génois firent une sortie pendant la nuit, surprirent le monastere, & firent prisonniers ceux que Fregose avoit laissés dans ce poste. Ils tournerent ensuite vers le quartier de Fregose, espérant aussi le surprendre : mais il s'étoit réveillé au bruit ; & lorsqu'il les apperçut, il les chargea si vivement qu'il les força de fuir en désordre vers la Ville. Il y seroit entré avec eux, si l'on n'en eût promptement fermé les portes. Le mauvais succès de cette sortie détermina tout de bon les Génois à capituler. Les François furent reçus

Gênes se rend.

dans la Ville, & le Doge Adorne se retira dans le Château. An. 1507.

Bien d'autres raisons devoient engager les Génois à se rendre. Ils s'épuisoient par les dépenses que la guerre leur occasionnoit; leur commerce étoit absolument interrompu par les François maîtres de la Mer. Savone étoit pour eux une Place importante, sur-tout à cause de son Port; & ils désespéroient de la pouvoir reprendre, sur-tout depuis les Fortifications qu'ils savoient que le Roi de France y avoit fait faire : ils espéroient au contraire que ce Prince la leur rendroit dès qu'ils le reconnoîtroient pour leur Souverain, & ils cherchoient à se faire auprès de lui un mérite de leur prompte soumission. Par dessus tout cela ils manquoient de vivres. La famine commençoit à causer parmi eux de funestes ravages; & une raison aussi pressante suffisoit bien pour les déterminer à ne pas soutenir un plus long siege.

Antoine Adorne, retiré dans le Château, ne put long-temps s'y maintenir. Il remit ce Fort avec sa dignité de Doge; & rien ne résista plus aux François dans tout l'Etat de Gênes. Par les

An. 1527. soins de Cesar Fregose, les troupes Françoises n'avoient pas commis le moindre désordre lorsqu'elles avoient pris possession de la Capitale, si l'on en excepte le pillage du Palais qu'on ne put sauver. Ce premier tumulte fut bientôt calmé. La ville fut tranquille dès le soir même ; & jamais révolution ne causa moins de troubles.

Theodore Trivulce Gouverneur de Gênes.

Peu de jours après, le Roi nomma pour Gouverneur de Gênes Theodore Trivulce. Cesar Fregose & André Doria auroient pû prétendre à cette Place ; & ils la méritoient par les services qu'ils avoient rendus à la France : mais ils étoient tous deux Génois, & de familles puissantes. Un pareil choix eût excité des jalousies, réveillé des haines, armé les factions contraires, & donné lieu à des conspirations dont la France avoit intérêt d'étouffer les semences. Malgré les précautions que l'on prit, Gênes resta peu de temps aux François ; & celui qui la leur enleva étoit un de ceux qui avoient le plus contribué à la leur soumettre.

Ce fut ce même Doria qui avec ses galeres avoit causé tant de maux à

ses compatriotes durant le siege, & qui, par la disette à laquelle il les avoit réduits, les avoit contraints à se rendre. Je dois écrire avec quelque détail les motifs & les circonstances de cette révolution nouvelle, qui non seulement rendit à Gênes sa liberté, mais qui lui procura cette forme de Gouvernement dont elle a toujours joui depuis, & par laquelle elle s'est vûe enfin délivrée de ces troubles intestins sans cesse renaissans, dont le récit a formé jusqu'ici le tissu presque continu de son histoire. AN. 1527.

Mécontentement de Doria contre la France.

Depuis la prise de Gênes, Doria y étoit resté. Le Roi de France lui envoya * le collier de l'Ordre de S. Michel en récompense de ses services : mais au même temps ce Prince lui ôta la charge de Général des galeres, pour la donner à Barbesieux. C'étoit faire à Doria une injustice cruelle ; & les Ecrivains François contemporains ** en conviennent eux-mêmes. Il fut sensible, autant qu'on peut l'être, à un procédé aussi mortifiant. Il ne voulut point servir l'année suivante au siege de

* Au mois d'Août.

** On peut voir entre autres les Mémoires de Monluc, T. 3. p. 302. de la derniere édition.

An. 1528. Naples que les François entreprirent. Il y envoya cependant Philippin Doria son neveu, avec huit galeres. Mais s'il paroissoit par-là demeurer encore attaché à la France, ce n'étoit que pour faire mieux éclater ensuite tout le ressentiment qu'il nourrissoit contre elle.

Il avoit plus d'un sujet de mécontentement. J'ai parlé de celui dont il avoit été le plus sensiblement touché. Il se plaignoit d'ailleurs qu'on lui payoit mal ses appointemens, & qu'on prétendoit lui faire rendre ses prisonniers de guerre, sans lui tenir compte de leur rançon. Mais il alléguoit habilement comme le principal de ses griefs, le refus que le Roi lui avoit fait de restituer Savone à la République de Gênes, quoique ce Prince, disoit-il, le lui eût d'abord promis. Par-là il lioit les Génois à ses intérêts, à ses ressentimens, & les disposoit à entrer dans ses projets de vengeance.

Il se met au service de l'Empereur.

Il ne négligea aucunes des mesures qui pouvoient en assurer le succès. Il offrit de se mettre, à certaines conditions, au service de l'Empereur, qui charmé de s'attacher un tel homme

lui envoya carte blanche. L'accord fut bientôt conclu. Doria s'engagea de servir l'Empereur avec douze galeres, parceque ce Prince promettoit de lui payer soixante mille ducats par an, de protéger la liberté des Génois, & de leur faire restituer Savone. Ces conditions annonçoient le dessein que Doria avoit formé dès-lors d'enlever Gênes à la France.

An. 1528.

Dès que cet accord fut signé, Doria donna ordre à son neveu de quitter le siege de Naples, & de lui ramener ses galeres. Cet ordre ne pouvoit venir dans des circonstances plus chagrinantes pour les François. Philippin bloquoit Naples si étroitement, que cette Ville, qui commençoit à manquer de vivres, ne pouvoit tenir longtemps. Son départ * laissa la Mer libre. Les secours de toute espece entrerent dans Naples, & les François furent contraints peu après ** d'en lever le siege.

Il rappelle les galeres qu'il avoit envoyées au siege de Naples.

Les Historiens Génois assurent que les engagemens d'André Doria avec la France étoient expirés lorsqu'il

* Il partit le 4. Juillet.

** A la fin du mois d'Août.

AN. 1528.

rappella ſes galeres ; & qu'il étoit par conſéquent le maître de ſe retirer du ſervice de cette Couronne, ſans qu'on pût l'accuſer de perfidie, comme le font nos Ecrivains. Quoi qu'il en ſoit, il eut le plaiſir de faire manquer Naples aux François. Ce fut le premier trait de la vengeauce de Doria ; & il fit bientôt voir que ſon reſſentiment ne s'y bornoit pas.

Le Roi de France n'ignora pas tout ce que Doria tramoit, & peut-être auroit-il pû le regagner ſi tout d'abord il eût fait agir auprès de lui : mais ce Prince fut ſi piqué, qu'il ne voulut pas le rechercher quand il en étoit encore temps ; & lorſqu'il ſentit combien il étoit important de le retenir, il étoit trop tard. Il eut tout le loiſir de s'en repentir, dit Montluc. Ce Génois ſeul ruina les affaires des François en Italie.

Il ſe retire à Léricé.

Cependant Doria ne ſe crut pas en ſûreté dans Gênes. Le bruit couroit que le Roi avoit donné des ordres de l'arrêter mort ou vif. Doria ſavoit que Barbeſieux, ſon ennemi particulier, étoit à Savone avec quatorze galeres Françoiſes. Il ſe retira donc à Léricé,

& quelque temps après * il se mit en Mer avec douze galeres, & commença à donner la chasse aux galeres de France. Mais bientôt il ne s'occupa plus que de l'exécution du dessein qu'il avoit conçu d'arracher Gênes aux François.

AN. 1528.

Son projet sur Gênes.

Durant son dernier séjour dans cette Ville, il avoit eu le loisir de s'y faire des partisans, & de sonder les esprits qu'il avoit trouvés dans les dispositions les plus favorables à son projet. J'ai dit qu'en se soumettant au Roi de France les Génois s'étoient flattés que ce Prince leur restitueroit Savone : mais le contraire étoit arrivé. Le Roi avoit absolument distrait cette Place du Domaine de la République. Il l'avoit fait fortifier avec soin ; il y avoit mis une bonne garnison ; il y levoit des deniers en qualité de Souverain immédiat ; & comme s'il eût voulu ruiner le commerce de Gênes, il avoit fait du Port de Savone un Port franc. Il étoit visible que le Roi cherchoit à diminuer les richesses des Génois, pour affoiblir leur puissance ; & qu'en même temps qu'il les mettoit par-là hors d'état de rien entreprendre, il se réservoit au

* Au mois d'Août.

An. 1528. milieu de leurs possessions une Place d'armes bien munie, & un Port toujours ouvert à ses Flottes. De pareilles mesures devoient allarmer les Génois. Aussi avoient-ils employé auprès du Roi les plus pressantes sollicitations pour obtenir qu'il s'en départît, & qu'il remît Savone entre leurs mains. Leurs prieres avoient été inutiles; & les refus réitérés qu'ils avoient essuyés les avoient fort indisposés contre ce Prince.

Doria n'avoit pas manqué de les aigrir encore davantage, en leur peignant tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour les servir dans cette affaire. Il paroissoit outré de n'avoir pû y réussir. C'étoit pour cela seul, disoit-il, qu'il s'étoit brouillé avec la France. Les Génois ne pouvoient n'être pas sensibles à un zele aussi marqué pour leurs intérêts. Dès-lors ils ne virent plus dans Doria qu'un Citoyen tendrement attaché à sa Patrie; & ils oublierent que ces mêmes malheurs, dont il paroissoit si touché, étoient en partie son ouvrage.

Sûr de leur affection pour lui & de leur haine contre la France, il se crut

en état, sans autre secours que sa Flotte, de les délivrer des François. En effet les circonstances étoient telles que les moindres forces pouvoient suffire pour se rendre maître de Gênes. Une peste affreuse désoloit depuis plusieurs mois cette Capitale. Trivulce, à qui le Roi en avoit confié le gouvernement, s'étoit retiré dans le Château pour fuir la contagion. La plûpart des Habitans s'étoient dispersés dans les Campagnes. On avoit même fait sortir la garnison. On en avoit seulement laissé cinq cents hommes à dix milles de la ville. Douze cents autres étoient à vingt-cinq milles. Ainsi Gênes se trouvoit presque abandonnée ; & Doria n'avoit garde de laisser échapper d'aussi heureuses conjonctures. Il ne pouvoit trouver d'obstacles que de la part de Barbesieux, qui commandoit une Flotte sur les côtes d'Italie : mais Doria ne la craignoit pas. Il partit donc avec treize galeres, & parut à la vûe de Gênes le 10 de Septembre. An. 1528.

Les discours peu ménagés qu'on commençoit à tenir dans cette ville contre le Gouvernement François avoient déja annoncé à Trivulce quel-

AN. 1528. que orage prochain. La Flotte de Barbesieux étoit entrée dans le Port. Trivulce, malgré la contagion, descendit dans la Place, assembla le Peuple, & l'exhorta, du mieux qu'il lui fut possible, à demeurer fidele à la France. La foible impression que fit son discours ne put servir qu'à l'inquiéter davantage. Il se retira dans le Château, & y fut suivi par les partisans de la France, dont le petit nombre se décelant par-là même, dut encore redoubler les allarmes de Trivulce.

Doria s'en approche avec ses galeres.

Cependant Doria, arrivé devant Gênes, envoya sur le soir toutes ses chaloupes à terre, afin de prendre langue, & de voir s'il pourroit y entrer la nuit suivante. Barbesieux, comme je l'ai dit, étoit dans le Port avec ses galeres. Dès qu'il vit le débarquement des chaloupes de Doria, il se crut perdu; & profitant de l'obscurité, il sortit faisant grand bruit de son canon; puis alla se réfugier sous Savone. Doria voulut le poursuivre: mais la nuit étoit si noire qu'il fut contraint de le laisser aller.

Les chaloupes revinrent avec de

bonnes nouvelles, quoique les Génois, qui n'étoient pas informés des desseins de Doria, ne fussent pas sans quelque inquiétude. Ils avoient remarqué qu'il avoit arboré le pavillon Impérial. Ils craignoient qu'il n'agît uniquement au nom de l'Empereur, & que son entreprise n'aboutît qu'à les faire changer de maître. Ils envoyerent donc le lendemain à Doria quatre Deputés, pour sçavoir quelles étoient ses intentions, & pour le prier de ne pas attirer de nouveaux malheurs sur sa Patrie. Doria les assura qu'il n'avoit d'autre but que de leur procurer la liberté, & que s'il leur étoit suspect, parcequ'il étoit au service de l'Empereur, il leur promettoit que dès qu'il les auroit affranchis du joug François, il sortiroit de leur ville pour n'y rentrer jamais qu'ils ne l'y appellassent. Cette déclaration calma leurs frayeurs; & Doria ne différa que jusqu'au jour suivant * l'exécution de son projet. AN. 1528.

Il lui étoit d'autant plus important de la hâter, qu'il savoit que Trivulce, qui étoit revenu dans la ville pour contenir les habitans par sa présence,

* 12 Septembre.

AN. 1528. avoit donné les ordres les plus pressans pour y faire marcher des troupes. Doria n'avoit en tout que cinq cents hommes de débarquement. C'eût été trop peu pour attaquer une Place défendue par une garnison proportionnée ; mais ç'en étoit assez pour s'emparer d'une ville dont la contagion avoit éloigné garnison & Citoyens. D'ailleurs le peu d'habitans qui étoient restés dans Gênes paroissoient résolus, depuis le retour de leurs députés, à recevoir Doria. Ainsi il ne pouvoit avoir affaire qu'à deux Compagnies de milices qu'on avoit mises dans les postes les plus exposés, & à la garde du Palais composée d'environ cent Suisses.

Il s'en empare sans coup férir.

Aussi n'éprouva-t-il presque aucune résistance. Ses gens débarquerent sans opposition, & entrerent dans Gênes par deux côtés différens. Des deux Compagnies qui pouvoient leur disputer le passage, il n'y eut que celle qui gardoit le Môle, qui fit mine de se vouloir défendre : mais bientôt elle se joignit aux gens de Doria, qui criant *Saint Georges* & *Liberté*, s'étant tous réunis, marcherent au Palais où logeoit

geoit Trivulce. Les Suiſſes qui le gardoient mirent bas les armes ; & Trivulce abandonné ſe jetta dans le Château. Ainſi Gênes ſe trouva au pouvoir de Doria ſans coup férir. An. 1528.

Sitôt qu'il en fut informé, il fit entrer ſes galeres dans le Port, & ayant mis pied à terre pour ſe rendre à ſon Palais, la Place voiſine fut auſſitôt remplie d'un nombre prodigieux de Citoyens ; car la nouvelle de ce qui venoit de ſe paſſer avoit fait accourir tous ceux que la peur de la contagion avoit diſperſés dans les environs. Doria fit entrer chez lui les principaux, & leur expoſa les motifs de ſon entrepriſe.

Il proteſta de nouveau qu'il n'avoit eu d'autre but que de leur rendre la liberté ; il ſe félicita d'avoir eu le bonheur d'y réuſſir, & les exhorta à conſerver déſormais cette liberté qu'il venoit de leur procurer. Il calma la crainte qu'ils avoient du reſſentiment des François, en les aſſurant de la protection de l'Empereur. Enfin il leur parla de la réformation de leur Gouvernement, qu'ils projettoient depuis long-temps, & leur fit ſentir que la

AN. 1528.

liberté étoit la base nécessaire d'un pareil ouvrage, qui ne pouvoit jamais être exécuté avec quelque perfection tant qu'ils seroient soumis à une Puissance étrangere.

Les Génois avoient cette réformation fort à cœur. Le projet en avoit été proposé dès l'an 1515. Il avoit été remis sur le tapis en 1527. lorsque Antoine Adorne étoit encore Doge ; & l'on avoit dès-lors nommé douze Commissaires pour y travailler. Les malheurs des temps avoient suspendu ce travail, qui avoit été repris depuis que Gênes avoit passé sous la domination de la France. Trivulce ne s'y étoit point opposé, comme quelques Ecrivains ont pensé qu'il auroit dû le faire ; parceque ce projet n'avoit alors pour but que d'anéantir les factions qui divisoient les Génois, & qu'un pareil but n'avoit rien de contraire aux intérêts de son maître, puisqu'il étoit propre à prévenir les séditions & les révoltes. Doria fit envisager un plan de réformation plus étendu, qui embrassoit toute la constitution de l'Etat, & qui supposoit par conséquent dans cet Etat une entiere indépendance.

Rien ne pouvoit flatter davantage les Génois que ces points de vûe agréables que leur présentoit Doria. Son discours fut suivi d'applaudissemens unanimes. Mais quand il fut question de délibérer, l'assemblée ne se crut ni assez nombreuse, ni assez régulierement convoquée pour pouvoir prendre des résolutions sur des matieres aussi importantes. On conclut donc qu'on assembleroit le Peuple avec toutes les formalités qu'on jugeoit nécessaires; ce qui fut fait dès le lendemain. AN. 1528.

L'assemblée fut aussi nombreuse que solemnelle. Elle fut composée de près de quinze cents Citoyens, qui se rendirent dans la grande Sale du Palais. Là on représenta que les Génois étoient devenus les arbitres de leur sort; que Doria avoit remis leur liberté dans leurs mains; qu'il s'agissoit de savoir s'ils la vouloient conserver; qu'ils seroient désormais d'autant plus en état de la défendre, que l'Empereur s'en déclaroit le Protecteur; qu'elle les mettoit à portée de perfectionner le projet de réformation conçu depuis si long-temps; qu'enfin s'ils se déterminoient à vivre libres, com-

AN. 1528. me il n'y avoit gueres lieu d'en douter, il falloit nommer des Magistrats auxquels on remettroit le soin du Gouvernement, en attendant que le nouveau plan, auquel on devoit travailler, fût dressé.

Résolution des Génois.

Les suffrages ne furent point partagés. On accepta avec autant d'unanimité que de joie la liberté offerte par Doria. On nomma douze Commissaires pour réformer l'ancienne constitution de la République. On leur accorda pour cela les pouvoirs les plus amples, & on leur confia en même temps le Gouvernement de l'Etat jusqu'à ce qu'ils en eussent réglé la forme. On convint ensuite qu'on députeroit auprès de l'Empereur, pour le supplier de ratifier la promesse qu'il avoit faite à Doria de protéger la liberté des Génois, tandis qu'on feroit faire au Roi de France les meilleures excuses qu'il feroit possible, sur le parti que l'on prenoit.

L'on ne pouvoit se dissimuler que de quelque façon qu'on les tournât, elles seroient fort mal reçues, & qu'il falloit s'attendre au ressentiment de ce Prince. On délibéra donc tout de

suite sur les principales mesures qu'il falloit prendre pour s'en garantir. On ordonna des levées de troupes & d'argent ; & plusieurs des principaux Citoyens offrirent sur le champ de prêter de grosses sommes à la République. An. 1528.

Telles furent les résolutions qui se prirent dans cette assemblée. Doria, qui auroit pû y dominer, ou n'y parut point, ou ne s'y montra que comme simple Citoyen. Il rendoit la liberté aux Génois, & il vouloit la leur rendre toute entiere. Quelques-uns de ses partisans l'avoient excité à profiter de l'occasion pour se faire Souverain de Gênes : mais il avoit rejetté bien loin une proposition semblable ; & de peur de causer à ses compatriotes la moindre ombre d'inquiétude, il ne brigua pas même d'être mis au nombre des Commissaires chargés de gouverner l'Etat & de le réformer.

Une pareille modération méritoit les plus grands éloges. Les Génois ne cessoient de combler Doria de bénédictions. La circonstance la plus heureuse acheva de le faire regarder comme un Libérateur protégé particuliere-

AN. 1528. ment de Dieu. A l'inſtant de ſon arrivée dans Gênes, la peſte y ceſſa tout-à-coup ; & le Peuple, qui regarda cet évenement comme un prodige, ne manqua pas de l'attribuer à une faveur particuliere du Ciel pour Doria.

Tout contribuoit ainſi au bonheur des Génois ; mais au milieu de ces ſujets de joie ils n'oublioient pas ce qu'ils avoient à craindre de la France, & continuoient à ſe précautionner contre ce qu'elle pourroit entreprendre. Ils nommerent des Magiſtrats pour régler tout ce qui concernoit la guerre ; ils firent venir des troupes de Corſe, ils obtinrent deux mille hommes de Laurent Cibo Marquis de Maſſa. La Banque de S. Georges prêta à la République cent cinquante mille écus. Suffiſamment munis & de troupes & d'argent, les Génois ſongerent à chaſſer les François des Forts où ils s'étoient renfermés.

Ils aſſiegent les François dans le Château.

Trivulce s'étoit jetté dans le Château. Philippin Doria fut chargé de l'y aſſiéger ; & il s'y porta avec toute l'ardeur poſſible. Dès les premiers inſtans où Trivulce avoit été forcé d'abandonner la ville, il avoit

dépêché vers le Comte de S. Pol, qui à la tête d'une armée Françoise faisoit le siege de Pavie. Il avoit instruit ce Général de ce qui se passoit, & lui avoit demandé seulement trois mille hommes, avec lesquels il se faisoit fort de reprendre Gênes, si on les lui envoyoit sur le champ. S. Pol. l'auroit fait volontiers : mais des obstacles multipliés l'en empêcherent. Ce ne fut qu'après la prise de Pavie, c'est-à-dire, quinze jours * après le soulevement des Génois, qu'il marcha lui-même au secours de Trivulce. Il étoit déja trop tard.

AN. 1528.

Il n'arriva que le premier d'Octobre à Gavi, d'où il continua de s'avancer vers Gênes. Dès qu'il en fut proche, il la fit sommer de rentrer sous l'obéissance de la France. L'on répondit avec fermeté au Hérault qu'il envoya, que les Génois vouloient vivre libres. En reconduisant le Hérault, on eut soin de le faire passer par des rues qu'on avoit garnies de troupes, afin qu'il pût rendre compte à S. Pol du bon état de la garnison. Il s'en falloit bien que les troupes de S. Pol fussent aussi dispo-

* 27. Septembre.

AN. 1528. sées à attaquer, que les Génois l'étoient à se défendre. Ce Général manquoit d'argent : ses soldats désertoient tous les jours. Il prit donc le parti de se retirer. Il envoya seulement trois cents hommes, avec ordre de se jetter dans Savone, dont les Génois venoient de former le siege.

Les Génois assiegent Savone, qui capitule.

Cette Place leur avoit donné trop d'inquiétudes pour qu'ils ne tentassent pas de s'en rendre les maîtres à quelque prix que ce fût. Ils la bloquerent de si près qu'il n'étoit pas possible qu'aucun secours y entrât, à moins de forcer leurs postes ou leurs lignes. Les trois cents hommes que Saint Pol envoyoit aux assiégés n'étoient pas suffisans pour tenter rien de semblable : ils furent donc obligés de s'en retour-
Le Commandeur de Moretta qui
ner.
défendoit Savone, quoique destitué de ce renfort, n'avoit pas à craindre d'être emporté de long-temps. Il ne tint cependant que jusqu'au 21 d'Octobre. La capitulation qu'il signa portoit qu'il promettoit de se rendre dans sept jours, s'il n'étoit secouru dans cet intervalle. Il n'étoit gueres possible

qu'

qu'il le fût. La Flotte de Barbeſieux avoit diſparu, & les affaires des François en Italie étoient alors ſur un ſi mauvais pied, qu'il falloit bien qu'ils laiſſaſſent prendre la Place. AN. 1528.

Nos Hiſtoriens accuſent de lâcheté le Commandeur de Morette : mais il y a lieu de croire, que ne prévoyant aucune reſſource, il chercha à ménager du moins les ſoldats qu'il avoit ſous ſes ordres, en avançant de quelques jours une capitulation inévitable. Non-ſeulement il ſauva ſa garniſon, mais il obtint juſqu'à ſon artillerie ; & dans les circonſtances où notre armée d'Italie ſe trouvoit pour lors, c'étoit peut-être le meilleur parti.

Dès qu'on fut informé à Gênes de la reddition de Savone, on délibéra ſur le traitement que l'on feroit à une ville qui avoit cauſé tant d'allarmes. Quelques-uns propoſerent de la raſer toute entiere : mais cet avis ſembla trop dur. Quoique les habitans euſſent paru plus affectionnés à la France qu'à Gênes, & qu'ils euſſent eux-mêmes ſuggéré le projet de la franchiſe de leur Port, ſi dommageable au commerce des Génois, on ne crut pas leur crime

AN. 1528. assez grand pour attirer à leur ville une destruction totale. On les crut assez punis si l'on démolissoit leurs fortifications, & sur-tout si l'on bouchoit leur Port. Les ordres furent donnés pour le faire, & ils furent exécutés sans délai.

Reddition du Château de Gênes.

Vers ce même temps Trivulce, toujours assiégé dans le Château de Gênes, & sans espoir de secours, fut contraint aussi de capituler. Ce ne fut pas pour sauver son argent qu'il se rendit, comme on le lui (*a*) a injustement reproché ; mais, de l'aveu des Génois mêmes, parceque les vivres (*b*) lui manquerent, & qu'il ne lui étoit pas possible d'en faire entrer dans son Fort. Bien loin qu'il eût des trésors à sauver, un Historien d'Italie (*c*) assure qu'une des raisons qui l'obligea de se rendre, c'est qu'il n'avoit plus d'argent.

Les Génois transportés de joie s'empresserent de raser un Fort qui

(*a*) Voyez l'Histoire de Gênes de Mailly, & la Conjuration de Fiesque par le Cardinal de Retz.

(*b*) Voyez Tarcagn. part. 3. pag. 121.

(*c*) Guicciard. lib. XIX. p. 973. vol. 2. Edit. 1621.

leur avoit si souvent servi d'entraves. Ils ne tarderent pas à recouvrer quelques Places dont les François étoient encore les maîtres. Ils s'emparerent successivement de Gavi, d'Ovada, de Novi. Je ne m'arrêterai point à ces diverses expéditions, dont les détails n'ont rien de fort remarquable. Il me suffira de dire qu'en peu de temps les Génois acheverent de se délivrer des François dans toute l'étendue des terres de leur République.

An. 1528.

Réformation de l'Etat, & plan du nouveau Gouvernement.

Sur ces entrefaites, les Commissaires chargés de dresser le plan du Gouvernement nouveau avoient fini leur ouvrage : il fut adopté, & il subsiste encore aujourd'hui. Le but principal étoit de couper la racine aux divisions qui regnoient depuis si long-temps entre les Nobles & les Plébéïens, les Marchands & les Artisans, les Gibelins & les Guelfes, & sur-tout entre deux familles dont le pouvoir étoit devenu prodigieux, les Fregoses & les Adornes. On commença par confondre tous ces noms & toutes ces factions : on fit un état de toutes les familles, tant Nobles que Plébéïenes, qui avoient six maisons dans Gênes, &

AN. 1528.

l'on n'en trouva que vingt-huit. On eut ſoin de rejetter de cet état les Adornes & les Fregoſes, qui furent, avec le reſte des Citoyens de quelque conſidération, aggrégés à ces familles. Dans cette diſtribution on eut ſoin de porter indifféremment, ſous le titre de la même famille, des Nobles, des Plébéïens, des partiſans de Fregoſe ou d'Adorne, des Guelfes ou des Gibelins; & aboliſſant toutes diſtinctions entre eux, on déclara Nobles les vingt-huit familles & tous ceux qu'on venoit d'y aggréger: on ſe réſerva le droit d'y aſſocier dix perſonnes chaque année; & ſans avoir égard aux loix qui ordonnoient que le Doge ſeroit de l'ordre du Peuple & de la faction Gibeline, que les charges ſeroient partagées également entre le Peuple & les Nobles, les Gibelins & les Guelfes; on ſtatua que le Doge & les Magiſtrats pourroient être tirés indifféremment des vingt-huit familles qu'on venoit de former. Quant au reſte des Citoyens, qui n'étoient que le plus petit peuple, il fut exclus du Gouvernement.

Il fut décidé que l'on éliroit un Doge tous les deux ans, pour régir l'Etat

avec huit Gouverneurs & un Conseil de quatre cents hommes. On institua aussi diverses Magistratures, & l'on prescrivit les regles des élections. Mon dessein n'est pas de faire une description exacte du nouveau Gouvernement de Gênes; mais je dois en tracer du moins les principaux traits. Cette nouvelle forme du Gouvernement fait une partie essentielle de la révolution que j'écris. AN. 1528. & suiv.

On régla donc que du corps des vingt-huit familles dont je viens de parler, on choisiroit tous les ans quatre cents personnes, pour former *le Grand Conseil*, chargé des affaires d'Etat les plus importantes; & que le Chef de ce Conseil & de tout l'Etat seroit le Doge. Voici les regles selon lesquelles on voulut qu'il fût élu. On statua que le Grand-Conseil éliroit tous les ans parmi ses membres cent personnes pour composer *le petit Conseil*, qui devoit avoir le département de différentes affaires; que le petit Conseil s'assembleroit tous les deux ans le 3 de Janvier, & choisiroit un sujet dans chacune des vingt-huit familles Nobles; que ces vingt-huit personnes en éliroient dix-

AN. 1528. & suiv.

huit autres, avec lesquelles elles nommeroient quatre sujets qui seroient proposés au Grand Conseil; que le Grand Conseil procéderoit à son tour à l'Election; & que celui des quatre proposés qui rassembleroit le plus de suffrages seroit proclamé Doge.

Outre le Doge & le Grand-Conseil, on créa huit *Gouverneurs*, qui sont comme le Conseil particulier du Doge, & qui forment avec lui ce qu'on appelle *la Seigneurie*. Leur pouvoir dure deux ans, & on les élit à peu près de la même maniere que le Doge. On laissa subsister la Charge de Podestat, que l'on continua de donner à des étrangers. Cette Charge, dont le pouvoir s'étendit autrefois jusqu'à gouverner la République, étoit depuis long-temps bornée aux jugemens des affaires criminelles. Je ne dirai rien des autres Magistratures. J'observerai seulement qu'il fut établi que tous les Magistrats en général seroient soumis au Tribunal de cinq personnes qui furent nommées *Censeurs suprêmes*, & à qui on donna le droit d'examiner la conduite de ceux qui sortoient de charge, & de les pu-

nir s'ils étoient coupables. Ces Censeurs devoient s'élire tous les quatre ans. On pourvut aussi à l'administration de la Banque de S. Georges, objet trop important pour être oublié dans la réformation de l'Etat. Enfin on régla ce qui concernoit le militaire. On nomma un Général de la République, & des Capitaines de la Bourgeoisie, & l'on fit équiper douze galeres. AN. 1528.

Tels furent les principaux arrangemens que l'on prit, & auxquels André Doria ne paroît point avoir eu de part, au moins directe. Plusieurs avoient même été projettés long-temps avant * qu'il conçût le dessein d'affranchir Gênes. Dès que les nouveaux reglemens eurent été revêtus de leur authenticité, on élut un Doge de la façon qu'ils le prescrivoient : le choix tomba sur Hubert Catanéo Lazaro.

Doria auroit sans doute réuni tous les suffrages, s'il n'avoit été au service de l'Empereur, qui l'avoit fait Amiral de ses Flottes. Il étoit important pour le bien de sa Patrie qu'il conservât

* Voyez en la preuve dans l'Histoire de Gênes de Justiniano, Fol. 279. verso.

AN. 1528. & suiv. cette charge; & elle étoit incompatible avec la dignité de Doge : mais elle n'empêcha pas qu'on ne le nommât Censeur; & par une distinction particuliere, cet office lui fut conféré pour toute sa vie. Les Génois ne bornerent pas là les honneurs qu'ils devoient au Restaurateur de leur liberté ; & pour immortaliser ses services & leur reconnoissance, ils firent ériger sa Statue avec cette inscription: *Andreæ Auriæ, Civi opt. felicissimoque vindici atque autori publicæ libertatis : Senatus populusque Genuensis posuere.* *

Les Ecrivains Génois ne tarissent point sur les louanges de Doria. Ils le représentent comme un Citoyen zélé, toujours occupé des intérêts de sa Patrie, lors même qu'il étoit au service des Puissances étrangeres, ** & toujours rempli du projet de rendre à Gênes le repos & la liberté. Ces exagérations n'ont pû être imaginées que par la flaterie des Historiens contem-

* C'est-à-dire : Le Sénat & le Peuple de Gênes ont fait ériger cette Statue en l'honneur d'André Doria, très-bon Citoyen, très-heureux Restaurateur de la liberté publique.

** Voyez entr'autres Bonfadio, p. 7. &c.

porains. Ils ne pouvoient avoir oublié que si Doria étoit devenu le meilleur Citoyen de Gênes, il en avoit été le plus redoutable ennemi. AN. 1528.

A Dieu ne plaise que je cherche à flétrir la gloire de ce grand homme par des conjectures odieuses. Il ne s'agit ici que de faits constans. Si Doria eût toujours eu un zele égal pour la liberté de ses compatriotes, auroit-il aidé à la France en 1527. à leur faire perdre cette liberté même? On dit * que le chagrin de voir Savone entre les mains du Roi de France fut la seule raison qui lui fit quitter le service de ce Prince. Mais s'il étoit si sensible aux dommages qu'on causoit à sa Patrie, pourquoi quelques mois auparavant n'avoit-il pas demandé son congé lorsque le Roi l'employa contre elle? Il est certain que Doria se comporta au siege de Gênes avec toute l'ardeur de l'ennemi le plus déclaré. Il ruina les Flottes des Génois; il bloqua leur Port au point de les réduire à une disette extrême qui fut suivie d'une peste terrible, & il les força de se soumettre aux François. Peut-on supposer qu'il étoit alors

* Id. ibid. Tarcagnota Bergatto, &c.

AN. 1528. plein d'amour & de zele pour ſa Patrie ; & qu'il s'occupoit du deſſein qu'il exécuta peu après, de la rendre libre & floriſſante ? Diſons avec plus de vérité qu'il n'auroit jamais conçu ce projet, s'il n'y avoit été porté par des reſſentimens perſonnels, & s'il n'eût enviſagé la liberté de Gênes comme l'inſtrument le plus ſûr de la vengeance qu'il vouloit tirer des François.

Au reſte, quel que fût le motif des ſervices qu'il rendit aux Génois, ces ſervices furent ſi importans & ſi généreuſement rendus, qu'ils durent leur faire oublier tous les maux qu'il avoit pû leur cauſer. Rien ne dut les flatter tant que la modération, le déſintéreſſement admirable de Doria qui, en faiſant tout pour eux, affectoit de ne rien faire pour lui. Mais il ſe vengeoit de la France ; il ſe combloit de gloire à Gênes : quelle plus grande ſatisfaction pouvoit deſirer une ame comme la ſienne ? En dévoilant ſa politique, rendons juſtice à ſes vertus. Il fut le reſte de ſes jours véritablement bon Citoyen. La liberté de ſa Patrie lui devint chere depuis qu'elle fut ſon ouvrage, & nous la lui verrons dé-

fendre * avec une fermeté digne de lui, contre le Prince même auquel il s'étoit attaché. AN. 1528. & suiv.

En conséquence des décisions de l'assemblée générale tenue à Gênes le lendemain de l'arrivée de Doria, les Génois députerent vers l'Empereur, pour s'assurer de la protection de ce Prince. Leurs Députés furent parfaitement bien reçus, & eurent tout lieu d'être satisfaits. Il n'en avoit pas été de même de celui qu'ils avoient chargé de les excuser auprès des François. Il s'étoit adressé au Comte de S. Pol qui faisoit encore alors le siege de Pavie; & en lui déclarant que les Génois vouloient désormais être indépendans, il avoit tâché de les justifier par de bonnes raisons. Mais au fond cette justification n'étoit qu'une sorte de manifeste, & les prétendues excuses une déclaration de guerre bien formelle. S. Pol avoit eu dessein de retenir le Député jusqu'à ce qu'il eût reçu des ordres du Roi: mais le Député, qui s'étoit apperçu qu'on le gardoit à vûe, avoit trouvé le moyen de s'échapper.

* Voyez ci après sous l'an 1548.

AN. 1528.

Les François tentent d'enlever Doria.

On fut très-fâché à la Cour de France lorsqu'on y apprit la perte de l'Etat de Gênes. Les François étoient trop foibles en Italie pour tenter de le soumettre. Ils essayerent de se venger du moins de celui qui le leur avoit fait perdre. Ils formerent le dessein d'enlever André Doria, tandis qu'il étoit hors de Gênes dans une maison qu'il avoit * aux environs. Quelques troupes partirent d'Alexandrie sur la fin de l'année 1528. pour exécuter ce projet. Elles arriverent le 19 Décembre au point du jour, à la maison où étoit Doria. Malgré les précautions qu'elles avoient prises, elles avoient été apperçues. Doria avoit fait promptement retrancher les avenues de sa maison, du mieux qu'il lui avoit été possible; & ayant fait transporter dans la Ville ses meilleurs effets, s'y étoit retiré lui-même. Les François étoient au nombre de deux mille hommes d'infanterie & de cinquante chevaux. Les retranchemens & les barricades

* A Fascioli, selon Bonfadio; ce qui est plus probable que ce que dit Guichardin & quelques autres, que l'on voulut enlever Doria dans le Palais qu'il avoit dans Gênes même.

qu'avoit fait faire Doria n'étoient que pour les retarder. Ces foibles barrieres ne les arrêterent pas long-temps. Ils pillerent la maison de Doria, & y mirent le feu. Mais voyant que Doria n'y étoit plus, que les Génois prenoient les armes pour les repousser, ils songerent à leur retraite. Ils la firent sans être poursuivis; & tout leur réussit dans cette expédition, excepté le but principal de l'expédition même. AN. 1528.

AN. 1529. Peu après le retour des députés que les Génois avoient envoyés auprès de l'Empereur, Doria partit avec quinze galeres bien armées, pour aller joindre ce Prince, qui lui donna toutes sortes de marques d'estime & de confiance, & vint avec lui à Savone, puis à Gênes, où l'on parla beaucoup des affaires de l'Italie, & des moyens de la pacifier. De-là l'Empereur passa à Bologne pour s'aboucher avec le Pape. Enfin la paix fut rendue à l'Italie; & les troupes de France s'en retirerent tout-à-fait, en conséquence du Traité conclu à Cambrai * entre l'Empereur & cette Couronne. Les Génois, tranquilles par cette paix, ne songerent

* Dès le 3 d'Août.

AN. 1529. plus qu'à jouïr de la douceur de leur nouveau gouvernement, & à réparer les torts immenses que leur avoient causés les guerres dans lesquelles ils s'étoient trouvés entraînés, & les révolutions continuelles qu'ils essuyoient depuis tant d'années.

Gènes est tranquille.

AN. 1533. Ils pensoient que la France n'avoit plus conservé à leur sujet ni prétentions ni chagrins, & ils y envoyerent des Ambassadeurs en 1533. pour y négocier un Traité de commerce: mais ils trouverent les esprits encore mal disposés, & ils s'en retournerent sans rien conclure. Quelques Génois peu accrédités avoient promis d'exciter une révolution dans Gênes, & de la faire rentrer sous la domination de la France: mais ils prometroient plus qu'ils ne pouvoient tenir. Ils furent découverts & punis en 1534.

Séditieux punis.

La guerre cependant se renouvelloit entre la France & l'Empereur. François Sforce, second du nom, frere de Maximilien, après diverses alternatives de succès & de malheurs, avoit été rétabli dans le Duché de Milan par le Traité de Cambrai. De justes sujets de plaintes contre ce Duc porterent

François I. à former le projet de conquérir de nouveau le Milanès. Sforce étant mort sans enfans en 1535. les prétentions du Roi de France n'en devinrent que mieux fondées, puisque ce Prince n'avoit fait la cession du Duché de Milan, par le traité de Cambrai, qu'en faveur de Sforce & de sa postérité. Il en demanda l'investiture pour le Duc d'Orléans. L'Empereur, après avoir amusé quelque temps le Roi, le refusa absolument : & la guerre fut déclarée. AN. 1535. & suiv.

Guerre entre la France & l'Empereur en Italie.

Gênes pensa bien qu'elle s'y trouveroit envelóppée. Elle ne se trompoit pas; & le vingt-quatre d'Août 1536. on apprit qu'un corps de troupes assez considérable s'approchoit de cette Place sous les ordres de Guy Rangoné, de Cagnino Gonzague, & de César Fregose, attaché depuis long-temps au service de France. André Doria en fut informé. Il étoit alors sur les côtes de Provence avec la Flotte Impériale qu'il commandoit. Il en détacha huit galeres & huit cents hommes, qu'il envoya à Gênes sous les ordres d'Antoine Doria, & d'Augustin Spinola. Les ennemis cependant étant arrivés

Entreprise sur Gênes.

An. 1536. à Rivarolo, qui n'eſt éloigné de Gênes que de quatre milles, envoyerent ſommer cette Ville de les recevoir. Mais on arrêta leur Envoyé, à qui l'on ne permit pas même d'entrer dans la Place. Ils continuerent de marcher toute la nuit, & commencerent l'eſcalade un peu avant le jour.

Ils attaquerent de deux côtés au même temps. L'attaque de Fregoſe fut pouſſée ſi vivement, que quelques-uns de ſes gens parvinrent juſques ſur la muraille, où un Enſeigne planta ſon drapeau : il fut arraché ſur le champ, & celui qui le portoit culbuté dans le foſſé. Fregoſe s'attendoit qu'il ſe feroit en ſa faveur dans la Ville quelque mouvement qui lui faciliteroit la réuſſite de ſon projet : mais, ſoit qu'il eût moins de partiſans qu'il ne croyoit, ſoit que les meſures qu'on avoit priſes les euſſent mis hors d'état de remuer, ſon eſpérance fut trompée. Voyant donc qu'il n'y avoit rien à attendre de ſes intelligences, & que ſes gens étoient repouſſés de toutes parts, il fit ſonner la retraite. L'autre attaque n'avoit pas mieux réuſſi. On penſoit que les ennemis recommen-

ceroient

ceroient leurs tentatives la nuit suivante : mais ils reprirent le chemin du Piémont. Cette expédition leur coûta cent soldats, dont soixante furent tués & quarante faits prisonniers. Les Génois n'y perdirent pas un seul homme.

AN. 1536. Elle échoue.

Fregose, l'ame de cette entreprise, ne l'avoit tentée que sur l'espoir d'être secondé par les partisans qu'il avoit dans Gênes. Le Sénat employa tous ses soins pour les découvrir, & en fit la recherche la plus exacte. Trois Plébéïens furent trouvés coupables, & ils furent décapités. Quelques habitans de la Vallée de Polsevera furent convaincus d'avoir fourni aux troupes de Frégose des vivres & des échelles. Ils furent bannis, & leurs maisons furent rasées. On punit aussi quelques habitans de Chiavari, qui avoient servi les projets des ennemis : on rendit à Dieu de solemnelles actions de graces : on rétablit & l'on augmenta les fortifications : on ne négligea aucunes précautions pour se mettre en sûreté contre des attaques nouvelles ; & les Citoyens resserrerent plus que jamais les liens de leur union,

AN. 1537. & suiv.

dont ils venoient d'éprouver les avantages.

Gênes en bonne intelligence avec la France.

Enfin les Génois furent tirés de toute inquiétude par la nouvelle qu'ils apprirent d'une Trêve conclue en 1537. pour trois mois, entre l'Empereur & le Roi de France. Cette Trêve fut prolongée pour dix ans l'année suivante. Les Génois rentrerent en bonne intelligence avec la France, & leur commerce avec ce Royaume fut rouvert en 1541. La guerre recommença dès cette année même, malgré la Trêve, entre François I. & Charles-Quint : mais les Génois n'y eurent point de part. Loin de vouloir rompre avec eux, le Roi de France tâcha de les engager à conclure avec lui un Traité d'amitié. Il fut négocié en 1543. Le Roi offroit d'envoyer un Ambassadeur à Gênes : il demandoit que les Ports de l'Etat de Gênes fussent ouverts à ses Flottes & à celles de ses Alliés ; & qu'enfin les Génois lui prêtassent quelques sommes d'argent dont il avoit besoin.

Le Sénat répondit que les Génois seroient fort honorés de recevoir l'Ambassadeur de France ; mais qu'il y avoit

à craindre que cela ne chagrinât l'Empereur, qu'on ne vouloit pas mécontenter : que les Ports de l'Etat de Gênes seroient toujours ouverts aux Flottes du Roi ; mais qu'il trouvât bon qu'on ne les ouvrît pas à celles des Turcs avec qui la France étoit liguée : que les Génois étoient au désespoir de ne pouvoir prêter au Roi les sommes qu'il demandoit ; mais que l'épuisement de leur Etat ne le leur permettoit pas.

AN. 1537. & suiv.

Entreprise de Strozzi sans effet.

Le Roi fut peu content de ces réponses, & en marqua son ressentiment. Pierre Strozzi, qui ramenoit du Piémont quelques troupes Françoises en 1544. eut ordre de tenter de surprendre Gênes à la faveur des intelligences que la France y conservoit, sur-tout avec les Fiesques, Maison puissante & accréditée : mais l'armée Impériale attaqua Strozzi dans sa marche, & le mit hors d'état de rien entreprendre.

La paix qui fut signée l'année suivante à Crêpy entre le Roi de France & l'Empereur, écartant d'Italie les armes Françoises, acheva de tranquilliser les Génois. Ils jouïrent quelques années d'un repos parfait, & n'imagi-

AN. 1544. noient rien qui pût le troubler, lorsqu'ils furent sur le point de voir leur Gouvernement bouleversé par une conjuration formée dans les murs même de Gênes. Ce fut la fameuse conjuration des Fiesques, l'un des évenemens les plus intéressans de l'Histoire Génoise, & sur lequel on nous a laissé le plus de détails.

AN. 1546.

Conjuration du Comte de Fiesque.

Jean Louis de Fiesque, Comte de Lavagna, l'un des plus riches & des plus puissans Citoyens de Gênes, avoit hérité dès l'enfance des gros biens de Sinibaldo de Fiesque son pere. On avoit perfectionné ses talens naturels par une excellente éducation: mais on lui avoit malheureusement inspiré une ambition qui se fortifia avec l'âge. Tout jeune encore, il avoit été lié avec Cesar Fregose, & s'étoit engagé de le seconder dans l'entreprise qu'il forma contre Gênes en 1535. Il auroit été puni sans la protection d'André Doria, qui peut-être eut pitié de sa jeunesse. * En 1544. Fiesque étoit entré dans le projet formé par Pierre Strozzi: mais comme ce projet n'eut

* Fiesque ne devoit alors avoir qu'onze ans, s'il n'en avoit que vingt-deux lorsqu'il mourut.

point d'exécution, peut-être n'eut-on pas pour lors connoiſſance des nouvelles intrigues du jeune Comte de Fieſque. AN. 1546.

L'ambition n'avoit pas ſeule part à ces entrepriſes haſardeuſes auxquelles il paroiſſoit ſe porter ſi volontiers. Il y étoit pouſſé par une paſſion plus agiſſante encore. Il étoit jaloux de la puiſſance des Doria, dont la maiſon n'étoit ni plus ancienne ni plus illuſtre que la ſienne; & comme il n'étoit poſſible de détruire leur pouvoir qu'en bouleverſant l'Etat, il ſe prêtoit à tous les projets qui pouvoient y contribuer.

André Doria étoit extrêmement conſidéré dans Gênes, & par les ſervices qu'il avoit rendus, & par ceux qu'il pouvoit rendre. Il étoit comme le lien entre l'Empereur & les Génois. Il les aſſuroit de la protection de ce Prince auprès duquel il avoit un grand crédit. On le regardoit lui-même comme le Protecteur de la République. Les honneurs s'accumuloient ſur ſa tête; & à voir les reſpects qu'on lui rendoit, on l'eût pris pour le Souverain de l'Etat. Ce n'étoit cependant

AN. 1546. point André qui excitoit la jalousie de Fiesque. Ce vieillard * jouissoit d'une gloire méritée. D'ailleurs il étoit d'un âge à ne pas faire long-temps ombrage au jeune Comte. Mais André, qui étoit sans enfans, avoit adopté Jeannetin Doria son parent, âgé d'environ vingt-huit ans, & qui s'étoit fait remarquer par quelques actions de valeur. Non seulement André lui avoit fait obtenir la survivance de sa charge d'Amiral de l'Empereur ; il lui faisoit de plus partager les hommages des Génois, & le substituoit, autant qu'il étoit en lui, à ses honneurs & à son pouvoir.

C'étoit ce qui révoltoit Fiesque, d'autant plus que Jeannetin étoit peu digne du rang où on le faisoit monter. Né d'un pere peu riche, son éducation avoit été fort négligée. Transporté tout-à-coup d'un état obscur à un haut degré d'élévation, il n'avoit pû le soutenir, & s'étoit laissé aller à un orgueil que ne pouvoient supporter surtout ceux qui, comme Fiesque, étoient au moins ses égaux pour la naissance, & lui étoient supérieurs à tous autres égards.

* Il avoit pour lors 79 ans.

La jalousie de Fiesque étoit tous les jours aigrie par les rapports qu'on lui faisoit des discours pleins de hauteur que Jeannetin tenoit sans discrétion ni ménagement. De-là naquit dans l'esprit du Comte de Lavagna une haine irréconciliable contre Jeannetin, & cette haine s'accrut au point que rien ne fut capable de la retenir. AN. 1546.

Les Puissances ennemies de Gênes surent mettre à profit les dispositions de Fiesque. La France, qu'il avoit déja servie, le fit derechef sollíciter de renverser le nouveau Gouvernement que les Génois avoient adopté. Cette Couronne s'engagea de l'appuyer fortement, & lui fit faire diverses offres avantageuses, par Cesar Fregose, par Cagnino Gonzague & par du Bellai.

Il se ligue avec le Pape & la France.

La Cour de Rome offrit aussi sa protection à Fiesque, s'il vouloit entreprendre quelque chose contre les Génois. Le Siege Pontifical étoit pour lors occupé * par Alexandre Farnese, qui avoit pris le nom de Paul III. Il avoit un fils qu'il avoit fait Duc de Parme & de Plaisance. Tous les deux étoient mécontens d'André Doria, &

* Depuis 1534.

AN. 1546. jaloux de la puissance de l'Empereur en Italie. Leur but étoit de se venger de Doria, & de détacher les Génois des intérêts de l'Empereur, à qui ils étoient uniquement dévoués depuis la derniere révolution. Or rien ne pouvoit mieux concourir à ce but, que d'aider Fiesque à se rendre maître de Gênes.

Fiesque, charmé des avances qu'on lui faisoit, fit un voyage à Rome pour s'aboucher avec le Pape & avec le Cardinal Trivulce chargé des intérêts de la France en cette Cour. Trivulce lui fit les propositions suivantes : que Fiesque rétabliroit l'ancienne forme du Gouvernement de Gênes ; qu'il feroit rentrer cette Ville sous la domination du Roi, de la même maniere qu'elle y avoit été auparavant ; qu'à ce moyen le Roi entretiendroit à ses dépens six galeres aux ordres de Fiesque ; qu'il payeroit une garnison de douze cents hommes pour sa Forteresse de Montobio, & qu'il le feroit Capitaine de cent hommes d'armes, avec une pension de douze mille écus.

Le Pape de son côté s'engagea d'armer pour le service de Fiesque quatre galeres que celui-ci acheteroit, ou feindroit

droit d'acheter en passant par Plaisance. Enfin le Duc de Parme promit de tenir deux mille hommes prêts à marcher dès que Fiesque le requereroit. Ces propositions furent acceptées par le Comte de Lavagna : mais il ne voulut cependant rien signer, qu'il ne fût de retour à Gênes. AN. 1546.

Il y trouva Jeannetin Doria plus fier que jamais. Cette vûe ralluma toute sa haine. Sfoderato, envoyé presque sur les pas de Fiesque pour hâter la ratification de l'accord projetté, profita de l'instant, & lui fit signer les conventions arrêtées à Rome. Mais à peine Sfoderato partoit-il pour reporter à Trivulce le traité signé, que Fiesque le fit rappeller. Il n'avoit encore consulté personne : un projet tel que le sien n'avoit pas besoin de confidens. Il crut cependant devoir suspendre la résolution qu'il avoit prise, jusqu'à ce qu'il eût sû l'avis de trois hommes en qui il mettoit toute sa confiance.

Il consulte ses amis.

C'étoit Vincent Calcagno, Jean-Baptiste Verrina, & Raphaël Sacco. Calcagno étoit un homme de bon sens, un peu timide, & peu fait pour les grandes vûes : depuis long temps

AN. 1546. au service de la maison du Comte de Fiesque, il avoit pour lui un attachement sincere & désintéressé : éloigné par son caractere des entreprises périlleuses, porté par amitié à en détourner Fiesque ; il étoit en même temps disposé à sacrifier tout pour l'en tirer. Verrina étoit un des voisins du Comte ; & ce voisinage avoit occasionné entr'eux une étroite liaison. Riche autrefois, mais ruiné par ses dissipations, il aimoit Fiesque par goût & par intérêt : associé à ses plaisirs, profitant de ses dépenses, comptant tirer par la suite des avantages plus grands encore de la faveur d'un homme aussi considérable, il s'étoit appliqué à captiver ses bonnes graces, & étoit devenu son confident le plus intime. Il avoit d'ailleurs du courage, de la hardiesse, un génie porté aux projets les plus hasardeux. Il étoit grand ennemi de la Noblesse, des Doria, du nouveau Gouvernement. Il n'envisageoit de ressources pour son élévation & sa fortune que dans le bouleversement de l'Etat. Avec de pareilles dispositions, il étoit capable de conseils dangereux & de services utiles. Pour Sacco, Juge des

Terres de Fiesque, peu en état de se déterminer par lui-même, plus recommandable par son zele que par ses lumieres ou ses talens, il suivoit aveuglément les impressions de son maître à qui il étoit uniquement dévoué. Tels étoient les amis que consulta le Comte de Fiesque. AN. 1546.

Son but n'étoit pas de délibérer s'il persisteroit ou non dans le projet de perdre les Doria, & de changer le Gouvernement présent; mais d'examiner seulement quelle étoit la façon de le faire la plus sûre & la plus avantageuse pour lui, sur-tout s'il devoit accepter les offres que lui faisoit le Roi de France, & s'engager à remettre Gênes à ce Prince. Il commença par exposer à ses confidens le dessein qu'il avoit formé, & les pria de lui dire ce qu'ils pensoient sur le moyen de l'exécuter.

Calcagno parla le premier. Une pareille entreprise l'avoit effrayé, & il en représenta avec force toutes les difficultés. » Vous comptez, dit-il, sur les » secours étrangers, & sur ceux du » Peuple de Gênes: mais où sont ces » secours étrangers? Comment arri-

AN. 1546. » veront-ils ſans être apperçus ? Com-
» ment ſeront-ils reçus des Génois, en-
» nemis de toute domination étrangere?
» Que fera en votre faveur le Roi de
» France, aſſez occupé à garder ſes
» frontieres, ſi la guerre ſe renou-
» velle en Italie ? L'Empereur ſoutien-
» dra les Génois : leur ſort dépendra
» d'un combat entre le Roi de Fran-
» ce & ce Prince, & vous dépendrez
» du vainqueur, qui profitera ſeul de
» cette entrepriſe. Vous vous flattez
» que le Peuple de Gênes ſe déclarera
» pour vous : mais, voudra-t-il vous re-
» connoître pour maître, vous qui êtes
» un des principaux de ces Nobles
» qu'il hait, & contre leſquels vous
» prétendez l'armer ? S'il vient à bout
» de ſoumettre les Nobles, ne craignez-
» vous pas qu'il rappelle ſes anciennes
» idoles, les Adornes & les Fregoſes ?
» De quelque côté que vous vous tour-
» niez, haï des Nobles, dupe du Peu-
» ple, regardé par vos Concitoyens
» comme le perturbateur de leur re-
» pos, par l'Empereur comme l'enne-
» mi de la République qu'il protege,
» par le Roi de France comme un
» homme qui lui enleve une Souve-

» raineté à laquelle il prétend toujours ; » votre tentative ne servira qu'à fournir des armes à Jeannetin Doria, qui » ne cherche qu'à vous perdre, & qui » vous perdant méritera alors le titre » de libérateur de sa Patrie. Ainsi vous » serez l'instrument de la gloire de » votre ennemi : on immortalisera vos » malheurs par sa statue, & l'on y lira » entr'autres titres celui de vainqueur » du rébelle Fiesque. » AN. 1546.

Le Comte fut vivement frappé d'un discours aussi véhément, prononcé par un homme qu'il savoit lui être véritablement attaché. Verrina en remarqua les effets, & se hâta de prendre la parole, pour détruire une impression si contraire à ses sentimens. Il exagéra ce qu'il y avoit à craindre de la part de Jeannetin Doria, & la nécessité de le prévenir. Il fit sentir qu'il n'étoit rien moins qu'impossible de réussir dans le projet que Fiesque avoit formé. Il soutint qu'on n'avoit besoin pour cela d'aucuns secours étrangers, & que ceux sur-tout que fourniroit la France seroient plus dangereux qu'utiles. Que cette Couronne étoit décreditée dans l'Italie depuis ses malheureux succès.

AN. 1546. Que son appui ne serviroit qu'à révolter l'esprit des Génois, & à attirer les armes de l'Empereur. Que l'emploi de Gouverneur de Gênes au nom du Roi de France n'étoit pas une place digne de Fiesque. » Mais, ajoûta-t-il, à quoi bon chercher des se-cours ailleurs? Il n'y a que deux cents soldats dans Gênes. Doria a vingt galeres dans le Port : mais elles sont désarmées. Osez vouloir être le maître ; & avec le secours seul de vos amis vous le ferez. »

Un pareil langage flattoit trop l'ambition du jeune Fiesque pour ne le pas entraîner. En vain Raphaël Sacco opina pour accepter le secours de France, sauf à prendre, après la réussite, des mesures différentes : Verrina repliqua ; & Fiesque ayant déclaré qu'il se déterminoit pour l'avis de Verrina, il ne fut plus question que de renvoyer Sfoderato. Au lieu du Traité signé, on lui donna une lettre pour Trivulce qui ne contenoit que de vagues remercimens. Fiesque prit ensuite quelques arrangemens généraux avec ses trois amis. La base du projet étoit la mort d'André & de Jeannetin

Projet de Fiesque.

Doria. Verrina, Calcagno & Sacco se chargerent de se faire chacun de leur côté le plus de partisans qu'il leur seroit possible, sans faire part à aucuns du dessein pour lequel ils les réservoient. Fiesque songea à se rendre plus que jamais agréable au Peuple, mais sur-tout à ôter aux Doria jusqu'aux plus légers soupçons de l'entreprise qu'il méditoit. AN. 1546.

Il y avoit long-temps que Fiesque s'appliquoit à se faire des créatures. Il rendoit des services aux uns, faisoit des libéralités aux autres, étoit avec tous d'une douceur, d'une affabilité, d'une complaisance qui les charmoient. Sa bonne mine, la richesse de ses habits, la magnificence de son train, la bonne grace avec laquelle il manioit son cheval, ou faisoit publiquement quelques autres exercices : tout cela contribuoit à le faire aimer. Rien n'est indifférent quand il s'agit de gagner le Peuple. Mais ses manieres ouvertes & polies, & sa générosité sur-tout, lui gagnoient tous les cœurs. Il sut que les ouvriers en soie étoient dans un état fort misérable, parceque leur commerce interrompu par la guerre n'étoit

Sa politique.

AN. 1546. pas encore bien rétabli : il fit dire à ceux qui avoient besoin de secours, de venir chez lui, & il leur fit à tous distribuer du bled. Il s'attacha par là ces ouvriers, qui formoient dans Gênes un corps fort nombreux.

Pour préparer doucement les esprits, il semoit adroitement des discours sur la tyrannie des Nobles, & gémissoit sur l'état où le petit Peuple étoit réduit, insinuant quelquefois qu'il ne seroit pas difficile d'y remédier ; mais exhortant toujours à la patience, & parlant sur tout cela avec tant de sagesse & de prudence, qu'il n'en résultoit rien qui pût donner quelque idée de son projet. Il affectoit d'aller souvent chez les Doria. Il traitoit André avec toutes sortes de respects, & Jeannetin avec une confiance apparente, le consultant même souvent sur ses affaires. Autrefois, & dans un temps où Fiesque n'avoit pas les mêmes raisons de contraindre sa haine, il avoit eu avec Jeannetin des différends assez vifs : il vint à bout, à force d'amitiés, de les lui faire oublier.

A une dissimulation profonde Fiesque joignoit des précautions d'un autre

genre, & non moins néceſſaires. Il paſſa tout l'été dans ſes terres, où il forma ſes vaſſaux au métier des armes, ſous prétexte qu'il craignoit quelque entrepriſe de la part du Duc de Plaiſance : mais on a vû qu'au contraire le Duc de Plaiſance lui avoit promis deux mille hommes. Fieſque pouvoit compter ſur pareil nombre de ſes vaſſaux. Il avoit les quatre galeres achetées du Pape : il en fit venir une à Gênes. Il prévint enſuite Jeannetin Doria, qu'il traitoit comme ſon ami, qu'il alloit armer cette Galere en courſe contre les Turcs, & qu'il avoit ordonné à un grand nombre de ſes vaſſaux de ſe rendre à Gênes, afin de choiſir les meilleurs hommes pour mettre ſur ſa galere. On ne fut donc point étonné de voir arriver chez Fieſque grand nombre de gens armés. Verrina s'étoit pendant ce temps aſſuré de quelques centaines de Citoyens, qui s'étoient engagés de le ſervir, ſans qu'il leur eût révélé de quoi il s'agiſſoit. L'Italie étoit tranquille, & Gênes ſans défiances. Il n'y avoit qu'une foible garde au Palais, aux Portes & au Port. Les galeres étoient déſarmées, la Ré- AN. 1546.

AN. 1546. publique alloit être ſans Doge. Jean-Baptiſte Fornari ſortoit de charge le premier de Janvier, & ne devoit être remplacé que le 4. ſelon l'ordre établi par le nouveau Gouvernement. Les conjonctures ne pouvoient être plus favorables pour l'entrepriſe de Fieſque. Toutes les meſures étoient priſes, excepté celles qui concernoient le détail de l'exécution. Les conjurés s'aſſemblerent pour les régler.

Divers projets qu'on fut obligé de changer.

On propoſa d'abord d'aſſaſſiner les Doria dans l'Egliſe de S. André, pendant une premiere Meſſe à laquelle ils étoient invités d'aſſiſter. Mais l'on craignoit qu'André Doria ne s'y trouvât pas à cauſe de ſon grand âge. On crut qu'il ſeroit plus sûr que Fieſque raſſemblât ſes victimes dans ſa propre maiſon. Un repas qu'il devoit donner à Jules Cibo ſon Beau-frere, qui venoit d'épouſer la ſœur de Jeannetin Doria, lui en fourniſſoit l'occaſion. Il y devoit convier André & Jeannetin Doria avec une nombreuſe compagnie. Des gens apoſtés devoient égorger les deux Doria, & quelques autres perſonnes qu'on leur devoit marquer. Auſſitôt Fieſque devoit ſortir pour ſoulever le

Peuple & s'emparer du Palais, tandis que Verrina le feroit élire Doge. Pour assurer la réussite du projet, on donna ordre aux vassaux de Fiesque, & aux secours du Duc de Plaisance, de se tenir prêts au premier ordre. AN. 1547.

En conséquence de ces arrangemens, Fiesque invita les deux Doria à diner chez lui le 4 de Janvier 1547. Mais André Doria refusa, parcequ'il avoit la goutte; & Jeannetin, parcequ'une affaire l'appelloit ce jour-là même hors de Gênes. Il fallut donc prendre d'autres mesures. On vouloit prévenir l'élection du nouveau Doge. D'ailleurs le retardement pouvoit devenir dangereux. L'exécution fut donc fixée à la nuit du premier au deux de Janvier.

Fiesque n'avoit de confidens dans Gênes que ses trois amis, & peut-être ses deux freres qui paroîtront bientôt avec lui à la tête des conjurés. Il étoit sûr de leur secret; mais ses desseins pouvoient transpirer par la voie de France ou de Plaisance, où on ne les ignoroit pas. Ce fut par-là que Ferrant-Gonzague, Gouverneur de Milan, en fut instruit. Il en avertit par deux fois

AN. 1547. André Doria & Gomez Snarez, Ambassadeur de Charles-Quint à Gênes: mais ils se défioient si peu de Fiesque, qu'ils n'ajoûterent aucune foi aux avis de Gonzague. Doria & Snarez s'en entretenoient un jour, lorsque Fiesque entra. Il parut si tranquille, parla avec tant de liberté d'esprit, que Doria ne put s'empêcher de dire tout bas à Snarez, en s'approchant de son oreille: » Voyez s'il y a la moindre vraisemblance à ce que Gonzague nous écrit! » Avec quelque adresse que Fiesque eût gardé son secret, il avoit cependant été pénétré: mais c'étoit heureusement par un de ses amis, à qui il n'avoit caché son projet que parcequ'il savoit qu'il l'en auroit détourné. Cet ami étoit Paul Pansa, qui avoit pris soin de son éducation dans son enfance, & qui aux talens de l'homme de-lettres joignoit les vertus de l'honnête-homme & du bon Citoyen.

Pansa connoissoit trop Fiesque, & depuis trop long-temps, pour ne pas remarquer dans ses manieres la plus légere altération: & quelque empire qu'on ait sur soi-même, l'agitation de

l'ame occupée de grandes choses perce toujours aux yeux des amis particuliers, plus clairvoyans que les autres, & devant lesquels on se contraint moins. Un jour Pansa ayant tiré Fiesque à l'écart, lui dit qu'il s'appercevoit depuis quelque temps par l'altération de son visage, qu'il tramoit quelque grand projet; que ses liaisons & toute sa conduite le confirmoient dans cette idée; qu'il le conjuroit de ne pas s'embarquer témérairement dans une entreprise qu'il étoit aisé de deviner, & de ne pas sacrifier le bonheur certain dont il pouvoit jouïr à des espérances chimériques, ou du moins dangereuses. Fiesque embarrassé répondit en général, que s'il formoit des projets, ils seroient toujours dignes de lui. Pansa respecta le secret de son ami, & n'insista pas davantage. AN. 1547.

Nous avons vû de quelle façon Fiesque avoit fait entrer dans Gênes beaucoup de ses vassaux armés, sous prétexte de les embarquer sur sa galere. Il l'avoit mise en état de faire voile; & le premier de Janvier il vint dire à Jeannetin Doria, qu'il avoit envie de la faire sortir la nuit suivante; mais Suite du projet de Fiesque.

AN. 1547. qu'il craignoit qu'André Doria ne s'y opposât, & ne lui permît pas de l'envoyer en course contre les Turcs, à cause de la Trêve que l'Empereur avoit conclue avec eux; qu'il le prioit donc de donner ses ordres au Port, pour qu'on laissât sortir cette galere, & qu'il ne s'étonnât pas s'il entendoit quelque bruit durant la nuit. Jeannetin, enchanté de la confiance que lui témoignoit Fiesque, lui promit tout ce qu'il voulut, & se chargea de prévenir sur tout cela André Doria. Fiesque resta long-temps chez les Doria, où il affecta la plus grande liberté d'esprit & beaucoup d'enjouement. Ayant apperçu les petits enfans de Jeannetin, il les prit dans ses bras, & les caressa beaucoup. Enfin il sortit, & rentra chez lui, où se rassemblerent quantité de gens à ses ordres.

La précaution que Fiesque venoit de prendre étoit extrêmement importante. Un moment après, le Commandant de la garnison de Gênes, inquiet d'avoir vû plusieurs soldats, même de ceux de la garde, prendre le chemin de la maison de Fiesque, en vint avertir Doria. Jeannetin ré-

pondit qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'il ne s'agissoit que de la galere de Fiesque, qui devoit partir dans la nuit. Cependant Fiesque avoit donné ordre de laisser entrer tout le monde chez lui, mais de n'en laisser sortir personne. Il étoit allé ensuite visiter les gardes de la Ville, puis il avoit passé par la maison de Thomas Asseretto, où il trouva vingt-trois Citoyens des principaux du Peuple, que Verrina avoit sû y faire venir comme par hazard. Il les invita à souper. Pour Verrina, il parcourut la Ville, le Palais, la maison des Doria, afin de s'assurer si tout y étoit tranquille, & si l'on ne se défioit de rien. AN. 1547.

Les gens que Fiesque avoit conviés, introduits dans l'appartement où il les conduisit, furent bien surpris de n'y voir, au lieu des préparatifs d'un repas, que des visages inconnus, des soldats, & des armes. Leur étonnement redoubla lorsque Fiesque, changeant tout à coup de contenance, leur adressa à peu près ce discours; » Le » temps est venu de délivrer Gênes de » la tyrannie de quelques Nobles. En- » core une heure, & elle est libre,

AN. 1547. » Voilà la tête à laquelle je vous ai » invités. Jeannetin Doria aspire à de- » venir maître de Gênes. J'en ai des » preuves par écrit, & je suis en état » de vous les montrer. Il me regarde » avec raison comme un obstacle à ses » ambitieux desseins, & il met en » usage, pour me perdre, & le poison » & le fer. Vous n'êtes gueres plus » ménagés par une Noblesse orgueil- » leuse dont les mépris & les hauteurs » ne feront qu'augmenter dans la suite. » Délivrez-vous, & suivez-moi. Je » vais ressusciter l'état populaire, & le » cimenter du sang des Doria. Mes me- » sures sont si bien prises que mon pro- » jet ne peut manquer. J'ai ici trois » cents soldats armés, & dans le Port » une galere bien équipée. Les gardes » des Portes & du Palais sont à ma » disposition. Quinze cents Artisans » n'attendent que mon signal pour pren- » dre les armes. Deux mille de mes » vassaux, & deux mille soldats que me » fournit le Duc de Plaisance, arrive- » ront dès que je l'ordonnerai. Per- » sonne n'a le moindre soupçon de » mon entreprise. J'ai couru tous les » risques de l'avoir concertée. Je ne » vous

»vous y aſſocie que pour en partager »la gloire.» AN. 1547.

Ces paroles déconcerterent tellement les vingt-trois hôtes de Fieſque, qu'ils furent quelque temps ſans dire un ſeul mot. Enfin tous conſentirent à le ſuivre, excepté deux qui le ſupplierent de les en diſpenſer. Ils repréſenterent que leurs profeſſions les avoient toujours éloignés des exercices des armes ; que dans l'expédition qu'on méditoit ils ſeroient bien plus embarraſſans qu'utiles : ils montrerent tant de crainte & de timidité, que Fieſque conſentit de les laiſſer chez lui, à condition qu'on les enfermeroit dans une chambre. On ſervit enſuite un léger repas, & les conjurés prirent tout de bout quelque nourriture. Cependant Fieſque ſe déroba un moment pour entrer dans l'appartement de ſa femme qui ne ſavoit rien de tout ce qui ſe paſſoit.

C'étoit Eléonor Cibo, fille de Laurent Cibo & de Richarde de Maleſpine. Elle étoit jeune & belle, & aimoit tendrement ſon mari, dont elle n'étoit pas moins aimée. Il lui avoit fait juſqu'alors un myſtere de ſa con-

AN. 1547. juration ; & durant tout le ſoir, il l'avoit laiſſée avec Panſa, qu'il avoit chargé de l'entretenir juſqu'à ſon retour, pour qu'elle eût moins d'occaſion de s'appercevoir des mouvemens qui ſe faiſoient dans ſa maiſon. Fieſque les aborda avec émotion, & leur expliqua à tous les deux, en peu de mots, ce qu'il alloit faire. Eléonor prodigieuſement allarmée ſe jetta aux pieds de ſon mari, & fondant en larmes le conjura, au nom de tout ce qu'il avoit de plus cher, de renoncer à un projet ſi dangereux. Panſa ſe joignit à elle : mais Fieſque ſe débarraſſant de leurs bras : » Il n'eſt plus temps, dit-il, » Madame ; & dans une heure je ne » ſuis plus, ou vous verrez dans Gênes toutes choſes au-deſſous de » vous. » Eléonor tomba évanouïe : on la porta ſur ſon lit ; & Fieſque rentra dans la ſale où étoient les Conjurés, pour faire ſes dernieres diſpoſitions.

Détail de l'exécution. On convint que Verrina feroit tirer un coup de canon à bord de la galere de Fieſque ; qu'à ce ſignal Fieſque s'empareroit des galeres de Doria, que Verrina empêcheroit de s'éloigner en

ſe tenant à l'entrée du Port ; que Jerôme & Ottobon freres de Fieſque ſe rendroient maîtres de la Porte de l'Arc & de celle de S. Thomas ; qu'on iroit delà chez les Doria, & qu'on égorgeroit André & Jeannetin, tandis qu'on exciteroit le Peuple à prendre les armes, & qu'on forceroit le Palais. La nuit étoit déja avancée. On diſtribua les ſoldats qu'on avoit ſous les Chefs chargés d'exécuter les différentes parties du projet, & l'on ſortit. AN. 1547.

Verrina fut fort long-temps à donner le ſignal. Sa galere, en allant prendre poſte à l'embouchure du Port, s'étoit engagée dans le ſable ; & l'on fut plus d'une heure à la débarraſſer. Enfin l'on entendit le coup de canon, & chacun ſe hâta d'agir. Le ſuccès fut égal de tous côtés. Les Conjurés furent bientôt maîtres du Port, des galeres, & des deux Portes dont on étoit convenu de s'emparer. Cependant le bruit qui ſe faiſoit ſur les galeres éveilla les Doria, dont la maiſon n'étoit pas éloignée. Jeannetin crut que c'étoit peu de choſe, & ſortit pour y mettre ordre, n'ayant d'autres armes que ſon épée, précédé d'un page qui portoit un

AN. 1547. flambeau, & suivi d'un seul laquais. Parvenu à la porte du Port, il ordonna qu'on ouvrît. Les Conjurés ouvrirent effectivement à sa voix ; mais ce fut pour le percer de mille coups. Selon le plan dont on étoit convenu, on auroit dû égorger sans délai André Doria : mais les Conjurés crurent qu'un homme de quatre-vingts ans, malade de la goutte, n'étoit pas bien redoutable, & ne pouvoit leur échapper. Cependant ses domestiques, ayant appris une partie de ce qui se passoit, le mirent à cheval : il eut le bonheur de sortir de la Ville ; & il se retira à Masone, Château des Spinola, à quinze milles de Gênes.

Ayant laissé de bonnes gardes aux Portes & aux galeres, les Conjurés au nombre de deux cents se répandirent dans les rues, pour soulever le Peuple, en criant *Fiesque & liberté*. La Populace prit les armes. Le reste des Citoyens étoient dans une inquiétude & dans une consternation affreuse. Les Nobles auroient bien voulu se rendre au Palais ; mais ils craignoient que pendant leur absence on ne pillât leurs maisons. L'Ambassadeur de l'Em-

pereur vouloit fuir; on l'engagea cependant d'aller au Palais, où il trouva quelques Sénateurs assemblés. Les plus braves d'entr'eux sortirent, & se firent suivre de quelques soldats; mais ils rencontrerent les Conjurés qui les forcerent bientôt de se retirer. Les Sénateurs qui se trouverent au Palais résolurent d'essayer la voie de négociation, & députerent quelques-uns d'eux, pour savoir ce que prétendoit Fiesque; car on ignoroit encore quel étoit le but de tout le désordre; & l'on ne savoit autre chose, sinon que le Comte de Fiesque étoit à la tête de cette entreprise. AN. 1547.

Mort de Fiesque.

On ne se doutoit pas qu'il n'étoit plus. Depuis long-temps les Conjurés le cherchoient en vain. Dès le commencement de l'affaire, il avoit couru au Port, en criant *liberté*. Les forçats réveillés par ces cris les répéterent. Fiesque craignit que les forçats ne cherchassent à briser leurs chaînes & à se sauver. Il voulût passer sur les galeres; mais, en mettant le pied sur une planche qui y conduisoit, la planche tomba dans l'eau, & il tomba avec elle. L'eau étoit peu profonde dans cet

AN. 1547.

endroit : mais il y avoit beaucoup de bourbe ; il étoit chargé de ses armes. Il ne put se débarrasser : on ne s'étoit point apperçu de sa chute ; & n'ayant point été secouru, il se noya.

Suites de cette mort, & issue de la conjuration.

Après l'avoir long-temps cherché, les Conjurés découvrirent enfin qu'il s'étoit noyé, & sa mort ne tarda pas à se répandre. Jerôme de Fiesque, qui devenoit l'aîné de sa famille, se trouvoit chef de la conjuration : mais il n'avoit ni les talens du Comte de Fiesque, ni la confiance des Conjurés. Il marcha vers le Palais pour s'en emparer, & rencontra les Députés du Sénat, qui demandoient de la part de la République à parler au Comte de Fiesque. Jerôme de Fiesque leur répondit qu'il n'y avoit plus d'autre Comte de Fiesque que lui ; qu'on eût à lui livrer le Palais, & qu'il écouteroit ensuite ce qu'ils avoient à lui dire.

Cette réponse, dont Jerôme de Fiesque n'avoit pas senti les conséquences, apprit aux Députés que le Comte de Fiesque étoit mort ; & ils se hâterent de porter au Sénat une si heureuse nouvelle. On délibéra sur le parti qu'on

devoit prendre. Quelques Sénateurs vouloient qu'on attaquât les Conjurés ; les autres, qu'on se contentât de tenir ferme dans le Palais. Ce dernier parti fut suivi. Il étoit jour. La mort du Comte de Fiesque étoit sûe de tout le monde. Les Conjurés, peu attachés à Jerôme son frere, se retiroient insensiblement ; la populace, qui avoit accouru au nom du Comte de Fiesque, se dissipoit. Jerôme se retira dans l'Eglise de S. Laurent, assez embarrassé des suites de cette affaire ; puis il prit le chemin de la Porte de l'Arc. AN. 1547.

Sur ces entrefaites Paul Pansa étoit venu au Sénat : c'étoit ce même Pansa, ami du Comte de Fiesque, & qui avoit tâché de le détourner du malheureux projet qu'il avoit formé. La vertu de Pansa le mettoit au-dessus du soupçon que son amitié pour les Fiesques auroit pû faire naître. Loin de le regarder comme suspect, on le choisit au contraire pour négocier un accord avec Jerôme de Fiesque. Après plusieurs allées & venues, il fut enfin convenu que les Conjurés mettroient bas les armes, & qu'on leur accorderoit un pardon général, leur promet-

AN. 1547. On pardonne aux coupables.

tant qu'ils ne feroient jamais recherchés au sujet de cette conjuration. Jerôme partit sur le champ pour son Château de Montobio. Ottobon son frere, s'embarqua avec Verrina, Calcagno & Sacco, sur la galere du Comte de Fiesque, & ils passerent tous en France.

Telle fut l'issue de la conspiration des Fiesques, conduite avec un secret admirable, concertée avec tout l'art possible, & qui ne fut dissipée que par l'accident imprévû de l'infortuné Comte de Lavagna.

Il n'avoit encore que vingt-deux ans, & il possédoit déja cette politique rafinée, qui n'est d'ordinaire le fruit que d'une longue expérience. Sous un air ouvert & enjoué, il cachoit une dissimulation profonde qu'on n'avoit garde de soupçonner dans une aussi grande jeunesse. La hardiesse de ses projets n'en excluoit point la prudence. Capable de tout oser, de tout prévoir, de tout mettre à profit, il réunissoit la plûpart des qualités qui entrent dans le caractere des grands hommes; mais qui, sur-tout dans les Républiques, sont les Citoyens dangereux. Il auroit

auroit pû être l'idole des Génois, si malheureusement trop ambitieux, il n'avoit voulu être leur Souverain. Fait pour illustrer long-temps sa Patrie, il ne s'occupa dès ses premiers ans qu'à la troubler, & périt à la fleur de son âge, en s'efforçant de l'asservir. Son corps ne fut trouvé qu'au bout de quatre jours; & le Peuple faisoit déja courir le bruit qu'il n'étoit pas mort, mais qu'il étoit passé en France pour y chercher du secours. On s'embarrassa peu de faire taire ce bruit, & l'on défendit de retirer ce cadavre. Sans doute on craignoit, en l'exposant aux yeux du public, de donner lieu aux partisans des Fiesques d'exciter quelque soulevement dans le Peuple, qui auroit pû être ému de ce spectacle: car le Peuple étoit extrêmement attaché au Comte de Fiesque. Le Sénat appréhenda même par la suite de laisser le corps de ce malheureux dans l'endroit où il étoit: on l'en retira au bout de deux mois, & on le jetta en pleine mer. AN. 1547.

Sitôt que les principaux Conjurés furent sortis de Gênes, tout fut tranquille, & le désordre fut aisément ré- Benoît Gentile élu Doge.

AN. 1547. paré. Deux jours après, on élut un Doge suivant l'usage. Ce fut Benoît Gentile, homme d'un caractere paisible & porté à la douceur, sage, prudent, propre à maintenir le calme qu'on venoit de rétablir.

Depuis la réformation de l'Etat en 1528. je ne marque plus les noms des Doges élus régulierement tous les deux ans, parcequ'ils ne sont plus, comme auparavant, ni les objets, ni les chefs des révolutions. Magistrats, & non maîtres de la République, ils n'ont gueres d'autre prééminence que le droit de proposer dans le Conseil le sujet des délibérations : bornés dans l'étendue de leur pouvoir comme dans la durée de leur administration, obligés après deux ans de rendre compte de leur conduite, il leur seroit difficile d'abuser de leur autorité, & infiniment dangereux d'avoir tenté de le faire. Aussi verrons-nous rarement dans la suite les Doges avoir une part particuliere & personnelle aux révolutions de l'Etat. C'est l'histoire de ces révolutions que j'écris ; & je ne dois par conséquent parler des Doges, que lorsqu'ils y ont joué quelque rôle in-

téressant. J'aurai soin cependant, pour satisfaire la curiosité de mes Lecteurs, de placer à la fin de cet Ouvrage une Liste de ces Doges depuis 1528. jusqu'à présent. AN. 1547.

Jerôme de Fiesque, retiré à Montobio, s'y mettoit en état de défense, comptant peu sans doute sur le pardon qui lui avoit été accordé, & cherchant à concerter de nouveaux projets. Verrina, Calcagno & Sacco ne tarderent pas à se rendre auprès de lui. Ottobon de Fiesque, qui s'étoit retiré en France, faisoit de fréquens voyages en Italie. Ces démarches sembloient annoncer de nouveaux troubles. L'on redoubla de vigilance à Gênes; l'on augmenta les gardes: les esprits s'animerent contre les séditieux auxquels on avoit pardonné; & André Doria, qui étoit rentré dans Gênes, au désespoir de la mort de Jeannetin, cherchant ardemment à la venger, fit tous ses efforts auprès du Sénat pour faire casser l'acte de pardon qu'on avoit accordé.

L'on révoque le pardon

On consulta là-dessus les Jurisconsultes, qui déciderent que l'acte étoit nul, soit parcequ'il avoit été extorqué

AN. 1547. par la nécessité, soit parcequ'il n'avoit pas été ratifié par un nombre suffisant de Sénateurs. Les Fiesques & plusieurs des principaux conjurés furent condamnés au bannissement. On rasa les maisons du feu Comte de Fiesque : on confisqua ses Terres : on s'empara de ses Châteaux, excepté de celui de Montobio, d'où il falloit auparavant chasser Jerôme son frere.

Ce Château étoit si fort, & tellement situé qu'il auroit pû incommoder beaucoup la Ville de Gênes. On tenta d'engager Jerôme à le rendre. Paul Pansa fut chargé de cette négociation, & offrit à Fiesque un dédommagement de cinquante mille écus. On réitéra plusieurs fois ces propositions; mais Fiesque les refusa constamment. En vain on le menaça, & on lui fit envisager que son refus pouvoit avoir pour lui de funestes suites. Il eut l'imprudence de répondre qu'il n'étoit plus le maître de Montobio, & qu'il appartenoit à un Seigneur plus puissant que lui. Il croyoit intimider par-là les Génois; mais ce discours ne servit qu'à redoubler leurs inquiétudes, & à leur faire sentir combien il leur

étoit important de s'emparer de ce Fort.

AN. 1547.

Jerôme de Fiesque assiégé dans Montobio.

On commanda sur le champ deux mille hommes pour en faire le siege sous les ordres d'Augustin Spinola, & l'on envoya ordre, sur la frontiere, de s'opposer aux secours qui pourroient venir de France. Quelque diligence que l'on fît, l'on ne put commencer les opérations avant le mois de Mai, le mauvais temps ayant empêché le transport de l'Artillerie. Dans cet intervalle le Roi de France, François I. étoit * mort ; & Henri II. lui avoit succédé. Ce changement déconcerta les mesures de Fiesque, & rompit ses négociations avec la Cour de France : mais il ne se découragea pas pour cela ; & secondé des principaux conjurés qui s'étoient renfermés avec lui, prenant à sa solde le plus de soldats qu'il pût trouver, il se prépara à faire au moins une vigoureuse résistance. Les pluies continuoient toujours, & incommodoient fort les assiégeans. Les munitions de guerre leur manquoient souvent, & il falloit les faire venir de loin. Une partie de leur Ar-

* Le 31. de Mars.

AN 1547. tillerie creva. Tous ces contre-temps les rebuttoient prodigieusement. Cependant on fit brêche. Les soldats qu'avoit levé Fiesque, & qui étoient mal payés, se mutinerent. Il fallut songer à se rendre.

Fiesque députa vers Augustin Spinola, & fit faire des propositions si fieres, que le Sénat, à qui elles furent portées, ne put s'empêcher d'en rire. Il fallut bien en rabattre; & les assiégés offrirent de rendre la Place, à condition seulement qu'il leur seroit permis d'en sortir avec leurs effets. On les refusa encore. Fiesque proposa à ses principaux partisans, de se sauver la nuit par les chemins les plus escarpés, espérant que les ennemis n'auroient pas de gardes dans ces endroits. Mais Calcagno assura que le Château étoit si bien investi qu'il seroit impossible d'échapper : il fit remarquer d'ailleurs que Fiesque, qui étoit fort gros, & peu accoutumé d'aller à pied, ne pourroit soutenir la fatigue des chemins qu'il faudroit prendre. On conclut donc qu'on se rendroit à discrétion, & on le fit après avoir tenu quarante-deux jours.

Il se rend à discrétion.

Les soldats qui s'étoient engagés à la solde de Fiesque ne furent pas confondus avec les coupables, & furent tous renvoyés ; mais on ne fit grace à aucun des conjurés. Tous furent mis à mort, ou condamnés aux galeres. On instruisit au long le procès de Jerôme de Fiesque, qui eut enfin la tête tranchée dans Montobio même le 23 de Juillet : ensuite on fit raser ce Château. Ottobon de Fiesque, qui s'étoit retiré en France, échappa seul aux suites de cette funeste conjuration ; encore n'échappa-t'il pas à la vengeance d'André Doria. Ottobon ayant été pris huit ans après * dans Portò-Hercole par les Espagnols, André Doria obtint qu'on le lui abandonnât ; & par une cruauté indigne d'un si grand homme, il le fit coudre dans un sac, & jetter dans la Mer. Eléonor Cibo, épouse du malheureux Comte de Fiesque, ne fut point enveloppée dans la proscription de la famille de son mari. Elle épousa dans la suite le fameux Capitaine Jean-Louïs Vitellini, Marquis de Cétona.

AN. 1547.

Son sort & celui de ses partisans.

* En 1555.

AN. 1547.

Il ne resta de cette branche que Scipion de Fiesque quatrieme frere du Comte de Lavagna. Quoiqu'on ne pût l'accuser d'avoir trempé dans la conjuration dont on punissoit les complices, puisqu'il n'avoit alors que dix ans, & qu'il étoit dans un College à Padoue, la Sentence rendue contre ses freres ne laissa pas de s'étendre jusqu'à lui. Ses biens furent confisqués, & il fut défendu à lui & à ses descendans jusqu'à la cinquieme génération, de retourner dans Gênes. Il se réfugia en France où il fut très-bien reçu.

Entreprise de Cibo.

Jules Cibo, frere d'Eléonor, mécontent d'André Doria & de l'Empereur, voulut réveiller l'entreprise des Fiesques. Il eut à ce sujet quelques négociations avec la Cour de France, & promit aux François de leur livrer Gênes. Mais il fut trahi, & l'on donna avis de son dessein à André Doria & à Ferrant Gonzague, Gouverneur de Milan. Cibo fut arrêté à Pontrémoli au mois de Décembre 1547. & on le conduisit à Milan, où il fut mis à mort. On punit à Gênes quelques partisans qu'il y avoit: & les Génois demeurerent libres; mais

Il est mis à mort.

attachés plus que jamais à l'Empereur, par les ſoins d'André Doria, qui conſervoit dans Gênes tout le crédit que méritoient ſes talens, ſes vertus, ſes exploits & la gloire d'avoir rendu la liberté à ſa Patrie.

AN. 1548.

Service que Doria rend aux Génois.

Ce Citoyen généreux donna l'année ſuivante aux Génois une nouvelle preuve de la ſincérité de ſon zele pour leurs véritables intérêts. L'Empereur, ſous prétexte de garantir Gênes de conjurations ſemblables à celles qui venoient d'éclater, propoſa de bâtir une citadelle dans les Fauxbourgs de cette Capitale, & d'y entretenir une garniſon. Doria, allarmé d'un projet plus dangereux pour la liberté de ſes Concitoyens qu'utile pour leur défenſe, oſa s'y oppoſer ouvertement. Quoiqu'actuellement au ſervice de l'Empereur, & comblé de ſes bienfaits, il ne fut vaincu ni par les preſſantes ſollicitations de ce Prince puiſſant, ni par la crainte de lui déplaire; & il vint à bout de faire échouer le deſſein que ce Monarque avoit formé.

AN. 1549.

L'entrepriſe de Jules Cibo avoit fait connoître qu'il y avoit toujours à Gênes des Citoyens mal intentionnés.

AN. 1549.

On en découvrit encore deux ans après. On arrêta en Piémont un Cordelier, nommé Clement, que ses voyages fréquens de Gênes en France avoient rendu suspect. Il révéla qu'il y avoit des négociations secrettes entre le Roi de France & Jean-Baptiste Fornari, qui avoit été Doge en 1545. Fornari fut arrêté, & il avoua qu'il avoit offert ses services à la France, & avoit promis, que s'il arrivoit quelque révolution à Gênes, il en profiteroit pour faire rentrer cet Etat sous la domination de cette Couronne. Il convint qu'en conséquence il avoit reçu de l'argent sous prétexte de se faire des créatures; mais qu'il avoit gardé cet argent: & effectivement on ne lui trouva point de complices. Il disoit pour sa justification, que son dessein étoit de tromper les François, & de se payer de quelques sommes qui lui étoient dûes pour un marché qu'il avoit fait jadis avec François I. au sujet de la traite des sels. Soit que Fornari ne fût pas bien coupable, soit que ses Juges fussent gagnés, on se contenta de le dégrader de sa dignité de Sénateur, de son droit de Citoyen, & de l'exiler

Projets de J. B. Fornari découverts.

hors de l'Etat de Gênes pour le reste de sa vie. AN. 1551. & suiv.

La guerre se renouvella quelque temps après en Italie entre le Roi de France & l'Empereur. Les Génois auroient bien voulu demeurer neutres ; mais cela ne leur étoit gueres possible. Ils ne pouvoient ménager l'Empereur sans donner des sujets de plainte au Roi de France. Ils ne voulurent pas permettre qu'un Ambassadeur François résidât chez eux ; & d'un autre côté ils fournissoient de l'argent à Charles-Quint, tandis qu'ils en refusoient à Henri. Ces procédés ne pouvoient s'accorder avec l'idée de neutralité. Joignez à cela les prétentions des Francois sur Gênes, toujours subsistantes, comme on n'en pouvoit douter depuis les Traités qu'on savoit qu'ils avoient faits successivement avec les Fiesques, Cibo & Fornari, dans le dessein de recouvrer la souveraineté de cet Etat. Gênes ne pouvoit donc se flatter que Henri II. la regardât comme une République neutre : & sûre de n'être pas ménagée, l'incertitude n'étoit que sur le lieu où tomberoit l'orage qui la menaçoit.

AN 1553.

Révolution en Corse, en faveur des François.

Ce fut en Corse. Cette Isle étoit tout-à-fait à la bienséance des François, parcequ'ils pouvoient en faire leur place d'armes pour porter les secours qu'ils jugeroient à propos, soit en Toscane, soit dans le Royaume de Naples. Les Corses étoient naturellement remuans, & suivoient aveuglément les impressions de leurs Chefs, dont plusieurs étoient au service de la France. Henri II. s'étoit ligué avec les Turcs; & sa Flotte, jointe à celle de Soliman II. couroit les côtes de l'Italie. Tout cela devoit suffire pour porter la maison de S. George, à qui la Corse appartenoit, à faire tous les préparatifs nécessaires pour mettre cette Isle en bon état de défense: mais on se contenta d'approvisionner Bonifacio & Calvi. Le Marquis de Termes, qui commandoit les troupes Françoises en Toscane, s'étant informé exactement du peu de précautions qu'on avoit prises pour mettre la Corse en sûreté, & ayant pratiqué des intelligences dans cette Isle, résolut d'y faire une descente. Il étoit assuré d'être secondé par les principaux habitans qu'il avoit gagnés: il menoit avec lui plusieurs Corses de distinction qui

ſervoient dans ſon armée : il comptoit qu'ils aideroient à faire déclarer les Inſulaires en ſa faveur ; & pour les y exciter, il leur promit, au nom du Roi ſon maître, de leur donner pluſieurs terres conſidérables de l'Iſle, s'ils lui en facilitoient la conquête. AN. 1553.

Parmi les Corſes que de Termes avoit auprès de lui, étoit le fameux Sampiero * de la Baſtilica, Seigneur d'Ornano. Cet homme, qui rendit tant de ſervices à la France & fit tant de maux à ſa Patrie, devoit à ſon mérite toute ſon élévation. Il étoit de baſſe naiſſance ; mais il s'étoit acquis la réputation d'un des meilleurs Capitaines de ſon temps. Il avoit ſervi la France contre l'Empereur dès l'an 1536. Dix ans après, il avoit fait un voyage en Corſe, & y avoit épouſé Vannina d'Ornano, qui ſortoit d'une des plus illuſtres maiſons de l'Iſle. Sampiero étoit adoré des Corſes ; & les Génois, qui craignoient les ſuites de ſon attachement pour la France, voulurent le perdre. Ils le firent arrêter à la Baſtie, peu après ſon mariage ; & ſans la protection d'Henri II. il

Sampietro les favoriſe.

* Ou Sampietro ; S. Pierre.

AN. 1553.

auroit perdu la tête. Cet évenement ne servit qu'à redoubler l'affection de Sampiero pour les François, & à lui faire concevoir contre les Génois une haine mortelle. Conduit par cette haine, il conseilla à de Termes l'expédition de Corse, & contribua de tout son pouvoir à la révolution qui s'y fit en faveur des François. Cette révolution intéressante appartient essentiellement à l'Histoire que j'écris ; puisque la Corse est une des plus anciennes & des plus considérables possessions de l'Etat de Gênes.

Les François descendent en Corse.

La Flotte combinée des François & des Turcs mit à la voile, portant deux mille cinq cents hommes de débarquement commandés par le Marquis de Termes, & s'arrêta à la vûe de la Bastie. Termes ayant fait mettre à terre quelques troupes dans les environs de cette Ville, les Commandans Génois lui envoyerent demander ce qu'il prétendoit. Il fit répondre que les François, ayant besoin de quelques rafraîchissemens, venoient s'en pourvoir en Corse, en qualité d'amis ; & il continua de faire débarquer ses gens. Il fit marcher tout de suite vers la Bastie,

où il avoit des intelligences; mais cette place ayant voulu se défendre, on fut obligé de la faire battre par l'artillerie des Galeres, qui y eut bientôt fait brêche. Le Gouverneur n'attendit pas l'assaut, & se retira dans la Citadelle: mais Sampiero ayant fait entendre aux assiégés que les François n'étoient venus que pour mettre la Corse en liberté, & la délivrer du joug des Génois, les habitans forcerent le Gouverneur à se rendre. AN. 1553.

Les Corses se déclarent pour la France.

Les Corses, attirés de toutes parts par Sampiero, venoient en foule le joindre. Il s'avança vers San-Fiorenzo, où il fut reçu à bras ouverts par les habitans qui chasserent les officiers Génois. Corté se souleva aussi en faveur de Sampiero & des François. Pendant ce temps la Flotte faisant le tour de l'Isle débarqua des troupes à Porto-Vecchio, dont on s'empara sans coup férir. On forma le siege de Bonifacio, tandis que d'un autre côté on faisoit celui de Calvi. Les François répandus dans toute l'Isle n'y éprouvoient aucune résistance. Les Corses se déclaroient par tout pour eux, & exerçoient contre les Génois les plus cruelles vio-

AN. 1553. lences. Ils pilloient leurs biens, brûloient leurs maisons, massacroient leurs femmes & leurs enfans, ou les vendoient aux Turcs. Ces malheureux Génois étoient obligés de se jetter entre les bras des François, pour éviter la fureur des Corses, & pour obtenir la permission de sortir de l'Isle. La domination Génoise n'étoit plus reconnue qu'à Ajaccio, qu'on n'avoit point encore attaqué, à Bonifacio & à Calvi, qu'on assiégeoit. Ces deux dernieres Places avoient été munies de troupes & de provisions avant la descente des François. Elles étoient en état de tenir long-temps; leurs garnisons étoient commandées par des Officiers braves & fideles; & l'on s'attendoit à voir bientôt arriver du secours de Gênes, où l'on avoit donné avis de ce qui se passoit en Corse.

Mais, tandis qu'on préparoit ce secours, Termes & Sampiero continuoient leurs progrès. Sampiero entra dans Ajaccio qu'il trouva abandonné, & le saccagea. Le fameux Corsaire Dragut Raïs, qui commandoit la Flotte Turque, s'étoit chargé du siege de Bonifacio, & le pressoit vivement

ment. Bonifacio ſoutint pluſieurs aſſauts : mais les aſſiégés, craignant de ne point obtenir de quartier s'ils réſiſtoient plus long-temps, ſe déterminerent à capituler. Les conditions furent qu'ils auroient la liberté de ſe retirer avec leurs effets. On ne leur tint pas parole. Les Corſes exercerent leurs cruautés ordinaires, & les Turcs pillerent la Ville. La ſaiſon étoit avancée ; & Dragut après cette expédition partit de l'Iſle avec ſa Flotte.

AN. 1553.

Suite des progrès des François.

Termes mit une bonne garniſon dans Bonifacio, & donna des ordres pour pouſſer avec vigueur le ſiege de Calvi, la ſeule Place qui reſtât aux Génois dans l'Iſle de Corſe. L'armée du ſiege étoit d'environ deux mille ſoldats & de cinq mille Corſes qui s'y étoient joints. Chriſtophe Pallavicin ayant été envoyé de Gênes en Corſe, pour reconnoître l'état des choſes, & ſe trouvant à la tête de quatorze cents hommes, tomba ſi à propos ſur les aſſiégeans, qui croyoient le ſecours bien plus conſidérable, qu'il les chaſſa de leurs lignes, combla leurs travaux, & ravitailla la Ville. Pendant ce temps on armoit à Gênes une Flotte formida-

AN. 1553.

Armement des Génois.

ble. André Doria fut nommé pour la commander ; & il accepta cet emploi malgré son grand âge, & la rigueur de la saison : le mois d'Octobre étoit déja fort avancé. Augustin Spinola, que Doria choisit pour son Lieutenant, prit les devans avec trois mille hommes, & débarqua près de Calvi.

A son approche on fut obligé de lever le siege. Termes commença bientôt à se trouver embarrassé: Ses convois, qui lui venoient de Provence, étoient souvent interceptés par les galeres Génoises. Ses troupes diminuoient ; & il sentoit qu'il devoit bien médiocrement compter sur les Corses. Il prenoit cependant toutes les précautions que sa prudence lui suggéroit : & il passoit pour le plus sage Capitaine de son siecle. Il fortifioit les diverses Places & les postes les plus importans dont il étoit maître ; il faisoit dans l'Isle des levées de soldats & des recrues ; il écartoit, & dispersoit dans des lieux sûrs les principaux insulaires dont il croyoit avoir quelque chose à craindre : il apprit que Doria débarquoit près de San-Fiorenzo, & il trouva le temps d'y faire entrer des troupes &

des munitions, pour mettre cette place en état de se bien défendre.

AN. 1553.

Leurs exploits en Corse.

Doria étoit parti avec trente galeres, quatorze gros vaisseaux, & quantité de bâtimens de transport : il avoit avec lui plus de huit mille hommes de bonnes troupes, une grosse artillerie, & des provisions de toute espece. Il entra dans le Golfe de San-Fiorenzo vers la fin de Novembre, & mit ses gens à terre. Il fut joint peu de temps après par Spinola, & se trouva à la tête d'une Armée de près de douze mille hommes. Selon le projet concerté à Gênes, il s'appliqua à ramener les Corses par la douceur. Il tâcha de les attirer par des promesses, affecta de ménager leur pays avec le plus grand scrupule, fit observer une exacte discipline à son Armée, & tira de sa Flotte tout ce dont il avoit besoin. La premiere opération que Doria résolut, fut le siege de San-Fiorenzo. Il se contenta de resserrer étroitement cette Place, espérant qu'elle seroit bientôt obligée de se rendre faute de vivres. Mais, à la faveur des sorties que le Gouverneur Jourdain des Ursins faisoit souvent, & par le moyen de quelques paysans qui

AN. 1553. traversoient la nuit un marais qui paroissoit impraticable, Termes trouva durant quelque temps le secret d'introduire dans San-Fiorenzo les vivres & les munitions nécessaires. Doria en fut informé, & fit construire au milieu du marais un ouvrage qui priva absolument les assiégés de ces secours.

Il fit cependant plusieurs détachemens de son Armée, pour s'emparer de diverses Places; & un de ces détachemens vint mettre le siege devant la Bastie. Les Corses qui faisoient partie de la garnison, craignant de tomber aux mains des Génois, & d'être punis comme rébelles, prirent le parti de sortir de la Place, & de se retirer ailleurs. Les François restés seuls, & en trop petit nombre pour se défendre, se jetterent dans la Citadelle, & furent bientôt obligés de capituler. Ils n'étoient que cinquante; & les assiégeans, piqués d'avoir été contraints d'accorder une capitulation à cette poignée de soldats, furent sur le point de les égorger. Les Génois firent toutoute sorte de bons traitemens aux Habitans de la Bastie. Ces procédés de douceur sembloient toucher les Cor-

ſes, qui venoient en foule joindre l'armée de Doria. Termes faiſoit tout ſon poſſible pour les retenir. Il empêchoit les correſpondances entre ceux de ſon parti & ceux qui ſuivoient le parti des Génois. Par une politique contraire à celle de Doria, il excitoit les Corſes à faire aux Génois tout le mal qu'ils pouvoient, afin de les rendre irréconciliables : mais la légereté de ces inſulaires, plutôt que tout autre conſidération, les faiſoit paſſer tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. L'intérêt guidoit leurs Chefs; l'amour de la nouveauté déterminoit quelques uns ; le parti le plus fort entraînoit les autres. AN. 1553.

Depuis que les Génois étoient bien ſupérieurs, Termes voyoit tous les jours diminuer le nombre de ſes partiſans. Il avoit juſqu'alors ménagé ceux des inſulaires qui étoient demeurés fideles aux Génois, de peur de révolter les eſprits, & de ſe rendre odieux : mais ne tirant aucun profit de ces égards, dont on lui ſavoit peu de gré, il commença à traiter en ennemis ceux qui refuſerent de ſe déclarer pour lui, & fit ravager les Terres d'Octavien de Bigaglia, qui avoit d'abord pris ſon Ils y ſont ſupérieurs.

An. 1553. parti, puis l'avoit quitté. Termes se croyoit trop foible pour attaquer Doria; mais il tâchoit d'interrompre ses projets, en le faisant harceler par de petits détachemens, qui en venoient souvent aux mains avec les Génois Il attendoit les renforts qu'on lui devoit envoyer de Provence; & pendant ce temps Doria pressoit toujours San-Fiorenzo. Si Termes eût sû l'état où étoit pour lors l'armée de Doria, il ne se fût pas tenu sur la défensive, & il l'auroit aisément détruite. Les maladies l'avoient prodigieusement diminuée. Doria avoit été sur le point de rembarquer son canon, désespérant d'avoir le temps de le sauver s'il étoit attaqué; mais il avoit eu l'adresse de dérober à ses ennemis la connoissance de la situation où il se trouvoit. Il ne tarda pas à recevoir de Gênes des secours qui le mirent en état de ne rien craindre; & marchant contre Termes, qui étoit resté dans les environs de San Fiorenzo qu'il avoit toujours dessein de secourir, il le força de se retirer dans l'intérieur de l'Isle.

Sur ces entrefaites, la Flotte de France arriva à Ajaccio: mais elle avoit

essuyé une tempête affreuse qui lui avoit fait perdre cinq galeres. Les autres au nombre de vingt-sept étoient fort délabrées, & hors d'état d'attaquer celles de Doria; ce qu'il auroit fallu faire pour secourir San-Fiorenzo. On renonça donc à ce projet, & Termes proposa au Commandant de ces galeres de lui aider à reprendre la Bastie. Le Commandant le refusa. Ses ordres n'étoient que de secourir San-Fiorenzo. Le temps qu'il lui étoit permis de rester en Corse, étoit à peine suffisant pour remettre ses galeres en état de soutenir la Mer; & il devoit se rendre en toute diligence sur les côtes de Toscane. Il partit donc; & le brave des Ursins, après avoir tenu trois mois dans San-Fiorenzo, manquant de vivres, sans espoir d'être secouru depuis le départ de la Flotte & la retraite de Termes, consentit enfin de se rendre. Les conditions furent que la garnison auroit liberté de se retirer; mais sous promesse de ne point servir contre les Génois durant un certain temps. Les Corses qui faisoient partie de cette garnison ne furent point compris dans cet accord; mais la plûpart trouverent le

AN. 1554.

Prise de San-Fiorenzo par les Génois.

AN. 1554. secret de se sauver. Il n'en tomba que quelques-uns entre les mains de Doria, qui les fit mettre aux Galeres.

Cette Place lui avoit coûté dix mille hommes, presque tous emportés par les maladies. On étoit à la fin de Janvier; & ses troupes avoient grand besoin de repos. Il les cantonna, & fit publier une amnistie pour tous les Corses qui se soumettroient dans un délai marqué. Beaucoup en profiterent; mais cette impunité les enhardit; & se livrant bientôt à leur inconstance naturelle, plusieurs repasserent du côté des François. Cependant les partis qui sortoient souvent de part & d'autre en venoient fréquemment aux mains. Dans une de ces affaires, Sampiero, qui secondoit toujours vigoureusement Termes, reçut une blessure dont il fut long-temps incommodé.

Doria ayant reçu des renforts rentra en campagne au mois de Mai, & marcha vers Corté. Termes y avoit mis une bonne garnison: cependant la Ville se rendit sans coup férir, & le Château, presque imprenable par sa situation, ne tint que quelques jours. On fut

dans

AN. 1[illegible]

dans la suite que la Chambre, qui y commandoit, s'étoit laissé gagner par les Génois ; & il eut la tête tranchée à Marseille. Après la prise de Corté, Doria comptoit marcher à Ajaccio ; mais la Flotte Ottomanne ayant paru sur la côte d'Italie, l'Empereur, au service duquel il étoit toujours, le rappella. Spinola resta en Corse avec une partie des troupes, qu'il jetta dans les diverses Places dont les Génois étoient les maîtres ; & Termes reprit la supériorité.

Les François reprennent la supériorité.

Les Corses se déclarerent de toutes parts pour lui. Au mois d'Août, il lui arriva de France trois mille cinq cents hommes, avec lesquels il forma le siege de Corté. Spinola voulut sécourir la Place, & détacha pour cela quinze cents hommes de la garnison de la Bastie, & mille hommes de celle de Calvi. Termes en ayant eu avis envoya des troupes au-devant de ces détachemens, qui furent battus. Le Château de Corté se défendit pendant près de trois mois ; mais n'espérant plus de secours, & manquant d'eau, il se rendit vers la fin d'Octobre. Cette expédition termina la campagne.

An. 1554. Les succès des François ramenerent presque tous les Corses dans leur parti ; & les Génois furent obligés de se renfermer dans Calvi, la Bastie & San-Fiorenzo.

Brouilleries entre Termes & Sampiero. C'étoit à Sampiero que les François devoient la bonne volonté que leur témoignoient les Corses. Il avoit beaucoup de Partisans dans l'Isle, & s'y étoient acquis une fort haute considération. Quelques-uns des principaux Insulaires en devinrent jaloux. Termes les appaisa par ses libéralités, & peu-à-peu leur donna part à sa confiance. Ils trouverent moyen de le brouiller avec Sampiero. On écrivit de part & d'autre à la Cour de France, où Sampiero fut rappellé, sous prétexte de conférer avec lui sur les affaires de la Corse. On étoit cependant assez tranquille dans cette Isle. Les François tenterent de surprendre San-Fiorenzo, qu'ils manquerent. Les Génois firent démanteler cette Place, où l'on ne pouvoit tenir, à cause des maladies qui y régnoient. Jean André Doria, fils de Jeannetin Doria, arriva avec quelques troupes, & renforça les garnisons de la Bastie & de Calvi. Augustin Spi-

nola partit peu après avec Doria, laiſſant le commandement à Nicolas Pallavicin. AN. 1555.

Les Corſes ne tarderent pas à donner aux François de nouvelles preuves de leur inconſtance. Termes manquoit d'argent, & fit quelques levées ſur les Inſulaires pour payer ſes troupes. On avoit peu de bled; la guerre ayant troublé les ſemences & les récoltes. Il ſe commettoit des déſordres que toute la vigilance des Officiers ne pouvoit empêcher. Au lieu de regarder ces malheurs comme des ſuites inévitables de la guerre, les Corſes en firent des crimes à leurs nouveaux maîtres. Pallavicin, profitant de ces circonſtances, fit publier une amniſtie générale; & les Corſes à l'envi ſe déclarerent pour les Génois. Sampiero ſe prévaloit à la Cour de France de ces évenemens peu favorables, & faiſoit entendre que s'il étoit reſté en Corſe, ils ne ſeroient pas arrivés. Termes les rejettoit ſur la légereté de ces Inſulaires que la force ſeule pouvoit contenir, & ne ceſſoit de demander des renforts. La Corſe étoit plus que jamais un objet important pour la Fran-

AN. 1555.

ce toujours en guerre avec l'Empereur, & qui avoit des troupes en Toscane. On résolut de contenter Termes. On lui envoya mille hommes, & on lui fit espérer qu'il verroit bientôt une Flotte Turque à son secours.

Suite des expéditions des François en Corse.

Termes aussitôt forma le siege de Calvi. Il avoit peu de munitions; mais il en attendoit de jour en jour. Les galeres qui les lui devoient apporter de Provence n'arrivoient point, & la poudre commençoit à manquer. Il avoit fait brêche à une courtine, & il résolut de tenter l'assaut, quoique la brêche ne fût pas encore fort praticable : il fut repoussé. Mais ses munitions arriverent; & il alloit renouveller ses efforts, lorsque André Doria parut avec une Flotte de soixante voiles.

Cet Amiral étoit occupé au siege de Porto-Hercole, lorsqu'il apprit le siege de Calvi, & reçut ordre de le secourir. A son approche, les galeres Françoises prirent la fuite. Il ne s'amusa pas à les poursuivre; & ayant jetté dans Calvi quelque monde & des provisions, il retourna sur les côtes de Toscane. Ce secours fit perdre au Marquis de Termes l'espérance de

prendre Calvi. Il leva le siege, & peu après, ayant reçu ordre de passer en Piémont pour y prendre le commandement de l'armée Françoise, il s'embarqua, laissant Jourdain des Ursins pour commander en sa place dans la Corse. AN. 1553.

Des Ursins, ayant reçu de Provence un renfort de mille hommes, recommença le siege de Calvi. La Flotte Turque l'y vint joindre, & mit quatre mille hommes à terre. La Place fut attaquée avec fureur, & défendue avec intrépidité. Le 9 d'Août les François monterent à l'assaut. Il dura la plus grande partie du jour; & enfin ils furent repoussés. Les Turcs le tenterent le lendemain. Les assiégés soutinrent leurs efforts sans s'ébranler. L'ardeur de se défendre avoit passé jusqu'aux femmes. Elles étoient autour de la brêche, & rouloient des pierres sur les assaillans. Elles s'exposoient avec tant de hardiesse, que plusieurs d'entr'elles furent tuées. Les assiégés, voyant que les Turcs se disposoient à se retirer, firent jouer une mine qu'ils avoient pratiquée sous la brêche, & qui en étouffa un grand

An. 1555. nombre. Malgré ce mauvais succès, des Ursins vouloit continuer le siege : mais l'automne approchoit : le Commandant de la Flotte Turque menaçoit de partir ; & des Ursins, qui vouloit en profiter pour une autre projet, leva le siege.

Ce projet étoit de s'emparer de la Bastie ; & il auroit peut-être réussi, si on l'avoit exécuté plutôt : mais les Génois l'avoient bien fortifiée durant le siege de Calvi. Des Ursins s'en approcha par terre, & la Flotte Turque le seconda. Mais la résistance fut aussi vive que l'attaque. Les Turcs, qui craignoient la mauvaise saison, ne voulurent pas tenir plus long-temps la Mer, & partirent. Des Ursins fut contraint d'en faire autant, & se retira à Ajaccio. Ces succès malheureux dégoûtoient de plus en plus les Corses. Beaucoup quitterent le parti François. Mais Sampiero, qui étoit depuis peu repassé dans l'Isle, aida des Ursins à les regagner. Il ramena si bien les esprits, qu'il ne resta aux Génois dans toute la Corse que la Bastie & Calvi ; car depuis qu'ils avoient démoli les fortifications de San-Fio-

renzo, les François y avoient pris poste, & par la suite s'y fortifierent de nouveau. AN. 1554.

Les moindres motifs déterminoient les Corses à changer de parti. La disette, qu'on souffrit durant quelque temps dans les quartiers occupés par les François, porta ces Insulaires à se tourner de nouveau vers les Génois; & ils leur offrirent, si on vouloit leur pardonner, de les aider à reprendre Bonifacio. Leurs offres furent acceptées. Pallavicin passa à Gênes pour concerter cette entreprise: mais lorsqu'il revenoit avec quatorze galeres chargées de munitions & de troupes, pour exécuter ce dessein, il fut surpris d'une tempête sur les côtes de l'Isle; & toute sa Flotte ayant été brisée, ses gens eurent beaucoup de peine à gagner la terre. Il en ramassa le plus qu'il pût, & se retira avec précipitation à la Bastie, bien persuadé que ce malheur feroit bientôt changer les Corses. Ce qu'il avoit prévû arriva, & ce Peuple inconstant se déclara de nouveau pour les François.

Changemens fréquens des Corses.

AN. 1556.

Sur ces entrefaites, Charles-Quint concluoit une Trêve * pour cinq ans

Trêve observée.

*Le 5 de Février.

An. 1556.

avec la France. Ce Monarque, résolu de passer le reste de ses jours dans la retraite, cédoit à Philippe son fils son Royaume d'Espagne & ses Etats d'Italie, & remettoit l'Empire à son frere Ferdinand. Une trêve lui parut nécessaire pour l'exécution de ces grands changemens : il n'hésita pas sur les conditions ; & il fut convenu que chacun garderoit ce qu'il avoit pris. La trêve fut publiée dans la Corse, qui y étoit comprise : mais elle y fut peu observée ; & le Roi de France lui-même ne tarda pas à la rompre. Les Corses, animés les uns contre les autres par des haines particulieres, étoient les premiers à renouveller les hostilités. Les avantages furent alternatifs ; & peu considérables des deux côtés.

Brouilleries de Sampiero & de des Ursins.

Des Ursins étoit retourné en France, brouillé avec Sampiero, comme Termes l'avoit été. Sampiero faisoit solliciter la Cour de nommer un Vice-Roi de Corse, & il auroit bien voulu l'être. Des Ursins, à portée de solliciter lui-même, briguoit aussi cette dignité. On délibéra long-temps. Il y avoit des raisons en faveur des deux concurrens ; & il y en avoit pour les

exclure l'un & l'autre. Le crédit de Sampiero étoit considérable en Corse ; & l'on vouloit continuer à l'y employer. Mais, engagé dans les factions qui partageoient ces Insulaires, il n'auroit pû les réunir ; & les principaux d'entre les Corses n'auroient pas reçu volontiers pour Viceroi un homme que sa naissance leur faisoit regarder comme au-dessous d'eux. Des Ursins connoissoit la Corse, & paroissoit par-là plus propre que tout autre à y commander : mais le nommer Viceroi, c'étoit mécontenter Sampiero & ses Partisans ; & les suites de ces mécontentemens étoient à craindre. Malgré ces réflexions, des Ursins l'emporta, & repassa dans l'Isle en qualité de Viceroi, en 1557. AN. 1557.

Sampiero, piqué au vif, fit mine de vouloir passer du côté des Génois ; mais il leur avoit fait trop de mal pour se livrer à eux ; & il ne vouloit que donner de l'inquiétude aux François. Il cherchoit en toute occasion à faire échouer les projets de des Ursins ; & les affaires de France en souffroient beaucoup. Les Génois profitoient de ces divisions, & ayant reçu des renforts,

Mécontentement de Sampiero.

An. 1558. faisoient tous les jours de nouveaux progrès. On réconcilia des Ursins & Sampiero : mais ce fut une réconciliation peu sincere ; & ce dernier ayant reçu encore quelques mécontentemens passa en France. On le renvoya en Corse l'année suivante, avec des assurances qu'il seroit content. Il ne le fut gueres ; & s'il eût cru pouvoir en sûreté faire son accommodement avec les Génois, il l'auroit fait.

La guerre de Corse se faisoit depuis quelques années avec peu de vivacité. Les François, résolus de la pousser avec vigueur, demanderent aux Turcs leurs Alliés de les seconder avec une bonne Flotte. Mais les Génois avoient conclu un traité de paix avec les Turcs. Destitués de ce secours sur lequel ils avoient compté, les François ne firent point d'entreprises considérables. Ils formerent cependant le projet de surprendre la Bastie, dont on devoit leur livrer une Porte ; mais, la veille de l'exécution, la trahison fut découverte. Des Ursins avoit passé en France, & en revint avec de l'argent : mais Henri II. avoit conclu la paix dans cet intervalle avec le Roi d'Espagne Philippe

second. Les Génois furent compris dans le Traité. * On s'obligeoit de leur restituer ce qu'on avoit pris en Corse, parceque de leur côté ils s'engageoient d'accorder un pardon général aux Insulaires qui avoient pris parti pour les François. Des Ursins fit tout ce qu'il put pour empêcher la restitution de la Corse. Les Insulaires qui avoient agi en faveur de la France députerent vers Henri II. pour le supplier de ne les pas livrer à la discrétion de leurs anciens maîtres; mais le Traité étoit signé. Les François évacuerent l'Isle, & plusieurs des principaux Corses passerent en France avec eux. Les Génois cependant n'eurent envers les Insulaires que des procédés de douceur. Ils firent tout leur possible pour leur persuader qu'ils n'avoient aucun ressentiment à craindre. Les Corses parurent rassurés; & toutes les semences de troubles & de révolution sembloient étouffées. Mais c'étoit un feu mal éteint, que nous verrons bientôt se rallumer.

AN. 1559.

Paix par laquelle on restitue la Corse aux Génois.

Les troubles de Corse n'avoient point pénétré dans l'intérieur de l'E-

AN. 1560. & suiv.

* Signé à Cateau-Cambresis, le 2. d'Avril.

AN. 1560.

Mort d'André Doria.

tat de Gênes, tranquille sous la nouvelle forme de gouvernement qu'André Doria y avoit établi. Ce grand homme survécut peu à la pacification de la Corse. Il mourut en 1560. âgé de quatre-vingt-treize ans, & laissa pour héritier Jean André Doria, fils de Jeannetin qui avoit péri dans la conjuration du Comte de Fiesque.

André Doria fut universellement regretté; & il méritoit bien de l'être. Ce fut un des plus braves, un des plus habiles, un des plus heureux Capitaines, & peut-être le meilleur homme de Mer de son temps. *Il semble*, dit un de nos Ecrivains, * *que la Mer le craignit.* Il se vit recherché des plus puissans Princes de son siecle. A ses qualités militaires, il sût allier des talens politiques, dont elles sont rarement accompagnées, il eut plus; il eut des vertus. On loue sur tout sa douceur, son affabilité, sa modération; vertus dignes d'admiration quand elles sont réunies avec la gloire & le pouvoir. Il fut véritablement grand homme; & ce que les grands hommes ne sont pas toujours, il fut réellement Ci-

* Expression de Blaise de Montluc.

An. 15[illegible].

toyen, du moins depuis que ses ressentimens contre la France, l'eurent rendu à sa Patrie. Au reste son ame au-dessus des honneurs & des dignités, qu'il refusa souvent, au-dessus de l'amour des richesses que sa magnificence & sa libéralité épuisoient toujours, ne fut pas au-dessus de la vengeance. Sa mémoire, quoiqu'infiniment glorieuse, sera éternellement tachée par la mort d'Ottobon de Fiesque, qu'il fit noyer de sang froid.

Gênes continuoit à jouir d'une paix profonde; mais la révolution de Corse n'étoit qu'assoupie, comme je l'ai dit; & Sampiero ne cherchoit que les occasions de la ranimer. Il n'avoit pas voulu profiter de l'amnistie que les Génois avoient accordée aux Corses rébelles, & il étoit revenu en France. Il n'y trouva pas l'agrément qu'il avoit espéré. Ses brouilleries avec Termes & des Ursins lui avoient fait des ennemis. Il auroit bien voulu réveiller les vûes des François sur l'Isle de Corse; mais la mort d'Henri II. & de François II, la minorité de Charles IX. qui leur succéda, les troubles domestiques dont la France fut agitée, furent des

An. 1560. circonstances peu favorables à ce dessein.

Sampiero auroit souhaité détacher des Génois le Roi d'Espagne Philippe II, & obtenir des Turcs une Flotte pour soutenir ses projets. Catherine de Medicis, mere de Charles IX. promit de l'appuyer de son crédit. Il négocia un Traité entre Philippe II. & Antoine de Bourbon Roi de Navarre, par lequel Antoine cédoit la Navarre à ce Prince, qui s'obligeoit de lui donner la Sardaigne, & de lui aider à conquérir la Corse: mais la mort du Roi de Navarre, tué au siege de Rouen en 1562. déconcerta ces mesures. Cependant Sampiero étoit passé à Constantinople, pour solliciter le secours des Turcs: mais il ne put rien obtenir.

Mort de Vannina d'Ornano.

Ce fut durant ce voyage que Sampiero apprit que Vannina d'Ornano sa femme avoit pris la résolution de passer à Gênes, soit qu'elle voulût retourner dans la Corse, sa Patrie, soit qu'elle voulût ménager une réconciliation entre les Génois & son mari. Elle s'étoit embarquée à Marseille: mais un des amis de Sampiero,

s'étant jetté dans une felouque, la joignit à la hauteur d'Antibes, & la ramena à Aix. Sampiero l'y joignit à son retour, & lui ordonna de le suivre. Le Parlement s'y opposa : mais cette femme généreuse ne voulut pas paroître craindre son époux. Il la mena à Marseille, & la tint renfermée durant trois jours dans sa chambre. Ensuite il lui déclara qu'il falloit mourir. Elle s'y détermina avec une résolution au-dessus de son sexe, & lui demanda pour toute grace, que puisqu'il étoit le seul homme qui l'eût touchée jusqu'alors, elle ne reçût pas la mort d'une autre main que de la sienne. Sampiero, sans être attendri, délia les jarretieres de sa femme, & l'étrangla. Cette barbare action fut peut-être l'effet d'une jalousie dont nous ignorons les motifs. On en eut horreur en France : mais ces traits de vengeance & de cruauté entroient dans le caractere des Corses. An. 1564.

Malgré le peu de succès qu'avoient eu les sollicitations de Sampiero, en France, en Espagne, & chez les Turcs, il n'abandonna pas le dessein d'exciter en Corse une révolution nou- Nouveaux troubles en Corse.

AN. 1560. velle. Quelques-uns de ses Partisans, qui avoient passé en France avec lui, retournerent dans l'Isle, sous prétexte de rentrer dans leurs biens en faveur de l'amnistie; mais en effet pour porter les esprits à de nouveaux troubles. Quelques changemens dans la perception des impôts leur fournirent l'occasion d'animer les Corses contre les Génois: mais la République, qui ne cherchoit qu'à contenter ces insulaires, les satisfit au sujet des impôts. Les émissaires de Sampiero trouverent bientôt d'autres prétextes de mécontentement. Les Génois avoient ordonné qu'on démolît la plûpart des Forts construits durant la derniere guerre de Corse, & avoient ôté aux insulaires leurs armes à feu, avec lesquelles ces Peuples peu dociles commettoient tous les jours des désordres. On fit envisager aux Corses ces précautions comme des atteintes à leur liberté. Ils se livrerent volontiers à ces idées; & Sampiero, informé de leurs dispositions, crut ne plus devoir différer l'exécution de son projet.

Sampiero passe dans cette Isle.

Il lui étoit important d'être maître d'abord d'une Place forte; & il médita de

de s'emparer de Bonifacio. Il y avoit des intelligences, à la faveur desquelles il comptoit surprendre cette Ville à son arrivée : mais son dessein fut découvert ; & ceux qu'on soupçonna d'être dans son parti furent arrêtés ou bannis. Sampiero ne laissa pas de s'embarquer à Marseille, suivi seulement de quelques Corses & de quelques François attachés à sa fortune. Il arriva en Corse au mois de Juin 1564. & marcha droit au Fort d'Istria. Il le trouva sans défense, & le prit. Il y fut bientôt joint par grand nombre d'Habitans de l'Isle qu'on avoit mis dans ses intérêts, & qui l'attendoient.

AN. 1560.

Ses progrès.

La Corse avoit long-temps appartenu à la maison de S. George. La République de Gênes avoit toujours conservé la souveraineté de cette Isle ; mais la maison de S. George, qui en percevoit les revenus, y nommoit des Gouverneurs, & y entretenoit des garnisons. Cette maison avoit depuis peu remis la jouïssance de l'Isle à la République, qui avoit envoyé Christophe Fornari pour y commander. Dès que Fornari fut informé de l'arrivée de Sampiero, il mit à prix la tête de ce ré-

An. 1564. belle, envoya à Gênes demander des renforts; & en attendant mit les principales Places à l'abri de surprise. Cependant les Corses se déclaroient de toutes parts pour Sampiero, qui s'annonçoit sous le titre de leur libérateur. Fornari voulut faire marcher contre lui quelques troupes : elles furent battues. Il arriva de Gênes quelques secours, tandis qu'on préparoit un armement formidable. Fornari envoya derechef des troupes contre Sampiero. Mais, après s'être avancées assez loin vers les rébelles qui reculoient, elles furent forcées de se retirer. Trois raisons les y déterminerent : Sampiero, dont le parti augmentoit de jour en jour, étoit devenu supérieur; les vivres manquoient aux troupes Génoises, & il n'y avoit pas d'espérance d'en trouver dans les montagnes, où elles étoient sur le point de s'engager. Le Commandant Génois étoit fort peu sûr des insulaires qui faisoient partie de sa petite armée, & il commençoit à craindre qu'ils ne désertassent tous.

Ces considérations le porterent à retourner sur ses pas. Sampiero, en ayant été averti, se mit après lui, & le joignit

ſûr le chemin de Borgo. Les Génois ſe battirent en faiſant leur retraite, une partie du jour, & toute la nuit. Le lendemain Sampiero, qui avoit été entraîné par l'ardeur du combat, ſe trouva avec peu de ſuite enveloppé par les Génois. Il fut ſur le point d'être pris priſonnier: mais enfin ſes gens le dégagerent. Le Commandant Génois ſe retiroit toujours, & ſoutenoit avec ſuccès les efforts de Sampiero: mais la plûpart des Corſes qu'il avoit avec lui l'abandonnerent tout-à-coup, comme il l'avoit appréhendé. Trop foible pour réſiſter avec le monde qui lui reſtoit, il ſe ſauva en déſordre à la Baſtie, laiſſant trois cents hommes tués, & beaucoup de priſonniers.

An. 156[illegible]

Suite des progrès de Sampiero.

Ces heureux commencemens de Sampiero groſſiſſoient tous les jours ſon parti. Il parcourut l'Iſle, raſſemblant ceux qui de toutes parts ſe déclaroient en ſa faveur. Il prit Porto-Vecchio en chemin faiſant: mais ayant voulu couper un détachement qui étoit ſorti d'Ajaccio, il réuſſit mal. Le détachement fut ſecouru, & Sampiero repouſſé avec perte. Tandis que ces évenemens ſe paſſoient dans la partie

An. 1564. méridionale de l'Isle, les partisans de Sampiero agissoient d'un autre côté, & méditoient de s'emparer de San-Fiorenzo par intelligence : mais la trame fut découverte, & ce projet échoua. Sampiero étoit bien maître de la Campagne; mais il n'avoit encore de Places fortes que Porto-Vecchio & le Fort d'Istria, lorsque la Flotte * de Gênes arriva dans le Golfe de San-Fiorenzio. Elle étoit sous les ordres d'Etienne Doria, & portoit quatre mille hommes de troupes Allemandes & Italiennes, avec beaucoup de munitions.

Evenemens de la guerre de Corse.

Doria rassembla toutes ses forces à la Bastie, & prit le chemin de Corté. Sampiero à la tête de plus de neuf mille Corses s'avança pour le harceler plûtôt que pour le combattre. Je n'entrerai point dans le détail de toutes les opérations d'une guerre aussi pleine de chicanes que celle que ces deux Généraux se firent. Ils étoient tous deux braves, habiles, féconds en ressources. Sampiero avoit l'avantage du nombre : il connoissoit parfaitement le pays : les habitans étoient pour lui; mais Doria

* Au mois de Juillet.

avoit de bonnes troupes. Aussi battit-il Sampiero dans toutes les rencontres. Les Corses rebelles, avec toute la meilleure volonté du monde, n'étoient que des paysans, la plûpart mal armés, qui combattoient sans regle & sans ordre, & qui ne pouvoient tenir contre des troupes aguerries & disciplinées. Sampiero n'avoit garde de s'exposer à une bataille avec une pareille armée. Son unique but étoit de harasser continuellement l'Armée Génoise, & de la laisser se détruire insensiblement par les marches, par la faim & par les fatigues de toute espece. AN. 1564.

Il réussit. Les vivres manquoient à tout instant à Doria, les maladies se mirent dans ses troupes; & il fut obligé d'attendre des secours de Gênes. Durant ce temps Sampiero fit le siege du Château de Corté. Doria, après avoir reçu quelques renforts & des vivres, marcha au secours de ce Château. Sampiero alla au-devant de lui, & se retrancha dans deux Villages qui étoient sur sa route. Doria les attaqua, & les força. Mais ces succès n'eurent point de suites. Les maladies, causées par les fatigues & les pluies, se mirent

An. 1564.

de nouveau dans son armée. Doria tomba malade lui-même, & reprit le chemin de la Bastie. Sampiero, qui s'étoit retiré sur les montagnes, voyant que ses ennemis s'en retournoient, se mit aussitôt après eux, publiant par tout qu'il les avoit battus; cherchant par-là à encourager les siens, & à soutenir la réputation de supériorité qu'il étoit important de conserver à son parti. Le Château de Corté s'étoit déja rendu. Il prit le Fort de Belzodiro, & le poste de Sarteni.

Mécontentemens contre Sampiero.

Jusqu'alors Sampiero avoit eu tous les ménagemens possibles pour les Chefs des Corses, & avoit eu une déférence aveugle à tous leurs conseils. Voyant son crédit bien affermi, il voulut se conduire avec plus d'indépendance. Quelques-uns le trouverent mauvais, & le quitterent. Dans le même temps, il arriva à Doria des renforts considérables. Quoiqu'on fût dans le mois de Novembre, il entra sur le champ en Campagne, & agissant de tous côtés à la fois, emporta en très-peu de temps le Fort de Belzodiro, Porto-Vecchio, & plusieurs postes de moindre importance. Doria, transport

tant ses troupes sur ses galeres d'une partie de l'Isle à l'autre, vint débarquer à Ajaccio, & marcha vers le Fort d'Istria, malgré les mauvais chemins & le mauvais temps, faisant traîner l'artillerie à force de bras. Sampiero voulut l'attaquer dans sa marche : mais il fut repoussé & mis en fuite, après avoir reçu une blessure à la tête. Les Corses abandonnerent le Fort d'Istria, dont Doria se saisit, aussi-bien que du poste de Sarteni. Il se répandit ensuite dans tout le pays, portant par tout le fer & le feu. Il vint à Bastilica, lieu de la naissance de Sampiero, & fit raser les maisons de ce rébelle. Sampiero le harceloit toujours, & se retiroit sur les hauteurs, par des routes impraticables où Doria ne pouvoit le suivre. Enfin Doria se rembarqua, dans le dessein de passer à Calvi : mais il essuya une longue & furieuse tempête ; les vivres lui manquerent ; & ses troupes, après avoir beaucoup souffert, regagnerent enfin la Bastie. On étoit déja dans l'année 1565. & Doria leur fit prendre quelque repos.

AN. 1564.

AN. 1565.

Sampiero profita de cet intervalle pour reprendre le Fort d'Istria & Sar-

Ann. 1565.

teni. Il se rendit maître aussi du Fort de la Paludella ; mais il sentoit bien qu'il ne pouvoit se soutenir long-temps sans être secouru par des forces étrangeres. Il convoqua une assemblée générale des Corses, & y fit nommer un Conseil de douze personnes, pour être à la tête des affaires. La premiere délibération du Conseil eut pour objet le secours étranger dont on avoit besoin. Il fut résolu qu'on s'adresseroit à la Cour de France, & l'on y envoya des Députés.

Ravages de Doria.

Doria étoit sorti de ses quartiers dès le mois d'Avril. Son but étoit de ravager les terres des rébelles, pour les intimider & les punir. Il s'attachoit sur-tout à détruire leurs bleds, afin de les obliger par la disette à se soumettre. Il reprit le Fort de la Paludella, & battit les Corses toutes les fois qu'ils voulurent lui résister. Sanpiero, quoique toujours battu, n'essuyoit jamais de grosses pertes. Ses gens accoûtumés à courir dans les endroits les moins accessibles des montagnes & des forêts, dissipés sans pouvoir être poursuivis, reparoissoient tous les jours, & incommodoient prodigieusement Doria,

Doria, qui continuoit ses ravages. Sampiero tenant toujours les hauteurs, & le harcelant sans cesse, ne le quitta qu'à quelques journées de la Bastie. Cependant ce qu'avoit prévû Doria arrivoit. La famine commençoit à se faire sentir parmi les Corses. C'étoit la chose que Sampiero redoutoit le plus. Déja plusieurs avoient été contraints de passer du côté des Génois, pour ne pas mourir de faim. Sampiero fit rassembler des vivres dans les lieux où l'on n'avoit point fait le dégât. On fut quelque-temps tranquille des deux côtés. Doria attendoit des secours de Gênes, & Sampiero des nouvelles de France. Doria ayant reçu ses renforts se remit en mouvement, & s'avança jusqu'à Corté, ruinant & brûlant tout; mais toujours harcelé par Sampiero. Le Château de Corté étoit aux rébelles; & Doria depuis long-temps avoit cherché à le leur enlever; mais il n'y pouvoit réussir sans artillerie. Il retourna donc à la Bastie, où il passa presque tout le mois d'Août; puis il en repartit avec quelques pieces de canon, pour aller faire le siege de ce Château.

AN. 156[illegible]

AN. 1565.

Suites des évenemens de la guerre.

Sampiero renforça la garnison, fit rompre tous les chemins, & envoya des troupes pour arrêter Doria dans sa marche. Malgré tous ces obstacles Doria arriva à Corté, après avoir forcé un défilé, & repoussé diverses attaques des gens de Sampiero. Le Château fut attaqué vivement, & se défendit de même. Il soutint deux assauts: mais les assiégeans, craignant d'être emportés au troisieme, se sauverent durant la nuit. Doria, maître du Château de Corté, le fit démolir, & repartit pour la Bastie. Il eut encore à repousser les attaques continuelles de Sampiero; & manquant de munitions, il fut obligé de faire fondre sa vaisselle pour faire des balles. Il n'avoit qu'environ six mille homme, & Sampiero en avoit douze mille. Mais ce dernier, malgré l'avantage du nombre, n'osa risquer de bataille décisive. De ces douze mille hommes qui le suivoient, trois mille n'avoient pour armes que des zagayes. Le reste, pour être mieux armé, n'étoit gueres plus redoutable, quand il s'agissoit d'un combat réglé, où la discipline & l'ordre sont aussi essentiels que le courage. Cette mul-

titude de Payſans déterminés n'étoit propre qu'à piller des bagages, enlever des convois, inquiéter une armée, & l'accabler de fatigues en la harcelant ſans ceſſe. C'étoit auſſi l'unique parti que Sampiero en tiroit.

AN. 1547.

Tandis que Doria renfermé dans la Baſtie, épuiſé des travaux d'une guerre ſi pénible, faiſoit ſolliciter ſon rappel à Gênes, les Députés des Corſes en France étoient de retour; & Sampiero, ayant fait aſſembler le Conſeil des rébelles, délibéroit ſur le parti qu'on devoit prendre. Les Députés n'avoient rien obtenu. La France avoit répondu que le Traité de paix ſigné à Câteau-Cambreſis, dans lequel la reſtitution de la Corſe étoit ſtipulée en faveur des Génois, ne lui permettoit pas de ſoutenir la révolte de cette Iſle. Cette réponſe étoit poſitive: mais les Députés ne laiſſerent pas d'ajoûter, que ſi l'on demandoit du ſecours au Roi de France en qualité de Roi de Corſe, ils étoient perſuadés qu'il en accorderoit; que l'on penſoit dans cette Cour qu'Henri II. n'avoit pû, au préjudice de ſes ſucceſſeurs, démembrer de ſa Couronne le Royaume de Corſe qui y

Députés de Sampiero en France.

AN. 1565. étoit réuni ; & que les amis de Sampiero en France s'offroient d'appuyer de tout leur crédit cette nouvelle proposition. C'étoit une vaine espérance. Les François, trop occupés des troubles de leur Etat, n'avoient garde de s'engager de gaieté de cœur dans des guerres étrangeres. Sampiero le sentit bien : mais il avoit intérêt d'accréditer dans son parti le bruit d'un secours prochain. Il fut donc décidé que les Députés retourneroient en France, pour y agir conformément au plan qu'ils venoient d'exposer ; & Sampiero, dévorant son chagrin, affecta de paroître fort content & fort tranquille.

Inquiétudes de Sampiero.

Il avoit cependant d'affreuses inquiétudes. Plusieurs de ses partisans le quittoient ; il se défioit de quelques autres ; & ce qui faisoit un mal fort pressant, il manquoit absolument d'argent. Il avoit touché quelques sommes de Catherine de Médicis, lorsqu'il avoit passé en Corse : mais il y avoit bientôt trois ans qu'il y étoit. On décida qu'on feroit payer aux Corses, mais sur un pied plus modéré, les impôts qu'ils avoient coutume de payer aux Génois ;

AN. 1566.

& l'on nomma des Commiſſaires pour recevoir ces revenus, qui n'avoient point été perçus depuis plus de deux ans. Les Députés qu'il avoit renvoyés en France revinrent au commencement de l'année 1566. ayant avec eux Alfonſe d'Ornano ſon fils, qui avoit alors environ dix-ſept ans. Il amenoit à ſon pere quelques ſoldats qu'il avoit levés, & lui apportoit de l'argent. Sampiero fit ſonner bien haut le ſecours qu'il recevoit de France, quoiqu'on lui aſſurât de nouveau qu'il ne devoit rien attendre de cette Cour, ſi ce n'étoit peut être quelques ſommes d'argent qu'on pourroit obtenir de temps en temps de la Reine mere, & de quelques-uns des principaux Seigneurs, qui auroient ſouhaité qu'on favoriſât plus efficacement les rébelles de Corſe. La Reine avoit fait eſpérer à Sampiero qu'il pourroit trouver un appui dans le Grand Duc de Toſcane : mais la négociation qu'il entama de ce côté ne réuſſit pas. Diſſimulant l'état de ſes affaires, Sampiero raſſembla le plus de troupes qu'il put, & s'approcha de la Baſtie.

Secours de France.

Doria n'y étoit plus. Pierre Vivaldo

AN. 1566. le remplaçoit. Ce nouveau Général redoubla les garnisons de ses Places, & conservant aux armes Génoises leur supériorité, battit divers détachemens des rébelles, & leur enleva plusieurs postes. Sampiero étoit cependant plus embarrassé que jamais. Plusieurs Chefs des Corses, jaloux de l'autorité qu'il prenoit, se séparoient de lui. Les factions des Rouges & des Noirs, qui depuis très-long-temps divisoient ces insulaires, renaissoient malgré les soins qu'il prenoit pour les étouffer. Plusieurs de ses partisans, mécontens de ce qu'il ne soutenoit pas leur faction, le quittoient. Forcé d'entrer dans ces divisions, il étoit à la veille de se faire ennemi de la moitié de son parti. Il parcouroit l'Isle, pour tâcher d'assoupir ces fatales querelles : la guerre ne discontinuoit pas pour cela ; & on la faisoit cruellement. Les Génois faisoient pendre leurs prisonniers : les rébelles firent déchirer par des chiens un Capitaine Génois qu'ils prirent.

Vivaldo succede à Doria. Sa conduite.

AN. 1567. Raphaël Justiniano, qui commandoit dans Ajaccio pour les Génois, ayant appris que Sampiero devoit sortir de Vico avec une légere escorte, forma

le dessein de l'enlever. Il se mit en embuscade derriere une colline, & se posta d'un côté avec une partie de son détachement, plaçant le reste de l'autre côté sous les ordres de Michel Ange d'Ornano, beau-frere de Sampiero. Peu de temps après Sampiero parut, accompagné de quelques Cavaliers, sur le chemin où étoit d'Ornano. Sampiero n'eut pas plutôt apperçu l'embuscade, qu'il cria à son fils, qui le suivoit, de se sauver promptement. Sampiero vouloit en faire autant; mais d'Ornano courant à lui, tous deux se tirerent leur coup de pistolet, & se manquerent. Sampiero voulut redoubler; mais d'Ornano lui porta un coup de sabre au visage. Il voulut fuir; mais les deux freres de d'Ornano étant accourus le renverserent de son cheval; & il fut à l'instant mis en pieces. Quelques Cavaliers qui étoient restés avec lui furent tués. Le reste de sa suite s'étoit retiré avec son fils. C'est ainsi que cet évenement est raconté par Michel Metello, qui a écrit l'histoire particuliere de la révolution excitée dans la Corse par Sampiero. D'autres ont prétendu que Sampiero avoit été trahi,

AN. 1567. Sampiero attaqué & tué.

AN. 1567. & qu'il fut tué par Vitello, l'un de ses domestiques, qui, après l'avoir conduit dans l'embuscade qui l'attendoit, lui tira un coup de fusil par derriere. Ils ajoûtent que son fils fut tué avec lui: mais le récit de Merello me paroît le plus vraisemblable.

Son caractere. Ainsi périt Sampiero, au commencement de l'année 1567. Implacable ennemi, sa haine contre les Génois lui avoit suggéré le projet de leur enlever la Corse. Il l'essaya d'abord avec le secours de la France, & il échoua. Destitué de cet appui, il osa le tenter de nouveau, sans autre ressource que lui-même; également admirable par l'audace de l'entreprise, par sa sagesse à la conduire, par son adresse à l'exécuter. Il avoit l'ame élevée, un génie vaste & porté aux grands desseins, une parfaite connoissance de la guerre, beaucoup de cette politique qui consiste à manier l'esprit des Peuples. Je ne parle point de sa valeur, qu'il portoit jusqu'à l'intrépidité: mais il fut cruel quelquefois jusqu'à la barbarie; & il lui manqua de l'humanité pour être Héros.

Les Génois firent en quelque sor-

te son éloge par leurs réjouïssances extraordinaires à sa mort. Fornari, Gouverneur de Corse, & qui résidoit à Ajaccio, n'eut pas plutôt appris cette nouvelle, qu'il fit tirer tous les canons de la Place. On fit des feux de joie dans les rues, on sonna toutes les cloches, on distribua des récompenses à tous les soldats du détachement qui rapporterent quelques morceaux du corps de ce malheureux. On dit que des Allemands, qui servoient dans l'armée Génoise, dévorerent ses entrailles, croyant venger par-là quelques-uns de leurs camarades que Sampiero avoit fait brûler vifs. Enfin Michel Ange d'Ornano alla recevoir à Gênes le prix qu'on avoit promis au meurtrier de Sampiero. On ne doit pas être étonné d'avoir vû Sampiero massacré par les d'Ornano. Ils étoient ses beaux-freres : mais il avoit étranglé leur sœur.

An. 1567.

Réjouïssances des Génois.

Il avoit eu d'elle Alfonse d'Ornano, qui l'étoit venu trouver en Corse, comme je l'ai dit plus haut. Alfonse avoit eu le bonheur d'échapper au danger où son pere avoit péri. Quoique jeune, il étoit capable de succéder à

Alfonse d'Ornano succede à Sampiero.

An. 1567.

Sampiero. Il fut reconnu par les rébelles pour Capitaine général. Il se mit en campagne, & remporta sur les Génois un léger avantage, qui ne laissa pas d'avoir pour lui des suites considérables. Son parti, qui avoit d'abord diminué, s'accrut & s'encouragea. Les Génois lui avoient enlevé quelques postes. Il y suppléa en faisant fortifier Ste. Lucie, où il se retira. Les détachemens & les partis recommencerent de part & d'autre à désoler l'Isle; & Alfonse fut encore plus en état de soutenir la guerre, par l'arrivée d'un Député que son pere avoit envoyé en France peu avant sa mort. Ce Député apporta quelque argent, & amena cent hommes qu'il avoit levés en Gascogne, afin de faire croire aux Corses rébelles que le Roi de France les soutenoit.

Ses entreprises.

Avec ce secours Alfonse tenta quelques entreprises; mais avec peu de succès. Plusieurs de ses détachemens furent battus: mais les avantages des Génois furent de peu d'importance. Il étoit aisé de faire durer long-temps une guerre de cette espece. Mais c'étoit un triste but pour Alfonse de passer obscurément sa vie à batailler dans les montagnes de

la Corse, sans pouvoir espérer d'autre titre que celui de Chef de rébelles. Le service de France, auquel il comptoit s'attacher, lui présentoit un plus beau théatre & de plus grandes espérances. Il députa donc vers Charles IX. pour lui annoncer la mort de Sampiero, & l'état des affaires de Corse. Il fit dire au même temps à ce Prince que, s'il étoit de l'intérêt de sa Couronne de prolonger les troubles de cette Isle, il fomenteroit volontiers la révolte; mais que pour la soutenir il lui falloit des secours. Le Député revint de France avec de l'argent; mais sans promesse de secours d'une autre espece. Alfonse députa de nouveau, pour savoir s'il devoit conclure son accommodement avec les Génois, & si le Roi vouloit qu'il passât à son service. AN. 1567.

Durant ce temps la guerre se faisoit avec moins de vivacité. Les querelles occasionnées par les factions qui régnoient entre les Corses avoient presque autant de part aux désordres, que la révolte contre les Génois. Fornari s'étoit fort mal conduit par rapport à ces factions. Le temps de son administration étant expiré, Georges Doria vint

AN. 1568.

Pardon en faveur des Corses, & pacification de l'Isle.

gouverner à sa Place, & calma un peu ces divisions. Il fit publier un pardon pour tous les rébelles qui se soumettroient dans un certain délai ; & il y en eut beaucoup qui se soumirent. Les autres eurent leurs terres ravagées. Corté fut pris par les Génois, & repris par les Corses. Ces derniers retournoient les uns après les autres à l'obéïssance ; & Alfonse, qui songeoit lui-même à faire sa paix, ne cherchoit point à les en empêcher. Il reçut en 1569. la réponse définitive du Roi de France. Ce fut que ce Prince prétendoit ne se mêler en rien de la révolte des Corses. Les amis qu'Alfonse avoit à la Cour lui écrivirent au même temps de revenir le plûtôt qu'il lui seroit possible. L'Evêque de Sagoné négocia son accommodement avec les Génois. Il fut convenu qu'Alfonse sortiroit de Corse avec ses principaux partisans, & que, sans être regardé comme banni de l'Isle, il promettroit cependant de n'y pas rentrer avant un certain nombre d'années. Il partit pour la France *peu de temps après. Les rébelles se soumirent

AN. 1569.

* Il s'attacha au service de cette Couronne, & fut depuis Maréchal de France.

tous : on leur accorda leur pardon, qui fut confirmé par le Sénat de Gênes ; & la Corse, depuis si long-temps en proie aux plus affreux malheurs des guerres Civiles, recouvra enfin la paix, dont elle n'auroit vraisemblablement pas joui sitôt sans la mort de Sampiero. AN. 1562.

Fin d uquatrieme Livre.





HISTOIRE DES REVOLUTIONS DE GENES.

LIVRE CINQUIEME.

AN. 1566. Différends entre les anciens Nobles & les nouveaux.



GENES sous la protection du Roi d'Espagne & de l'Empereur, successeurs de Charles-Quint, sembloit devoit jouïr d'un repos inaltérable depuis la pacification de la Corse. Mais les soins d'André Doria, & de ceux qui conjointement avec lui avoient travaillé en 1528. à la réformation de l'Etat, n'avoient pû parfaitement étouffer tous les germes des divisions domes-

tiques. Quoique leur but principal eût été de n'établir qu'un seul ordre de Noblesse, ils n'avoient pû empêcher qu'on ne distinguât les anciens & les nouveaux Nobles : & cette distinction suffisoit pour faire naître bien des troubles. AN. 1569.

Les anciens Nobles formoient le plus petit nombre. Ils se plaignirent bientôt que la plus grande partie des Charges passoit aux mains des nouveaux Nobles, tout-puissans par leur multitude dans les élections & les délibérations. Leurs plaintes furent écoutées ; & pour les satisfaire, on fit en 1547. quelques changemens au Reglement de 1528. en ce qui concernoit l'ordre des élections. Les nouveaux Nobles se plaignirent à leur tour des avantages que ces changemens procuroient aux anciens, demanderent que sans avoir égard au Reglement de 1547. celui de 1528. fût exécuté dans son entier. Ces contestations exciterent des murmures souvent renouvellés ; mais qui n'éclaterent qu'après que la guerre de Corse fut absolument terminée.

Je n'entrerai point dans le détail de quantité de menus faits qui contribue-

AN. 1572. rent à aigrir les esprits. Ces querelles pouvoient avoir des suites fâcheuses pour le repos de l'Italie. Philippe II. voulant les prévenir, envoya à Gênes Jean Idiaquez, avec ordre d'engager les deux partis à se concilier : mais, malgré son habileté & son éloquence, Idiaquez ne put réussir.

Rien n'annonçoit cependant encore des extrémités violentes ; & depuis près de deux ans, il sembloit que la tranquillité se rétablissoit un peu, lorsqu'un nouvel incident réveilla plus que jamais les divisions, & les accrut. En

AN. 1574. 1574. quelques-uns des principaux du Peuple prierent le Sénat d'aggréger à la Noblesse un certain nombre de Plébéiens qui croyoient l'avoir mérité par leurs services. Le Sénat les refusa, sous prétexte qu'une pareille aggrégation étoit contraire aux loix de l'Etat. Les nouveaux Nobles saisirent cette occasion de mettre le Peuple dans leurs intérêts, & offrirent d'appuyer ses prétentions. Les Chefs du Peuple, de leur côté, s'offrirent de servir de tout leur pouvoir les nouveaux Nobles.

Sitôt que cette espece de ligue fut conclue, les Chefs des Plébéiens commencerent

mencerent à semer parmi le Peuple mille discours séditieux. Ils insinuoient que les anciens Nobles étoient seuls la cause de tous les abus qui s'étoient glissés dans le Gouvernement ; qu'eux seuls s'opposoient à l'aggrégation des Plébéïens ; qu'eux seuls empêchoient la diminution des impôts, par le mauvais usage qu'ils faisoient des deniers publics ; qu'enfin leur dessein étoit de se rendre seuls maîtres dans Gênes, par le secours de l'Espagne. Ces imputations, quelque fausses qu'elles fussent, firent une vive impression sur l'esprit du Peuple, qui ne tarda gueres à se porter à tous les excès dont il est capable, lorsqu'on a sû l'échauffer jusqu'à un certain point. On ferma les boutiques, on barricada les rues ; les désordres de toute espece commencerent ; les Magistrats furent insultés, & le Peuple poussa l'audace jusqu'à entrer armé dans le Sénat, pour y demander le rétablissement de la Loi de 1528. & la cassation du Reglement qui y dérogeoit.

AN. 1574.

Troubles en conséquence.

Sénaréga, premier Sécrétaire de la République, parla au Peuple, lui représenta les suites funestes de ses sédi-

AN. 1574. tieuſes démarches, & lui fit ſentir la fauſſeté des impreſſions qu'on lui avoit fait prendre. La harangue de Sénaréga fit quelque effet; mais les favorables diſpoſitions qu'elle avoit fait naître furent bientôt détruites par les diſcours artificieux de ceux qui ne cherchoient qu'à brouiller. Cependant on parloit d'accommodement. Les anciens Nobles offroient de remettre la décision de leurs différends au Pape, ou au Roi d'Eſpagne. Les nouveaux vouloient qu'on s'en rapportât au Grand-Conſeil, parcequ'ils étoient ſûrs d'y être ſupérieurs. Ces propoſitions furent rejettées de part & d'autre. Le tumulte augmentoit toujours; & les anciens Nobles furent non-ſeulement obligés de ſe renfermer dans leurs maiſons, mais de faire venir quelques troupes pour veiller à leur ſûreté.

Le Roi d'Eſpagne tâche de les appaiſer.

Idiaquez, Miniſtre d'Eſpagne, qui étoit toujours à Gênes, renouvella ſes tentatives pour amener les choſes à une conciliation; mais elles furent encore infructueuſes. Le Peuple mutiné refuſoit de mettre bas les armes. Il y avoit des corps-de-garde aux coins des rues & dans les places. Tout préſen-

AN. 1574.

toit l'image d'une guerre civile, & annonçoit les désordres qui la suivent. Idiaquez parvint enfin à obtenir une trêve d'un mois, & exhorta les deux partis à désarmer. Les anciens Nobles donnerent l'exemple, & congédierent les troupes qu'ils avoient appellées; mais cette confiance les perdit. En un instant le Peuple s'empara des Portes & des batteries, le canon fut pointé contre le Palais, & les séditieux marcherent enseignes déployées vers le Sénat qui s'étoit assemblé. Dans des circonstances aussi pressantes, les nouveaux Nobles obtinrent aisément, sous prétexte de satisfaire le Peuple, le rétablissement de la Loi de 1528. & l'abrogation du Reglement de 1547. Il n'y eut que quelques anciens Nobles qui refuserent de signer cette délibération. Peu de temps après, le Sénat fut encore obligé d'accorder au Peuple une amnistie pour tous ceux qui avoient pris les armes, l'aggrégation de trois cents Plébéïens dans l'ordre de la Noblesse, la suppression du droit sur le vin, & quelques autres avantages.

Sédition du Peuple qu'on est forcé de satisfaire.

Les anciens Nobles, bien résolus

AN. 1574.

Projets des anciens Nobles, qui la plûpart sortent de Gênes.

de réclamer contre ces délibérations, sitôt qu'ils seroient les plus forts, se concerterent avec le Ministre d'Espagne, disposé à les soutenir. Leur premier soin fut de lever des troupes, & de s'assurer des passages. La plûpart sortirent de Gênes, où ils ne se croyoient plus en sûreté. Leurs Charges furent conférées aux nouveaux Nobles, qui bientôt composerent seuls le Sénat. Persuadés qu'on ne seroit pas long-temps sans les attaquer, ils se pourvurent de troupes, d'armes, & de munitions. Ainsi de part & d'autre on se préparoit sérieusement à la guerre.

Le Pape se mêle d'accommoder les deux partis.

Les Puissances d'Italie craignoient de s'y trouver enveloppées, & sur tout de voir dans les environs de leurs Etats des Armées étrangeres. Le Pape Grégoire XIII. alarmé comme les autres, députa le Cardinal Moroné à Gênes, pour calmer les troubles dangereux qui s'y élevoient. Il sembla se déclarer d'abord pour les nouveaux Nobles, en décidant que les Elections, auxquelles on étoit sur le point de procéder, se feroient conformément à la Loi de 1528. Les anciens Nobles protesterent en vain. Quelques-uns d'eux, qui

étoient restés dans Gênes, avoient trouvé le moyen de faire tourner le Peuple de leur côté : mais cet avantage ayant peu duré, & les nouveaux Nobles ayant bientôt regagné le Peuple, les anciens qui étoient restés sortirent pour la plûpart, & se retirerent sur les terres de la domination Espagnole. AN. 1574.

Quoique le Pape parût porté pour les nouveaux Nobles, les anciens ne laisserent pas d'envoyer deux Députés à Gênes, avec ordre de s'en rapporter sur leurs différends à la décision du Ministre du Roi d'Espagne, & du Légat, conjointement ou séparément. Mais le Peuple, excité par ceux qui craignoient de voir finir les troubles, maltraita les Députés, qui furent contraints de se retirer. Les anciens Nobles virent bien qu'il falloit se résoudre à se faire rendre justice par les armes. Philippe II. porté en leur faveur, assembla des troupes, & leur permit d'en lever dans ses Etats. Il donna ordre à D. Jean d'Autriche, qui commandoit sa Flotte dans la Méditerranée, de s'approcher de Gênes avec ses galeres. D. Jean parut devant le Port ;

An. 1574.

le Sénat lui envoya offrir des rafraîchissemens ; mais le fit prier en même temps de n'entrer qu'avec quatre galeres seulement, de peur d'alarmer la Ville. D. Jean n'entreprit rien, & se retira assez mécontent.

L'Empereur prétend aussi les concilier.

Tous ces préparatifs inquiétoient les Princes d'Italie, qui se mirent sur la défensive. L'Empereur Maximilien II. qui avoit succédé à Ferdinand, prit ombrage de ce que les Génois ne s'étoient pas adressés à lui pour terminer leurs différends, & envoya à Gênes des Commissaires, pour s'en plaindre & pour prendre connoissance des troubles qui y régnoient. Le Sénat s'excusa sur ce que n'y ayant point de Ministre de l'Empereur à Gênes, on avoit été obligé de s'adresser à ceux des autres Puissances. Cependant on s'allarmoit du titre de Commissaires que portoient les Envoyés de l'Empereur. On leur représenta que l'on n'envoyoit des Commissaires que chez des Peuples vassaux, & non dans des Etats libres. L'Empereur, pour rassurer les Génois, fut obligé de leur déclarer qu'il ne prétendoit point préjudicier à leur liberté en donnant ce

titre à ses Ministres, & qu'il ne réclamoit la connoissance de leurs contestations que comme successeur de Charles-Quint leur protecteur. AN. 1574. & suiv.

D'un autre côté Henri III. Roi de France, qui venoit de succéder à Charles IX. envoya à Gênes Marin de Birague & Galéas Frégose, pour assurer les nouveaux Nobles de toute sa protection. Ce Prince craignoit que l'Empereur & le Roi d'Espagne ne profitassent des divisions qui déchiroient Gênes, pour s'emparer de cet Etat; & ses Députés avoient ordre de faire tout leur possible pour rendre suspects aux Génois les Ministres de ces deux Couronnes. Philippe II. voyant la démarche de Henri en faveur des nouveaux Nobles, n'en fut que plus attaché à soutenir les anciens. Il donna ordre aux Gouverneurs de ses Places en Italie de faire filer des troupes sur les frontieres de l'Etat de Gênes. Le Roi de France fit aussi-tôt déclarer, que si quelque puissance étrangere essayoit d'entreprendre sur la liberté des Génois, à l'occasion de leurs discordes, il s'employeroit de toutes ses forces pour la maintenir. Durant ces divers-

Le Roi de France offre sa protection aux nouveaux Nobles.

AN. 1574.

ses manœuvres, les Ministres de l'Empereur, du Roi d'Espagne & du Pape, travailloient toujours à concilier les deux partis, qui exposoient leurs griefs respectifs par leurs Députés. Mais, quoique la réunion ne parût pas impossible, on ne se préparoit pas moins à soutenir de part & d'autre ses prétentions par la voie des armes. Les anciens Nobles, retirés pour la plûpart à Final, s'assemblerent plusieurs fois, & prirent des résolutions vigoureuses. Les nouveaux firent confisquer les biens des anciens, pour s'en servir à leur faire la guerre; & les anciens rappellerent ceux de leur Corps qui pouvoient être encore à Gênes.

AN. 1575.

Vraies prétentions du Roi d'Espagne.

Philippe II. avoit depuis long-temps donné ordre à D. Carlos Borgia, Duc de Gandie, de se rendre à Gênes pour mettre la derniere main à la pacification de cette République. La goutte avoit retardé le voyage de ce Duc. Il arriva enfin, & après quelques plaintes sur ce qu'on avoit reçu les Envoyés de France, il assura le Sénat des bonnes dispositions du Roi son Maître. Mais ses vraies intentions étoient de profiter des circonstances pour se rendre

dre Souverain de l'Etat de Gênes. Le Duc d'Albe s'étoit expliqué là-dessus assez ouvertement, en la présence des Députés des anciens Nobles à Madrid. Il leur avoit même dit un jour que le seul moyen de forcer Gênes à demeurer tranquille étoit d'y faire bâtir une Citadelle, où l'on mettroit une bonne garnison Espagnole: mais les Députés répondirent avec fermeté, que Charles-Quint l'avoit tenté vainement, & que, quelles que fussent les divisions des Génois, ils seroient bientôt réunis contre quiconque voudroit attenter à leur liberté.

An. 1575.

Opiniâtreté des nouveaux Nobles.

Malgré les justes défiances qu'on devoit avoir du Roi d'Espagne, & peut-être de l'Empereur & du Pape, que bien des gens imaginoient n'être pas sans prétentions, les anciens Nobles firent déclarer qu'ils soumettoient pleinement leurs différends à l'arbitrage de ces trois Puissances & de leurs Ministres à Gênes. Mais les nouveaux Nobles ne voulurent pas accorder de si amples pouvoirs. Ils consentirent à l'arbitrage avec tant de réserves, que les Ministres arbitres ne purent s'empêcher d'en paroître offensés. Maîtres

AN. 1575. du Gouvernement, les nouveaux Nobles ne demandoient pas mieux que de prolonger des troubles qui faisoient durer leur pouvoir & l'exil de leurs ennemis. Enfin les anciens, voyant qu'on ne pouvoit vaincre leur opiniâtreté, prirent les dernieres mesures pour commencer les hostilités.

Résolution des anciens Nobles.

Ils tinrent un grand Conseil à Final : & Jean-André Doria leur représenta si vivement la nécessité d'armer puissamment & sans délai, que sur le champ ils contribuerent tous pour faire un fonds capable de fournir aux frais de l'armement qu'on résolut : mais au même temps ils envoyerent ordre aux Députés qu'ils avoient à Gênes, de se prêter avec la plus grande facilité à toutes les voies d'accommodement ; & ils écrivirent au Sénat, pour représenter leurs griefs, & assurer de leurs dispositions à la paix.

Ils sont secourus indirectement par l'Espagne.

Jean-André Doria, Amiral d'Espagne, fut fait par les anciens Nobles Capitaine Général avec la permission de Philippe II. Il obtint même de ce Prince la liberté de se servir des galeres qu'il commandoit pour l'Espagne : ainsi il fut bientôt en état de paroître

sur les côtes de Gênes avec trente galeres bien armées Ce ne fut pas le seul service que Philippe rendit aux anciens Nobles. Quoiqu'il prétendît garder la neutralité nécessaire dans un arbitre, il leur fournit indirectement des troupes, & ordonna au Gouverneur de Milan de leur livrer des munitions. Les nouveaux Nobles de leur côté tirerent quelques secours, mais bien moins considérables, du Grand Duc de Toscane & du Pape, qui leur fournirent quelques provisions. AN. 1575.

Doria commença la guerre par la prise de Porto-Vénéré. Il fit ensuite quelques vaines tentatives sur la Spezza, Lericé & Porto-Fino; puis il s'empara de Chiavari & de Sestri. Les nouveaux Nobles, alarmés de ces hostilités, se hâterent de donner aux Ministres des Puissances médiatrices des pouvoirs illimités, & tels qu'on les demandoit. Ils se plaignirent fort du Roi d'Espagne, qui les assura que son intention étoit de demeurer parfaitement neutre. Ils firent dire au Pape, que, s'il leur falloit perdre leur liberté, ils aimoient mieux la lui sacrifier qu'à tout autre maître. Le Pape parut trou- Progrès des anciens Nobles.

An. 1575. ver la propoſition fort de ſon goût, & fit aſſembler le conſiſtoire ; mais les Cardinaux de la faction d'Eſpagne firent ſi bien qu'ils l'engagerent à s'en tenir à ſa qualité d'arbitre.

Tandis que les nouveaux Nobles agiſſoient auprès des diverſes Puiſſances, & ſe préparoient à la guerre en raſſemblant des troupes & de l'argent, Jean-Baptiſte Spinola, Lieutenant de Doria, s'empara des moulins de Novi, & maſqua tous les chemins par où l'on pouvoit conduire des vivres à Gênes. Les habitans de cette Ville, qui voyoient la guerre s'approcher d'eux, & qui étoient prêts d'en reſſentir les ſuites, ſollicitoient les nouveaux Nobles de conſentir à un accommodement. Les anciens offroient de déſarmer ; mais ils vouloient qu'on leur donnât Savone pour Place de ſûreté durant la négociation, s'obligeant de livrer des ôtages pour garantie de la reſtitution qu'ils promettoient de faire immédiatement après le Traité d'accord. Les nouveaux Nobles rejetterent ces propoſitions ; & les anciens continuerent leurs progrès. Leur armée étoit forte de plus de dix mille hommes de

bonnes troupes. Ils s'emparerent de quelques postes peu importans, & formerent le siege de Novi, qui après une longue défense fut obligé de se rendre. Ovada n'attendit que la premiere sommation. Gavi résista peu : le Gouverneur s'étant retiré presque tout d'abord dans le Château, les habitans ouvrirent leurs portes. Spinola ne s'amusa point à faire le siege de ce Fort. Il marcha droit à Gênes, & y répandit la plus affreuse consternation. Les femmes, les enfans se renfermoient déja dans les Eglises ; les Citoyens y transportoient leurs principaux effets : plusieurs se sauvoient hors de la Ville ; ceux qui se souvenoient du sac de Gênes en 1522. trembloient de l'idée seule d'un siege. Une suspension d'armes, qu'on conclut heureusement, les délivra de leurs craintes.

AN. 1575.

Suspension d'armes.

Quoique les nouveaux Nobles eussent armé, ils n'étoient pas en état de faire tête aux forces que les anciens avoient sur pied. Ils avoient cependant pris & pillé Campo, qui s'étoit déclaré pour les anciens Nobles. Mais Doria de son côté s'étoit emparé de plusieurs petites Places dans les envi-

AN. 1575 rons de Final. Tel étoit l'état des affaires de part & d'autre, lorsque la suspension d'armes fut publiée. Les médiateurs firent signer aux deux partis un compromis nouveau, & se rendirent à Casal, lieu marqué pour les conférences. Les deux factions y envoyerent des Députés ; & de part & d'autre on donna des ôtages, pour garantir que l'on s'en tiendroit à la sentence arbitrale.

Les Puissances médiatrices ne cherchoient qu'à finir des troubles dont elles ne pouvoient tirer avantage, & qui pouvoient attirer la guerre dans leurs Etats d'Italie. Philippe II. employa un moyen efficace pour obliger les Génois à terminer promptement leurs différends. Il suspendit le payement des rentes qu'il devoit à la République de Gênes. Ces rentes étoient un des chef-d'œuvres de la politique de Charles-Quint. Ce Prince avoit tenté vainement de s'assurer des Génois, qui, jaloux de leur liberté, n'avoient jamais voulu consentir qu'il bâtit une Citadelle dans leur Ville. Il imagina pour les contenir un frein plus fort que les citadelles & les gar-

nisons. Il leur emprunta des sommes considérables, pour lesquelles il leur payoit de gros intérêts. Philippe II. suivant les vûes de son pere, avoit encore grossi les emprunts. Par là les Génois étoient dépendans de l'Espagne, par la crainte où ils étoient de perdre leurs revenus : & ce fut ce moyen que Philippe employa pour les déterminer à finir leurs querelles. Elles ne tarderent pas à être appaisées. Dès que les conférences furent commencées, on congédia des deux côtés les troupes qu'on avoit levées, n'en réservant qu'un petit nombre pour les garnisons des Places. Toutes les marques d'inimitié cesserent ; & dans l'espérance d'un accommodement prochain, on fit par tout l'Etat de Gênes des réjouïssances publiques.

AN. 1575.

Enfin les arbitres prononcerent en 1576. Ils ne se bornerent point à décider sur la question de l'observation de la Loi de 1528. & de la cassation du Reglement de 1547. Ils firent un Reglement nouveau sur les parties du Gouvernement politique qui leur parurent avoir besoin de réformation. Je n'en détaillerai point les articles.

AN. 1576.

Accommodement des deux partis.

AN. 1576. Leur objet fut de confondre le plus qu'il feroit poffible les anciens Nobles avec les nouveaux, anéantiffant tout ce qui pouvoit conferver cette diftinction, & uniffant par des alliances les familles des uns & des autres ; de permettre d'aggréger au corps de la Nobleffe les Plébéïens dont les fervices feroient jugés dignes de cette récompenfe ; d'empêcher les fraudes, les brigues, les jaloufies dans les élections ; de laiffer aux Nobles feuls l'adminiftration du fouverain pouvoir ; mais d'affecter quelques charges aux Plébéïens, pour leur donner quelque part aux honneurs, & les attacher par là plus étroitement à l'Etat dont ils font membres.

Ce fut par ce fage Reglement que fe terminerent des conteftations qui avoient penfé plonger Gênes dans les plus affreux malheurs. Prefque toute l'Europe y avoit pris part, & toutes les Puiffances s'étoient heureufement trouvées intéreffées à maintenir la liberté des Génois : non que plufieurs d'entr'elles n'euffent fur eux des prétentions & des vûes. L'Empereur regardoit l'Etat de Gênes comme un Fief de

l'Empire, quoiqu'il ne le dît pas hautement. La France se souvenoit d'en avoir eu la souveraineté. Philippe II. n'y prétendoit pas moins qu'avoit fait Charles-Quint. Le Pape auroit volontiers profité de l'occasion de joindre cet Etat à ses domaines. Mais tous ces Princes aimoient mieux voir Gênes libre, que de la voir soumise à quelqu'un d'entr'eux; & chacun d'eux renonça à un projet qui lui auroit fait des ennemis de tous ses voisins, jaloux de l'accroissement de son pouvoir. AN. 1576.

Les cinquante années suivantes ne m'offrent rien qui me paroisse devoir entrer dans l'Histoire des Révolutions de Gênes. Mais l'an 1625. vit naître une guerre qui pensa être fatale à cette République, dont on avoit conjuré la perte. L'attachement des Génois à l'Espagne leur attira cette guerre cruelle, dont je vais raconter les évenemens, après que j'en aurai exposé sommairement les motifs & les prétextes. AN. 1625.

La puissance de la Maison d'Autriche, élevée si haut par Charles-Quint, si heureusement soutenue par Philippe II. & ses successeurs, blessoit depuis long-temps les yeux de la plûpart des

AN. 1625. Princes de l'Europe. Henri IV. Roi de France avoit formé, sur la fin de sa vie, des projets pour l'abaissement de cette puissance. Le premier coup qu'il devoit lui porter devoit tomber sur l'Etat de Gênes. Sa mort détourna cet orage, ou plutôt le suspendit. Louïs XIII. qui lui succéda, reprit le même plan, sitôt que ses autres affaires le lui permirent. On ne pouvoit faire à l'Espagne un tort plus considérable que de la priver des secours qu'elle tiroit des Génois. Elle disposoit de leur argent, de leurs forces de terre & de mer, de la commodité de leurs ports. La conquête de Gênes entraînoit presque nécessairement celle des Etats de de Milan, de Sicile & de Naples.

Différend du Duc de Savoye avec les Génois.

Ces considérations suffisoient pour porter la France à s'emparer de l'Etat de Gênes ; mais il falloit un prétexte. Le différend du Duc de Savoye avec les Génois le fournit. Le Marquisat de Zuccarello étoit le sujet de ce différend. Ce Marquisat, situé entre l'Etat de Gênes & le Piémont, avoit été autrefois donné en Fief par l'Empire à la Maison de Carretto. Les Génois l'avoient acquis depuis ; & les Caret-

to leur en avoient fait hommage pendant plus de deux cents ans. Les petits Fiefs relevants de Gênes ayant eu souvent occasion de changer leur condition durant les révolutions que cet Etat avoit essuyées, Zuccarello avoit reconnu pour Souverain tantôt l'Empereur, tantôt le Duc de Savoye, malgré les plaintes des Génois. Scipion Carretto, qui possédoit ce Marquisat en 1566. contracta avec les Génois, & non-seulement leur assigna des redevances sur ce Fief, mais leur accorda un droit de préférence en cas de vente. Cette paction fut ratifiée par l'Empereur. Cependant Scipion Carretto ayant eu quelques mauvaises affaires, & craignant que l'Empereur ne confisquât son Marquisat de Zuccarello, le vendit au Duc de Savoye en 1568. L'Empereur ne laissa pas de le confisquer & de s'en mettre en possession. Le Duc de Savoye se donna beaucoup de mouvemens pour réclamer ce Fief, tantôt en son propre nom, tantôt au nom des Carretto. Cette affaire, après avoir duré fort long-temps, fut enfin terminée au désavantage des Carretto & du Duc. Zuccarello fut dé- AN. 1625.

AN. 1625. claré appartenir à l'Empereur en conséquence de la confiscation ; & en 1624. l'Empereur Ferdinand II. l'ayant fait vendre au plus offrant, il fut adjugé à la République de Gênes.

Ligue du Duc de Savoye avec la France.

Charles Emmanuel premier du nom, Duc de Savoye, en fut fort mauvais gré à cette République. Il se plaignit, il menaça : la fermeté de la réponse l'irrita encore davantage. Il tenta cependant les voies d'accommodement avant que d'en venir à une rupture. Il fit proposer que le Marquisat de Zuccarello ne demeurât ni entre les mains des Génois ni dans les siennes, & qu'on en donnât l'investiture à Charles Barberin, frere du Pape Urbain VIII. Mais les Génois refuserent absolument de s'en dessaisir. Ce fut dans ces circonstances que Louïs XIII. fit offrir au Duc de Savoye de se liguer avec lui contre les Génois. Louïs avoit contr'eux divers sujets de mécontentement ; mais qui vrai-semblablement n'auroient pas eu de si grandes suites, si l'Espagne n'eût dû ressentir le contrecoup de la vengeance qu'il se proposoit d'en tirer. Quoi qu'il en soit,

le Connétable de Lesdiguieres se rendit à Suze, & négocia au nom du Roi avec le Duc de Savoye un Traité de ligue, dont les principaux articles furent, que le Duc mettroit sur pied une armée de quinze mille hommes de Cavalerie & de dix mille d'Infanterie; que les François donneroient à titre d'auxiliaires dix mille fantassins & deux mille chevaux; que le Duc fourniroit les vivres, les munitions & l'artillerie; que ces troupes combinées feroient de concert la conquête de l'Etat de Gênes; & que, dans le partage qui en seroit fait, le Roi auroit Gênes, toute la côte Orientale & la partie de la côte Occidentale depuis Gênes jusqu'à Savone; le Duc auroit Savone & le reste de l'Etat jusqu'au Comté de Nice, qui faisoit partie des Etats du Duc. AN. 1625.

Préparatifs des Génois

Les Vénitiens accéderent à ce traité, qui fut tenu fort secret. Mais le Gouverneur de Milan, & l'Ambassadeur d'Espagne à Gênes ne furent pas long-temps sans se douter de ce qui se passoit. On armoit à Venise: la France levoit des troupes en Suisse, & équipoit des Flottes dans ses Ports de la

AN. 1625. Méditerannée. On faisoit des préparatif de guerre dans le Piémont : de fré quens couriers passoient de Savoye en France ; & l'on avoit sû l'entrevûe du Connétable avec le Duc de Savoye. Les Ministres du Roi d'Espagne en Italie ne cessoient de l'avertir qu'on menaçoit Gênes & le Milanès : ce Prince ne pouvoit se le persuader. C'étoit pour lors Philippe IV. qui depuis quelques années avoit succédé à Philippe III. son pere. Il fit cependant offrir aux Génois de les secourir s'ils étoient attaqués, & de leur fournir pour leur défense autant de troupes qu'ils voudroient. Les Génois le remercierent, en disant qu'ils étoient en état de se défendre eux-mêmes : sans doute ils vouloient donner à l'Espagne une idée avantageuse de leurs forces ; ou bien ils comptoient beaucoup sur les mesures qu'ils se proposoient de prendre ; ou, ce qui n'est pas moins probable, ils craignoient d'introduire che eux les troupes Espagnoles.

En effet, après avoir refusé le secour d'Espagne, ils rechercherent celui d Pape. Le Pontife leur proposa de con clure une ligue défensive avec eux,

le grand Duc de Toſcane. Mais les Génois y voulurent faire entrer le Roi d'Eſpagne. Le Pape, qui étoit mécontant de ce Prince, rejetta cette condition; & la négociation fut rompue. Réduits à leurs ſeuls forces, les Génois ſe préparerent à les rendre auſſi conſidérables qu'il ſeroit poſſible. Ils raſſemblerent des troupes de tous côtés. Ils en leverent en Corſe, en Allemagne, dans divers Etats d'Italie. En peu de temps ils ſe trouverent, ſans compter leurs troupes & leurs Milices ordinaires, près de dix mille hommes de pied, & deux mille chevaux. Ils armerent dix galeres, & ils étoient ſûrs des Flottes qui étoient dans les Ports d'Eſpagne, de Naples, & de Sicile, qui ſe rendroient, s'il le falloit, ſur leurs côtes, pour les protéger. Ces forces leur parurent ſuffiſantes pour repouſſer leurs ennemis, qui ne pouvoient entrer dans leur pays avec une groſſe armée, à cauſe de la difficulté des ſubſiſtances.

AN. 1625.

Mais il s'en falloit bien que le Duc de Savoye & le Connétable de Leſdiguieres cruſſent les Génois en état de leur réſiſter. Leſdiguieres avoit aſſemblé une

Préparatifs du Duc & des François.

AN. 1625. armée de dix mille hommes de pied & de douze cents chevaux. Celle du Duc de Savoye étoit composée de huit mille hommes d'Infanterie & de huit cents de Cavalerie: il avoit une artillerie formidable. La France envoyoit sur les côtes de Gênes une grosse Flotte pour faciliter les subsistances, & seconder les opérations de ces troupes combinées. Déja on avoit arrêté de petits bâtimens qui avoient relâché dans le Port de Marseille, & qui transportoient d'Espagne à Gênes cent cinquante mille ducats. Le Duc de Guise s'en étoit saisi, comme Commandant la Flotte auxiliaire. Lesdiguieres avoit joint à Asti l'armée de Savoye: on tint conseil sur la route que l'on prendroit; & le Duc de Savoye fit résoudre qu'on marcheroit droit à Gênes par le bas Monferrat. Ce systeme dérangea le plan de défense des Génois, qui, s'étant imaginés qu'on entreroit dans leur pays par le Comté de Nice, s'étoient particulierement attachés à fortifier Ventimille, Port-Maurice, Albenga & Savone. Dès qu'ils furent instruits du projet de l'ennemi, ils se mirent en état de s'y oppofer.

Il n'y avoit que deux routes pour aller du bas Monferrat à Gênes; celle de Gavi & celle de Rossiglioné, toutes deux fort difficiles, mais la derniere surtout, où l'on jugeoit impossible de faire passer de l'artillerie. Les Génois avoient en avant sur ces deux routes Ovada & Novi; mais ils crurent d'abord devoir abandonner ces deux postes, & s'occuper uniquement à mettre en bon état de défense Rossiglioné & Gavi. On ajoûta à ces deux Places divers ouvrages, & on y envoya de bonnes garnisons. On songea ensuite à la Capitale. Gênes étoit dominée par des montagnes qui l'environnoient de tous côtés: on s'en assura en les enveloppant d'un retranchement Après ces premieres dispositions on élut des Commandans. Jean Jerôme Doria fut nommé Capitaine Général. Il avoit été au service d'Espagne, & s'y étoit acquis beaucoup de réputation dans les guerres de Flandres; mais il étoit bien vieux. Charles Doria fut choisi pour commander dans la Ville.

AN. 1625.

Projets de défenses des Génois.

Jean-Jerôme Doria blâma fort la résolution qu'on avoit prise d'abandonner Novi & Ovada. Il fit sentir que l'on

AN. 1625. étoit intéressé de toutes façons à arrêter les ennemis loin de Gênes ; que l'on auroit par là le temps d'achever les nouveaux ouvrages qu'on ajoûtoit à cette place ; que l'on recevroit durant cet intervalle les secours qu'on espéroit de Naples, de Sicile, & du Milanès ; qu'enfin rien n'étoit tant à craindre que de voir Gênes assiégée, & qu'on ne pouvoit trop prendre de précautions pour en reculer l'instant. Mais quand il eut visité ces places, il trouva Ovada, & Rossiglioné même hors d'état d'être défendus. Il les abandonna pour porter toutes ses forces du côté de Gavi ; passage d'autant plus important, que c'étoit le seul par lequel les ennemis pussent conduire leur artillerie. Il jetta quelque monde dans Novi ; & pour être à portée de soutenir Gavi, il se plaça à Voltaggio.

Succès des troupes Françoises & Piémontoises.

A peine étoit-il sorti d'Ovada, que les ennemis y arriverent, & s'en emparerent sans résistance. Ils avoient traversé le bas Monferrat par les deux chemins dont j'ai parlé ; Lesdiguieres tirant sur Gavi, & le Duc de Savoye sur Rossiglioné. Les François avoient trouvé quelque opposition dans le Mon-

ferrat. Capriata avoit fermé ses Portes : mais on avoit pris de force cette Ville. Tandis qu'un détachement des troupes Françoises s'emparoit d'Ovada, Lesdiguieres faisoit sommer Novi. On n'avoit pas eu le temps nécessaire pour pourvoir à sa défense ; & il fut contraint de se rendre. Après ces expéditions, les ennemis furent obligés de demeurer sans rien faire, en attendant leur artillerie. On n'étoit encore qu'au quinze de Mars : les pluies avoient fait déborder les rivieres, & avoient gâté tous les chemins. On avoit trop peu de chevaux & de bœufs ; l'on ne pouvoit faire marcher que la moitié de l'artillerie à la fois, & il falloit ensuite attendre qu'on eût renvoyé les chevaux pour traîner l'autre moitié. Durant ce temps les François voulurent tenter d'emporter Gavi l'épée à la main ; mais ils furent repoussés avec perte. Benoît Spinola, Capitaine expérimenté, commandoit dans cette place, où il s'étoit bien retranché, & avoit quinze cents hommes de garnison. Les gens du Duc de Savoye ne furent pas plus heureux à Rossiglioné. Quoiqu'on eût résolu de l'abandonner, Jacques AN. 1625.

AN. 1625. Spinola s'y étoit jetté avec cinq cents hommes de Milices de Bisagno. Ces heureux succès encouragerent les Génois ; & Spinola resta dans Rossiglioné, dans le dessein de s'y maintenir encore quelque temps.

Les Génois avoient envoyé quatre cents mille ducats dans le Milanès pour y lever des troupes. Quelques compagnies de ces nouvelles levées eurent ordre de se jetter dans Gavi ; mais elles furent rencontrées par les François, qui les battirent & les dissiperent. Cependant le Duc de Savoye avança en force sur Rossiglioné. Spinola vit bien qu'il falloit se retirer. Le Duc s'en empara * presque sans résistance. La garnison prit la fuite : une partie se jetta dans le Château de Mazoné sur la route de Gênes, le reste courut toujours fuyant jusqu'à la mer. Les ennemis s'avancerent jusqu'à Campo, & un détachement s'approcha de Mazoné ; mais ce Château étoit fort, quoique petit. Il y avoit deux pieces de canon, des vivres, des munitions, une garnison suffisante ; & le Duc de Savoye fut obligé de s'arrêter.

* Le Jeudi Saint.

L'ennemi n'étoit plus qu'à sept lieues de Gênes, & l'on n'avoit presque encore rien fait pour mettre cette Capitale en état de défense. Les retranchemens qu'on avoit ordonnés, pour renfermer les montagnes qui la commandoient, étoient à peine commencés. Il n'y avoit ni canonniers exercés, ni même de canons montés sur les remparts. Gênes étoit surchargée de gens qui s'y réfugioient tous les jours ; & il n'y avoit que peu de bled dans les Magasins. La désertion avoit considérablement affoibli les troupes de la République, & l'on n'avoit aucunes nouvelles des levées qu'on faisoit faire dans le Milanès. La prise de Rossiglioné jetta dans Gênes une consternation d'autant plus grande que la sécurité y sembloit parfaite. Un écrivain Génois * compare cette consternation à celle des Romains après les défaites de Trasimene & de Cannes. La frayeur grossissoit le danger. Les habitans de la Campagne, qui accouroient de toutes parts dans la Capitale, répandirent le bruit que Mazoné étoit pris, & que les ennemis les suivoient de près. Ils avoient pris pour

AN. 1625.

Consternation dans Gênes.

* Capriata, liv. 8.

An. 1625.

des ennemis les soldats de la garnison de Rossiglioné qui fuyoient. La confusion étoit étrange : les uns venoient se renfermer dans Gênes, les autres en sortoient avec précipitation, & passoient à Livourne avec leurs meilleurs effets. Le Sénat, aussi effrayé que le Peuple, crut tout perdu, & résolut de se borner à la défense de Gênes. On y fit revenir sur des galeres la garnison de Savone, & on rappella les garnisons de Gavi & de Voltaggio : mais Jerôme Doria ne se hâta pas de les ramener.

Doria rassure les Génois.

Ce Général s'apperçut bien que l'ordre du Sénat avoit été dicté dans le premier instant de la peur. Il écrivit qu'on ne pouvoit exécuter cet ordre sans mettre l'Etat dans le plus grand danger : qu'on ne pourroit retirer les garnisons de Gavi & de Voltaggio en présence de l'ennemi, sans courir risque de les faire tailler en pieces ; qu'au reste il n'y avoit aucunes raisons de se décourager ; que si l'on avoit pris Rossiglioné, on savoit que cette Place n'étoit pas en état de tenir ; que l'ennemi ne pouvoit tirer de grands avantages de cette prise, puisque l

route qu'elle lui ouvroit étoit impraticable à l'artillerie; que tant que les Génois feroient maîtres de la route de Gavi, il n'y avoit rien à craindre pour leur Capitale: & qu'il falloit par conséquent se bien donner de garde d'abandonner Gavi & Voltaggio, qui défendoient cette route. AN. 1625.

Le Sénat se rendit à d'aussi bonnes raisons: mais il rappella à Gênes Jerôme Doria, & Benoît Spinola qui commandoit dans Gavi, afin que ces deux Capitaines, sur lesquels on comptoit beaucoup, pussent assister aux Conseils. Ils arriverent le Samedi-Saint; & le jour de Pâques, ils firent repartir pour Savone la garnison qu'on en avoit fait venir, & qui n'avoit pas encore eu le temps de débarquer. Ainsi les Génois commencerent à se rassurer trois jours après la prise de Rossiglione qui leur avoit causé tant de craintes. Il leur arriva dans le même temps du Milanès deux mille hommes d'infanterie & deux cents chevaux. Ce secours acheva de dissiper les inquiétudes; & l'on fit défendre à tous ceux qui étoient dans la Ville d'en sortir; ou d'en faire enlever leurs meubles.

An. 1625.

On s'occupa ensuite à travailler aux fortifications & aux batteries. Tout le monde s'y employa avec une ardeur inconcevable. Les Citoyens les plus distingués, les Moines, les Dames mémes se mêlerent aux ouvriers; & personne ne s'exempta d'un travail qui intéressoit la sûreté commune.

Divers évenemens de cette guerre.

Durant ce temps le Duc de Savoye s'étoit emparé de Sassello, petite Place qui couvre Savone: puis tout-à-coup, retournant snr ses pas, il s'étoit avancé jusqu'à Caroxo, poste situé entre Voltaggio & Gavi. Jerôme Doria eut ordre de marcher à Sassello, qu'il reprit aisément, tandis que Thomas Caracciolo se chargeoit de veiller à la défense de Gavi & de Voltaggio. La derniere de ces deux Places étoit une Ville fort peuplée & assez riche, mais absolument démantelée. Il y avoit un petit Château à demi ruiné. Comme ce poste avoit paru important dans les circonstances où l'on se trouvoit, on l'avoit fortifié par quelques retranchemens, & il n'y avoit pas moins de cinq mille hommes d'infanterie avec quatre-vingts chevaux. Lesdiguieres étoit depuis assez long-temps dans l'inaction

vis-

vis-à-vis de Gavi : Voltaggio étoit menacé par le Duc de Savoye ; mais l'un & l'autre ne pouvoient rien faire sans leur artillerie, qu'ils attendoient avec assez d'impatience. AN. 1625.

Cependant le Duc de Savoye envoya reconnoître les retranchemens qui couvroient les approches de Voltaggio. Les troupes qui gardoient la tête de ces retranchemens ayant pris la fuite dès qu'ils apperçurent les gens du Duc, ceux-ci s'en emparerent. Caracciolo fit aussitôt sortir quatre cents hommes pour les en chasser : le Duc de son côté s'avança avec toutes ses forces pour soutenir son détachement ; & Caracciolo, sortant lui-même de Voltaggio avec le reste de ses troupes, se mit en ordre de bataille. Le combat s'engagea ; & les Génois furent battus. Caracciolo, après avoir chargé la pique à la main & avoir fait des prodiges de valeur, fut fait prisonnier. Le Duc poursuivit les Génois jusques dans le Fauxbourg, où il ne laissa pas de perdre du monde ; mais dont enfin il demeura maître. Il attaqua tout de suite la Ville, qui n'étoit séparée de ce Fauxbourg que par un ruisseau. Les Gé-

AN. 1625. Prise de Voltaggio par le Duc de Savoye.

nois se défendirent vivement ; mais ils furent à la fin contraints de se retirer dans le Château. Ils n'y purent tenir long-temps, manquant de vivres & de munitions, & ils se rendirent après qu'on leur eut promis de leur laisser la liberté de se retirer à Gênes. Cette capitulation n'étoit que verbale ; & tandis qu'on la négocioit, le feu prit à quelques mines qui firent sauter en l'air beaucoup de monde tant des assiégeans que des assiégés. Le Duc regarda cet accident comme une trahison ; & sans avoir égard à une capitulation qu'il prétendit que les assiégés avoient violée, il fit saccager Voltaggio. Ses soldats y firent un butin considérable, & y commirent de grands désordres. Les Génois perdirent dans toutes ces affaires plus de deux mille hommes, tant tués que prisonniers. Leurs principaux Officiers furent pris : la perte du Duc de Savoye ne fut gueres moins considérable.

La prise de Voltaggio répandit dans Gênes moins de consternation que n'avoit fait celle de Rossiglioné ; mais on n'en sentit pas moins les conséquences. Il n'y avoit plus que Gavi

qui fermât aux ennemis la route de Gênes ; & l'on étoit fort incertain si l'on s'obstineroit à le défendre. Ceux qui étoient d'avis qu'on abandonnât Gavi représentoient que la République n'avoit pas plus de troupes qu'il ne lui falloit ; & qu'au lieu de s'exposer à perdre la garnison de Gavi, comme on avoit perdu celle de Voltaggio, il paroissoit plus à propos de rappeller cette garnison pour la défense de la Capitale. D'autres au contraire soutenoient qu'il falloit tâcher de conserver Gavi, quand on y devroit voir périr toute la garnison ; que ce n'étoit qu'en arrêtant l'ennemi à chaque pas qu'on trouveroit le moyen de ruiner ses forces, & le temps de recevoir les renforts qu'on attendoit. An. 1625.

Tandis que les Génois délibéroient s'ils défendroient Gavi, le Duc de Savoye vouloit, sans s'arrêter à cette place, marcher à Gênes, dont Voltaggio lui ouvroit suffisamment le chemin. Mais Lesdiguieres, qui étoit toujours devant Gavi, prétendit qu'on ne pouvoit sans imprudence laisser derriere soi cette Ville, dont la garnison, qui étoit considérable, pouvoit en cas

AN. 1625. d'échec couper la retraite, ou du moins arrêter les convois. Le Duc se rendit à d'aussi bonnes raisons ; & l'artillerie si long-temps attendue étant enfin arrivée, on se disposa à ouvrir la tranchée & à établir des batteries : mais dans ce temps-là même la garnison recevoit ordre d'évacuer la Place. Trois mille hommes tenterent de sortir à la faveur des ténebres, & de se retirer dans le Milanès. Quoiqu'il n'y eût que deux lieues de distance, ils trouverent les chemins si rompus, qu'ils craignirent de ne pouvoir faire cette route durant la nuit & sans être découverts. Ils prirent donc le parti de rentrer : mais le lendemain ils obtinrent un sauf-conduit, & les ennemis entrerent dans Gavi.

Prise de Gavi.

Le Château n'étoit pas évacué, & l'Officier qui y commandoit étoit déterminé à se défendre. Quelques volées de canon eurent bientôt fait brêche ; & il demanda une trêve de trois jours pour informer le Sénat de la situation où il se trouvoit, & en recevoir la réponse. Le courrier revint au bout de trois jours, avec ordre de se défendre & assurance d'un prompt secours.

AN. 1625.

Mais les ennemis l'arrêterent ; & l'Officier Génois, ne recevant point de nouvelles, capitula. Les affaires des Génois ne pouvoient être plus mal conduites qu'elles l'étoient. Le temps se passoit en délibérations. Le mauvais parti étoit toujours le premier qu'on embrassoit ; & si l'on prenoit ensuite de meilleures résolutions, il étoit trop tard. On ne s'étoit déterminé à conserver Ovada, Rossiglioné & Novi, que lorsqu'il ne restoit plus de temps pour les mettre en état de défense. On avoit perdu Voltaggio, & les nombreuses troupes qui le gardoient, par l'imprudence du Commandant, qui, au lieu de se borner à se défendre derriere ses retranchemens, étoit sorti à la tête de sa garnison, & avoit engagé mal à propos une affaire générale. Le Gouverneur de Gavi écrivoit au Sénat qu'il étoit en état de tenir douze jours, dans le temps même qu'on lui envoyoit ordre d'abandonner la Ville. Enfin le Sénat, résolu de secourir le Château de Gavi, mandoit au Commandant d'y tenir le plus longtemps qu'il lui seroit possible ; & cet Officier venoit de se rendre, sous pré-

Mauvaise conduite des Génois.

AN. 1625. texte qu'il ne recevoit point de réponſe du Sénat, ſans ſe douter qu'on avoit arrêté ſon courier.

Des évenemens ſi favorables aux ennemis les mettoient en état de s'avancer juſqu'à Gênes ſans oppoſition. Le Duc de Savoye brûloit d'impatience d'y marcher ; mais Leſdiguieres s'y oppoſa. Il étoit ſurvenu quelques brouilleris entre le Duc & lui. Leſdiguieres ſe plaignit que le Duc rempliſſoit mal le Traité fait à Suze ; que l'armée étoit toujours obligée d'attendre après l'artillerie ; que les magaſins n'étoient pas fournis ſuffiſamment de vivres & de munitions : il déclara que puiſque le Duc par le Traité étoit chargé de toutes ces choſes, il devoit commencer par y pourvoir, & que pour lui, il ne partiroit point qu'il ne vît les magaſins bien établis avec des vivres pour trois mois. Le Duc fut obligé de conſentir aux demandes du Connétable ; mais pour ne pas laiſſer ſes troupes oiſives, il envoya le Prince de Piémont avec ſix ou ſept mille hommes, pour s'emparer de la côte Occidentale de Gênes, dont par le Traité de Suze il devoit reſter en poſſeſſion. Quelques

Brouilleries entre le Duc de Savoye & Leſdiguieres.

milices Génoises étoient entrées dans la principauté d'Oneille, qui avoit autrefois appartenu aux Génois, mais qui depuis avoit passé au Duc de Savoye. Elles s'étoient emparées de la Ville d'Oneille, & avoient voulu se saisir de celle de Prela; mais deux mille Piémontois étoient venus au secours, avoient dégagé Préla, & dissipé ces milices. Le Prince de Piémont marcha vers Piévé sur les frontieres de la Principauté d'Oneille, & y arriva sans avoir trouvé d'obstacles aux défilés par lesquels il lui fallut passer. Piévé étoit aux Génois. C'étoit une Ville riche & peuplée comme Voltaggio, mais aussi mal fortifiée. Jerôme Doria eut ordre de s'y jetter avec mille hommes de troupes réglées. Il y joignit quinze cents hommes de milice, & s'y enferma, résolu de s'y défendre jusqu'à l'extrémité; mais bien sûr de ne pouvoir tenir long-temps dans une si mauvaise Place.

AN. 1625.

Evenemens de la guerre du côté d'Oneille.

Son unique espérance étoit que les ennemis ne pussent faire venir leur artillerie; & il tint effectivement dans divers postes au dehors de la Ville durant quatre jours: enfin le canon étant

AN. 1625.

arrivé le cinquieme ; ses gens furent bientôt obligés de rentrer dans la Ville avec précipitation. On parla de capitulation ; mais l'Officier chargé de la négocier n'eut pas le soin de s'informer si celui avec qui il la traitoit étoit suffisamment autorisé. Cette imprudence coûta cher aux Génois. Ils avoient éteint leurs mêches sur la foi de la capitulation, lorsque tout à coup les assiégeans, désavouant celui qui l'avoit signée, rompirent les portes, se répandirent dans la Place, & auroient fait main basse sur toute la garnison, si le Prince de Piémont, informé de ce qui s'étoit passé, n'avoit arrêté le carnage. Il y périt plus de deux cents hommes, dont une partie se tua en se précipitant du haut des murailles pour se sauver. On fit un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouva Doria. Il n'y eut que deux Officiers qui se sauverent dans le Château, & ne le rendirent qu'à condition qu'ils auroient la liberté de se retirer où ils voudroient. Ainsi les Génois, par l'imprudence & la mauvaise conduite de leurs Chefs, continuoient de perdre leurs places & leurs troupes. La prise de Piévé & de

Prise de Piévé sur les Génois.

la plus grande partie de sa garnison, laissa sans défense toutes les Villes de la côte Occidentale de l'Etat de Gênes, excepté Savone. Albenga, Alassio, Oneille, Port-Maurice, San-Remo, Ventimille se hâterent de se soumettre au Prince de Piémont. Le Château de Ventimille voulut résister; mais il fut obligé de se rendre au bout de huit jours de siege. Les autres Places, moins importantes que celles que je viens de nommer, ouvrirent leurs portes. Il n'y eut que Triara, sur les frontieres du Comté de Nice, qui, à la faveur de sa situation avantageuse, se soutint contre les efforts des ennemis.

AN. 1625.

Reddition de diverses Places.

Le Duc de Savoye ne perdoit cependant pas de vûe le dessein qu'il avoit de marcher à Gênes. Il avoit fait de gros magasins à Gavi, il avoit transporté son artillerie à Voltaggio, il avoit assemblé beaucoup d'échelles, il avoit fait réparer les chemins, il s'étoit emparé de différens postes, & entr'autres de Savignoné qui lui ouvroit la Vallée de Bisagno, par où l'attaque de Gênes étoit plus facile que de tout autre côté. Les Génois n'enrreprirent

Embarras des Génois.

AN. 1625. point de le troubler dans ces opérations. Tout leur manquoit, les troupes & l'argent. On avoit monnoyé la vaisselle des particuliers : mais ce foible secours ne pouvoit long-temps suffire. On devoit recevoir de grosses sommes d'Espagne ; mais on n'avoit osé les embarquer, de crainte de la Flotte Françoise qu'on s'attendoit de voir à tout instant sur les côtes de Gênes. Les levées de soldats qu'on avoit faites s'étoient dissipées par les désertions, ou avoient péri aux affaires de Voltaggio, de Gavi & de Piévé. Celles qu'on avoit ordonnées depuis n'arrivoient point. On craignoit que quarante vaisseaux qui armoient en Hollande ne se joignissent à la Flotte d'Angleterre, pour renforcer la Flotte que les François avoient à Marseille, & que ces forces réunies ne tombassent sur la Corse. Les préparatifs de guerre que faisoit le Grand Duc de Toscane sembloient menacer Sarzane & Sarzanello, Places sur lesquelles ce Prince avoit des prétentions. Il fallut y envoyer des garnisons, & faire passer en Corse assez de monde pour garantir cette Isle d'une invasion. Ce

fut tout ce que les Génois purent faire. Le reste de leur attention fut donné aux fortifications de la Capitale, & l'on continua de perfectionner les ouvrages, auxquels on n'avoit cessé de travailler avec toute l'ardeur possible depuis la prise de Rossiglioné.

An. 1625.

Ils sont délivrés de leurs craintes.

Les Génois, au comble de leurs alarmes, touchoient à l'instant de leur délivrance. Leurs galeres arriverent d'Espagne, & leur apporterent plusieurs millions de ducats. Cet argent arrivé dans un temps où ils en avoient le plus pressant besoin, & dans des circonstances où ils ne se flattoient pas de le recevoir, releva leurs espérances. Avec d'aussi bonnes ressources, les soldats ne leur manquerent pas. Il leur vint près de trois mille hommes du Milanès. On leur en amena quatre mille de Naples. Quelques jours avant ils en avoient reçu quinze cents du même endroit : la Sicile leur en fournit huit cents. Ils en tirerent encore de divers côtés ; de sorte qu'en peu de temps il se trouva à Gênes quinze mille hommes de bonnes troupes, commandés par d'excellens Officiers, sans compter les milices du pays & les

An. 1625.

compagnies bourgeoiſes. D'ailleurs les Puiſſances d'Italie avoient trop d'intérêt à protéger Gênes, pour l'abandonner dans les fâcheuſes conjonctures où elle ſe trouvoit. La Flotte Eſpagnole, forte d'environ quarante galeres, ſe rendit dans le Port de Gênes. Le Pape & le grand Duc de Toſcane, qui avoient donné quelques inquiétudes aux Génois, loin de ſe déclarer contre eux, joignirent leurs galeres à celles d'Eſpagne ; & Gênes, qui peu auparavant ſe croyoit à la veille de ſuccomber, ſe trouva par ces ſecours ineſpérés & comme tombés tout-à-coup du Ciel, en état de faire tête tant ſur terre que ſur mer, à des ennemis qui s'étoient flattés de n'avoir preſque plus de réſiſtance à eſſuyer.

Les Génois avec toutes ces forces ne jugerent cependant pas à propos de tenter de reprendre les places qu'ils avoient perdues. Ils craignirent, en éloignant leurs troupes, d'expoſer leur Capitale aux inſultes de l'armée ennemie qui en étoit voiſine. Ils ſe contenterent de mettre Gênes & Savone en état de ne rien craindre, & de laiſſer les ennemis ſe ruiner d'eux-mêmes.

Ce systême étoit d'autant meilleur que les Places qu'on avoit prises sur les Génois étoient de peu de défense, & par conséquent obligées de se rendre à celui qui seroit maître de la campagne. Les Génois ne tarderent pas à le devenir. AN. 1625.

En effet la fortune avoit absolument changé de face ; & autant ils avoient accrû leurs forces, autant leurs ennemis s'étoient affoiblis. La Flotte qui devoit seconder les opérations du Duc de Savoye & Lesdiguieres n'avoit fait que paroître, & celle des Génois & de leurs Alliés l'avoient forcée de se retirer en Provence. Louis XIII. assez occupé dans son Royaume par les troubles que les Huguenots y causoient, ne pouvoit faire passer des renforts en Italie : les troupes Françoises & Piémontoises souffroient du défaut de vivres : on leur enlevoit à tout moment leurs convois. Les soldats qui s'éloignoient tant soit peu du Camp étoient assommés par les paysans : la désertion se mit dans l'armée, que les maladies acheverent de détruire. Les habitans de la Vallée de Polsevera enleverent quatre ou cinq cents boeufs qui servoient à

AN. 1625.

traîner l'artillerie ; & les ennemis se trouverent par-là hors d'état de rien faire jusqu'à ce qu'il leur fût venu de France des chevaux, qui ne pouvoient arriver de long-temps. Enfin la mésintelligence redoubla entre le Duc de Savoye & le Connétable, qui depuis leur entrée dans l'Etat de Gênes n'avoient presque rien fait de concert. Dans ces heureuses conjonctures, le Duc de Féria, Gouverneur de Milan, se préparoit à marcher au secours des Génois avec une armée de plus de vingt mille hommes. Il ne s'agissoit plus du siege de Gênes. L'armée combinée de France & de Savoye étoit réduite à six ou huit mille hommes de pied, & à deux mille quatre cents chevaux. Les garnisons qu'on retira de la plûpart des postes dont on s'étoit emparé la grossirent peu. Elle songea à faire promptement sa retraite, & elle reprit le chemin par lequel elle étoit venue.

Retraite des Alliés.

Elle jetta quelques troupes dans Novi & dans Gavi, & laissa dans cette derniere Place tout son gros canon, au nombre de dix-neuf pieces, qu'elle ne pouvoit emporter. Elle mit le feu à Voltaggio, & entra dans le Monferrat.

Elle arriva à Acqui vers la moitié de Juin, & s'y reposa six jours. Ensuite le Prince de Piémont partit avec un détachement considérable dans le dessein de former le siege de Savone. Ce dessein étoit-il sérieux ? Ou n'étoit-ce pas plutôt une feinte pour engager le Duc de Féria à diriger sa marche vers cette Place ? Féria s'étoit mis à la suite de l'armée des Alliés avec vingt-deux mille hommes de pied, & cinq mille chevaux. Il ne dérangea pas son projet, & forma le siege d'Acqui. Cette Ville ne tint que peu de temps, & fut contrainte de capituler. Aussitôt le Prince de Piémont, qui s'étoit avancé jusqu'à Cairo, à peu de distance de Savone, abandonna cette entreprise, & rejoignit Lesdiguieres qui s'étoit avancé jusqu'à Spigno. Ils traverserent le Monferrat, & regagnerent heureusement le Piémont sans être attaqués. AN. 1625.

Les Génois, qui en moins de trois mois s'étoient vûs enlever la meilleure partie de leur Etat, délivrés tout-à-fait de leurs allarmes, n'eurent pas de peine à reprendre les Places que leurs ennemis n'avoient pas évacuées. Trois cents hommes se glisserent de nuit dans

Les Génois recouvrent leurs Places.

AN. 1625. Novi par un ſouterrain. Ils égorgerent les ſoldats qui gardoient une des portes, & l'ouvrirent à leurs compagnons; enſuite ſe répandant dans la Ville, ils paſſerent au fil de l'épée une partie de la garniſon : le reſte ſe ſauva dans le Château avec le Gouverneur, qui ſe rendit à diſcrétion le lendemain. On eut plus de peine à reprendre Gavi : il tint cependant moins de temps qu'il ne devoit naturellement tenir, ſur-tout le Château, que ſa ſeule ſituation rendoit preſque imprenable, & où il y avoit une forte garniſon, avec des munitions de toute eſpece. On fit en France le procès au Commandant * de ce Château, qui fut jugé coupable de l'avoir rendu par trahiſon. Il mourut en priſon avant la fin du procès. On déterra ſon corps qui fut brûlé à Toulon. Son fils, & le nommé Grangeres, jugés complices, ſe ſauverent. On trouva dans Gavi de gros magaſins de poudre & d'armes, & les dix-neuf pieces de gros canon que le Duc de Savoye y avoit laiſſées. Elles furent conduites en triomphe à Gênes ; & le Peuple

* Il s'appelloit Abraham Roux, dit Gouvernon, & ſon fils, Pierre Roux, dit Chanſaut.

reçut

reçut dans ses murs, avec les plus grandes démonstrations de joie, ces terribles machines qui quelque temps auparavant lui avoient causé tant d'allarmes. AN. 1625.

Le Duc de Savoye demeura sur la défensive le reste de l'année 1625. Il avoit grande envie de recommencer la guerre la Campagne suivante avec plus de vigueur que jamais. Il fit presser le Roi de France de le seconder puissamment; mais ce Prince avoit trop d'affaires dans ses propres Etats, pour s'embarquer dans une guerre qui pouvoit avoir de grandes suites. Cependant les Génois achevoient tranquillement de se remettre en possession des Villes que leurs ennemis leur avoient enlevées. Tout étoit repris du côté du Nord: la partie occidentale de leur Etat, que le Prince de Piémont avoit conquise, restoit seule à soumettre. Le Marquis de Sainte Croix fut chargé de cette expédition.

Il partit de Savone dès la moitié de Juillet avec ses galeres & huit mille hommes de troupes de la République. Il débarqua d'abord à Albenga, où l'on avoit fait passer de Marseille quelques

An. 1625. troupes & quelques munitions. Cette Place se défendit jusqu'à ce que le canon eût fait brêche. Mais quand les assiégés virent qu'on se préparoit à donner l'assaut, ils demanderent à capituler. Il fut réglé que les Officiers sortiroient avec armes & bagages, & les soldats avec leurs épées seulement; les uns & les autres s'obligeant de ne servir de la Campagne ni contre Gênes ni contre l'Espagne. Les autres postes, jusqu'à Port-Maurice, se rendirent sans résistance. La plûpart étoient sans fortifications; & le Prince de Piémont, qui s'étoit emparé de toute cette côte, n'avoit laissé que fort peu de monde pour la garder. Oneille ouvrit ses portes à la premiere sommation: mais le Château ne voulut se rendre qu'après avoir vû le canon des assiégeans en batterie. Port-Maurice coûta plus de temps & de fatigues. Cette Place étoit bien munie, & d'un abord difficile. On eut beaucoup de peine à en approcher l'artillerie, qu'on fut obligé de tirer à force de bras par des chemins fort rudes. La chaleur étoit excessive; & les maladies se mirent parmi les soldats. On poussa cependant l'attaque avec

Ils prennent Oneille.

tant de vivacité, que la Place fut contrainte de capituler aux mêmes conditions qu'Albenga. Sainte-Croix, voyant ses troupes fatiguées & malades, ne jugea pas à propos d'aller plus loin, & les ramena partie à Savone & partie à Gênes. An. 1625.

Le Baron de Batteville ne laissa pas de s'avancer vers Pigna avec un détachement de trois mille Génois. Cette Ville appartenoit au Duc de Savoye; & comme elle étoit à portée de Ventimille, elle pouvoit incommoder beaucoup les opérations du siege de cette Place qui restoit encore à soumettre. Pigna se rendit; & au mois de Septembre, Philippe Spinola ayant joint Batteville avec trois mille hommes, ils allerent assiéger Ventimille. Aux premiers coups de canon la garnison abandonna la Ville, & se retira dans le Château. Elle n'y tint pas plus de huit jours, & fut obligée de sortir sans armes, excepté les Officiers à qui on laissa leurs épées. Il ne restoit plus à reprendre que le Marquisat de Zuccarello, cause de toute cette guerre. Un détachement de mille hommes le soumit tout entier, excepté Castel-Vec- Pigna, Ventimile, &c.

AN. 1625. chio, qui voulut absolument voir le canon avant de se rendre. Il étoit fort pénible d'y en conduire à cause de la difficulté des chemins. On fut cependant contraint d'en faire approcher quelques pieces ; & aux premieres volées Castel-Vecchio capitula. Les Génois ne se bornerent pas à recouvrer leur Etat : ils entrerent sur les terres du Duc de Savoye. Ils s'étoient déja rendus maîtres de Pigna. Ils s'emparerent encore du Comté de Maro, au-dessus d'Oneille, & de toute la vallée de Préla.

Ils pousserent plus loin leurs conquêtes, & prirent d'assaut Ormea, Ville située vers la source du Tanaro, & forcerent le Château de se rendre le lendemain. Ils marcherent de là sur Garessio, qui se hâta de leur envoyer ses clefs : mais le Château tint neuf jours. On prit aussi celui de Bagnasco qu'on démolit, & l'on fit des courses jusques à Ceva. Sur ces entrefaites le bruit se répandit que Féria, qui étoit entré de son côté dans le Piémont, & qui avoit assiégé Verue, étoit contraint de lever le siege, & que le Duc de Savoye marchoit en force contre les Génois.

Ils prirent le parti de se retirer, & le firent avec tant de précipitation, qu'ils abandonnerent une de leurs plus grosses pieces de canon, & une partie de leur butin. Le Prince de Piémont s'avança jusqu'à Félizano, dans le Marquisat de Final, qui appartenoit alors *au Roi d'Espagne : mais voyant les Génois retirés, & l'hyver déja commencé, il ramena ses troupes en Piémont. AN. 1625.

Ainsi finit la Campagne de 1625. qui avoit vû les Génois à deux doigts de leur ruine. Abandonnés à eux-mêmes, ils auroient infailliblement succombé, si leurs ennemis avoient agi avec autant de vigueur qu'ils s'étoient proposé de le faire. Mais la mésintelligence qui se mit entre le Duc de Savoye & Lesdiguieres, & la lenteur avec laquelle le Duc de Savoye pourvut au transport des vivres, des munitions, & de l'artillerie, retarderent une expédition que la promptitude seule pouvoit faire réussir : la France eut aussi ses torts. La Flotte qu'elle avoit promise ne se trou-

* Le Roi d'Espagne l'avoit acheté en 1598 du Marquis de Carretto, à qui il appartenoit.

An. 1625. va pas en état de seconder assez puissamment ni assez tôt les opérations de l'armée de terre. Ces longueurs & ces contre-temps donnerent le loisir aux Génois de revenir de leur premier abattement, de se fortifier, de rassembler de l'argent & des troupes, & d'être secourus par l'Espagne, le Pape, & les autres Puissances intéressées à la conservation de Gênes. Quand ils se trouverent en forces, l'armée de leurs ennemis étoit à demi détruite par les fatigues & les maladies ; & le Duc de Savoye, contraint de se retirer, non seulement perdit toutes ses conquêtes en moins de temps qu'il ne les avoit faites ; mais se vit attaqué dans ses propres Etats, où les Génois, comme on vient de le voir, lui enleverent plusieurs Places.

J'ai dit que la France ne s'étoit portée à seconder le Duc de Savoye dans son entreprise contre les Génois, qu'afin d'affoiblir la puissance de la maison d'Autriche, qui allarmoit presque toute l'Europe. Cette maison avoit depuis plusieurs années assuré la communication de ses divers Etats, en faisant bâtir des Forts à l'entrée de la Valteline.

Plusieurs Princes s'étoient ligués avec la France pour obliger le Roi d'Espagne à se dessaisir de ces Forts ; & il avoit été convenu qu'on les remettroit entre les mains du Pape, pour être démolis dans l'espace de trois mois. Le Pape en avoit effectivement pris possession ; mais ils subsistoient toujours. Louïs XIII. avoit résolu de s'en emparer : mais, comme il se doutoit que l'Espagne s'y opposeroit, il avoit cherché à lui donner des affaires ailleurs ; & ç'avoit été un des motifs de la ligue qu'il avoit faite avec le Duc de Savoye pour porter la guerre dans l'Etat de Gênes. Sa politique réussit ; & les forces du Roi d'Espagne en Italie, occupées principalement à soutenir les Génois, ne purent fournir que de foibles secours dans l'affaire de la Valteline. On négocia cependant pour finir amiablement cette affaire ; & le six de Mars 1626. on signa un traité à Monson, en Arragon, par lequel les Cours de France & d'Espagne s'accommoderent à ce sujet. Les Génois furent compris dans le Traité. Le Roi de France s'engagea de porter le Duc de Savoye à accorder aux Génois une

AN. 1625.

AN. 1626.

AN. 1626.

trêve de quatre mois, & à nommer deux Arbitres pour terminer leurs différends. Le Roi d'Espagne promit de déterminer les Génois à consentir à cette trêve & à cet arbitrage; & si dans les quatre mois l'accommodement de Gênes n'étoit pas terminé, les deux Rois se chargerent de le terminer eux-mêmes.

Trêve entre les Génois & le Duc de Savoye.

Les troubles de la France avoient suffi pour déterminer Louïs XIII. à conclure ce Traité; mais le Duc de Savoye en étoit au désespoir. Loin d'avoir tiré quelque avantage de la guerre contre les Génois qui lui avoit couté tant de dépenses, il avoit perdu plusieurs de ses Places, Il témoigna hautement son chagrin; mais hors d'état de continuer seul cette guerre, il étoit bien contraint d'accepter le Traité de Monson, que le Roi de France lui fit communiquer. La trêve fut publiée dans le Piémont & dans l'Etat de Gênes; mais le choix des Arbitres souffrit beaucoup de difficultés. Avant de signer aucun compromis, le Duc de Savoye prétendit qu'on devoit lui rendre ses Places, l'artillerie qu'il avoit laissée dans Gavi, & une galere qu'on

lui

lui avoit prise. Il offroit de son côté de tenir compte aux Génois des convois qu'il leur avoit enlevés, & de leur rendre les prisonniers qu'il avoit faits. Cette proposition fut d'abord rejettée, & l'on soutint que la restitution ne devoit se faire qu'après l'accommodement; ce qui effectivement étoit juste. On consentit cependant à faire sur le champ cette restitution, à condition que l'accommodement seroit réglé par l'Empereur. C'étoit vouloir bien évidemment la condamnation du Duc de Savoye, puisque l'Empereur, garant de la vente qu'il avoit faite lui-même aux Génois du Marquisat de Zuccarello, ne pouvoit juger contre sa propre garantie. Le Duc refusa donc d'accepter ces conditions. Les Parties ne paroissoient pas plus faciles à concilier sur le fond de leurs prétentions que sur les préliminaires de l'accord. Les Génois ne vouloient pas se déssaisir de Zuccarello. Le Duc se contentoit d'un équivalent, & les Génois ne refusoient pas de donner quelque chose; mais ils ne vouloient donner que de l'argent. Le Duc y consentoit; mais il faisoit monter ses demandes à des sommes

AN. 1626.

AN. 1626. exorbitantes. Ces difficultés rebuterent les médiateurs ; & la négociation fut abandonnée.

La trêve, qui avoit été publiée, n'avoit pas été observée avec beaucoup d'exactitude. Les Génois s'étoient emparés d'Orméa sur la fin de la guerre, comme je l'ai dit. Marc-Antoine Brancaccio, qui y commandoit, en sortit avec douze cents hommes pour surprendre la Briga, Ville qui appartenoit au Duc de Savoye, & qui étoit peu éloignée d'Orméa. Il lui falloit passer un pont qu'il ne croyoit pas gardé ; mais il y trouva tant de résistance qu'il lui fallut beaucoup de temps pour s'en rendre maître, & pour s'emparer de quelques cassines aux environs. Ce contre-temps donna le loisir à un détachement de la garnison de Tende d'accourir ; & Brancaccio, repoussé avec perte de plus de cent hommes, fut obligé de se retirer. Le Duc de Savoye fit grand bruit à ce sujet : mais la République de Gênes désavoua Brancaccio ; & après tout, le Duc n'avoit pas fait garder de son côté la trêve avec beaucoup plus de régularité. Une de ses galeres, sortie du port de Ville-

Hostilités de part & d'autre.

Franche, s'étoit saisie d'une barque Génoise à la hauteur d'Albenga; & les marchands à qui cette barque appartenoit n'avoient pû obtenir qu'on la leur restituât. AN. 1626.

L'affaire de la Briga pouvoit donc passer pour une représaille. Cependant le Duc de Savoye voulut prendre sa revanche, & forma le dessein de surprendre Zuccarello. Il y pratiqua des intelligences, & il fut convenu qu'il enverroit six cents cavaliers avec des fantassins en croupe, à portée de Zuccarello, où ils devoient être introduits au commencement de la nuit par les intelligences du Duc. Après avoir égorgé ceux de la garnison qui voudroient faire résistance, ces mêmes troupes devoient marcher tout de suite à Albenga, qui n'est éloigné de Zuccarello que de trois lieues environ. Un des Officiers de la garnison de Zuccarello, gagné par le Duc de Savoye, devoit faire ouvrir les portes d'Albenga, sous prétexte qu'il avoit un avis important à donner au Gouverneur, & ceux qui le suivoient devoient aussitôt se saisir de la porte, & s'emparer de la Place. On comptoit se rendre aussi

AN. 1626. maître de Piévé, & de tout le pays depuis Albenga jusqu'à Port-Maurice. Les mesures paroissoient si bien prises, qu'il y avoit tout lieu de croire que ce projet réussiroit. Mais il fut découvert à la veille de l'exécution. Les traîtres furent arrêtés & punis : on changea les garnisons : on redoubla les gardes ; & il n'y eut plus moyen de songer à cette entreprise.

AN. 1627. La trêve subsistoit toujours entre les Génois & le Duc de Savoye, malgré les infractions réciproques. Une nouvelle hostilité de la part des Génois pensa la rompre en 1627. Nous avons vû qu'ils avoient pris Pigna, petite Ville située au-dessus de Ventimille, & qui faisoit partie des Etats du Duc. Ils n'y avoient point laissé de garnison : mais depuis la trêve ils y avoient fait loger quelques troupes Allemandes & Corses qui étoient à leur solde. Quelques-uns de ces Allemands ayant été par hazard à Busso, village de la dépendance de Pigna, ils y trouverent des troupes de Savoye ; & en ayant fait rapport aux Officiers Génois, ils eurent ordre de déloger ces troupes. Ils y marcherent aussitôt:

les gens du Duc voulurent se défendre ; mais ils furent enfin contraints de se retirer. Le village fut saccagé, & la plûpart des habitans passés au fil de l'épée.

AN. 1627.

Plaintes du Duc de Savoye.

Le Duc de Savoye prit cette affaire fort à cœur. Il publia un manifeste, où il se plaignoit vivement des procédés des Génois : il rappelloit leur entreprise sur la Briga, il les accusoit d'avoir commis mille désordres sur le territoire d'Orméa, & leur reprochoit en dernier lieu les cruautés commises à Busso. Il demandoit des réparations & des satisfactions éclatantes, & finissoit par des menaces. La République promit d'examiner cette derniere affaire. On fit des informations, & il en résulta qu'il n'y avoit que quelques soldats Corses qui fussent coupables des cruautés dont se plaignoit le Duc de Savoye. Ces coupables s'étoient sauvés ; & l'on n'en put arrêter qu'un seul qui fut pendu. Une si légere satisfaction n'apaisa pas le Duc. Il continua de menacer : il fit même des préparatifs qui sembloient annoncer à Gênes le renouvellement de la guerre ; mais la mort du Duc de Mantoue, arrivée sur ces entrefaites,

AN. 1627. * donna au Duc de Savoye d'autres occupations. Il se ligua avec l'Espagne pour faire la guerre à Charles de Gonzague, Duc de Nevers, appellé à la succession du Duc de Mantoue : & cette guerre suspendit les desseins de vengeance qu'il paroissoit avoir formés contre les Génois.

AN. 1628. Il ne négligea pas cependant une occasion qui se présenta de leur donner des preuves de son ressentiment. Un Génois, nommé Vachero, forma le dessein de bouleverser le Gouvernement de sa Patrie, & fit part de ce projet au Duc de Savoye, en lui demandant son assistance. Le Duc écouta Vachero avec plaisir, l'exhorta à exécuter au plutôt cette entreprise, & l'assura de tous les secours qu'il pourroit souhaiter. Vachero, sûr d'être aussi puissamment soutenu, se livra tout entier à la conjuration qu'il méditoit; & Gênes, qui venoit d'échapper si heureusement aux forces réunies de la France & de la Savoye, courut risque de voir son Gouvernement renversé, & sa liberté détruite par un de ses propres Citoyens.

* A la fin de Décembre.

AN. 1628.

Conjuration de Vachero appuyée par le Duc.

La jalousie, l'ambition, la vengeance animoient Vachero. Il étoit Plébéïen, mais riche. Il étoit jaloux de voir la Noblesse seule admise au Gouvernement de l'Etat. Sa naissance l'excluoit des premieres charges; & sa fierté ne pouvoit soutenir cette idée. Les plaintes qu'il faisoit souvent à ce sujet, sans discrétion & sans ménagement, lui attirerent diverses mortifications de la part des Nobles. Plusieurs d'entr'eux refuserent de lui payer quelques sommes qu'il leur avoit prêtées; & se servirent de leur crédit pour éluder ses poursuites. Quelques jeunes Gentils-hommes l'insulterent de paroles dans la rue, & attaquerent même dans leurs discours l'honneur de sa femme. Il voulut en avoir raison, & leur proposa de tirer l'épée; mais ils alléguerent, pour s'en défendre, l'inégalité des conditions. Vachero outré tenta de les faire assassiner: ils le surent, & se mirent en sûreté. Sans doute il étoit naturel qu'il se ressentît des mauvais procédés de ses ennemis, & des affronts qu'ils lui faisoient essuyer; mais il porta trop loin la vengeance qu'il se proposa d'en tirer: il résolut d'exterminer tout le Sénat.

An. 1628.

J'ai dit que Vachero étoit riche; & il étoit généreux. Avec ces deux qualités, on ne manque gueres de partisans. Il mit aisément dans ses intérêts tous les gens perdus de dettes, ou chargés de crimes, artisans ordinaires des révolutions, après lesquelles ils soupirent, parcequ'elles sont toute leur ressource. Il gagna avec facilité, par ses largesses & ses caresses, la Populace toujours avide de nouveautés, indifférente pour la forme du Gouvernement auquel elle n'a point de part, prête à suivre quiconque la flatte & l'enrichit. Il sut attirer dans son parti des gens considérables par leur naissance & par leurs biens, dont il réveilla à propos l'ambition, ou les mécontentemens. En peu de temps il se vit à la tête d'un nombre formidable de conjurés. Il avoit fait une grande provision d'armes : il s'étoit assuré des Paysans de la Vallée de Pollévera : il comptoit, en cas de besoin, sur de puissans secours de la part du Duc de Savoye. Ce Prince, qui craignoit que trop de délais ne laissassent découvrir un secret partagé entre tant de personnes, pressoit Vachero d'exécuter son projet;

& l'on choisit enfin pour le jour de l'exécution le premier jour d'Avril de l'an 1628. AN. 1628.

Le succès paroissoit certain. Les Conjurés devoient se rendre au jour marqué en grand nombre au Palais, sous divers prétextes, dans le temps que le Sénat y seroit assemblé; puis à un signal convenu égorger la garde, & jetter tous les Sénateurs par les fenêtres. Le Duc de Savoye devoit envoyer aussitôt quelques troupes pour soutenir Vachero, & lui aider à se rendre maître du Gouvernement. Il n'y avoit que les principaux Chefs de la conjuration à qui l'on eût confié ces détails. Le reste s'étoit engagé à servir en général les desseins de Vachero, & à prendre les armes au premier ordre. Les Conjurés étoient assez forts sans qu'il fût nécessaire d'en accroître le nombre. Il étoit même dangereux de le faire, de peur qu'on ne s'adressât à quelqu'un capable de tout découvrir. Vachero crut cependant ne rien risquer, en tâchant de s'associer Radini, qui commandoit une compagnie de trois cents hommes à la solde des Génois. Radini pouvoit rendre avec sa compagnie de

AN. 1628. grands ſervices aux Conjurés ; & Vachero comptoit d'autant plus ſur lui, qu'il étoit né ſujet du Duc de Savoye. Vachero le retint à ſouper, & lui ayant fait part de ſon projet, le preſſa d'y entrer : il lui montra les lettres du Duc, protecteur de l'entrepriſe ; il lui exagéra les récompenſes qu'il en pouvoit eſpérer ; enfin il le détermina. Radini promit de ſe trouver le premier d'Avril dans la place du Palais avec ſa compagnie, ſous prétexte d'en faire la revûe, pour être en état de ſeconder les Conjurés, & de ſe porter ſur le champ aux endroits qu'ils lui marqueroient.

Découverte de la conjuration.

Cette nouvelle précaution ſembloit aſſurer la réuſſite des Conjurés : mais ce fut ce qui les perdit. Soit que Radini ne ſe fût pas engagé de bonne foi, ſoit qu'après avoir réfléchi ſur la nature de l'engagement qu'il avoit formé, il eût horreur du crime qu'il alloit commettre ; à peine eut-il quitté Vachero qu'il alla trouver le Doge, Jean-Luc Chiavari, & lui révéla tous les ſecrets qu'on venoit de lui confier. Le Doge effrayé fit aſſembler le Sénat ; & l'on délibéra ſur les meſures qu'il convenoit de prendre pour arrêter les Con-

jurés, & empêcher le ſoulevement du Peuple. On commença par ſe ſaiſir du lieu où Vachero avoit raſſemblé des armes; enſuite on donna ordre de faire arrêter les Conjurés dans leurs maiſons, & tous dans le même temps. Mais l'Officier chargé de cet ordre, & ſans doute lui-même du nombre des Conjurés, les avertit, au lieu de les arrêter; & la plûpart ſe ſauverent.

AN. 1628.

Vachero eſſaya de ſe ſauver comme les autres. Il voulut d'abord s'enfuir par Mer; mais divers obſtacles l'en ayant empêché, il s'alla cacher dans la maiſon de campagne de Jacques Roſſi. On avoit promis quatre mille ducats à celui qui livreroit Vachero. Ce ne fut point cette ſomme qui tenta Roſſi; mais il ſavoit que ſon fils trempoit dans la conſpiration. Il livra Vachero pour ſauver ſon fils, dont il obtint la grace à ce prix, & refuſa conſtamment les quatre mille ducats qu'on lui offrit. Pluſieurs des Conjurés s'étoient retirés à Turin. Ils en revinrent bientôt avec des troupes que le Duc de Savoye leur donna: mais ils eurent l'imprudence de s'enfermer tous dans une maiſon où les troupes que la Ré-

Les Conjurés ſont arrêtés.

AN. 1628. publique fit marcher contr'eux trouverent moyen de les investir. On mit le feu à leur asyle, dont ils furent contraints de sortir ; & on les fit tous prisonniers.

Le Duc de Savoye les réclame.

Le Duc de Savoye, ayant appris qu'on instruisoit leur procès, les réclama, disant qu'ils n'avoient agi que par son ordre, & par représailles de l'affaire de Busso ; que depuis la mort du Duc de Mantoue, la trêve ayant été prolongée, il leur avoit ordonné de suspendre l'exécution de leur complot, & s'étoit engagé, s'ils étoient découverts, de les faire jouïr de l'amnistie stipulée par la trêve ; & qu'en effet ils devoient être compris dans cette amnistie. A ces raisons le Duc joignit les menaces : il jura que les prisonniers Génois qu'il avoit entre ses mains lui répondroient de la vie des Conjurés, & il fit étroitement resserrer les Officiers qu'il avoit laissé libres sur leur parole. Les sollicitations du Duc furent appuyées par celles des Ministres d'Espagne, qui en qualité de médiateurs & de garants de la trêve, ou plutôt pour ne pas mécontenter le Duc de Savoye ligué avec l'Espagne contre le nouveau Duc de Mantoue,

se donnerent beaucoup de mouvemens pour obtenir le pardon des coupables. Le Roi d'Espagne écrivit lui-même aux Génois en leur faveur. D. Alvar de Luzara se rendit à Gênes pour demander la grace des Conjurés au nom du * Gouverneur de Milan. On représenta au Sénat qu'en satisfaisant en cette occasion le Duc de Savoye, on feroit la paix avec lui à des conditions plus avantageuses, & qu'on s'exposoit au contraire à voir renouveller la guerre en l'irritant par un refus. AN. 1628.

Le petit Conseil fut chargé d'examiner cette affaire, & de juger de l'égard qu'on devoit avoir aux raisons que le Duc de Savoye & les Ministres d'Espagne faisoient proposer. Ces raisons ne parurent la plupart que de faux prétextes & des allégations mendiées. Il n'étoit pas vrai que les Conjurés eussent reçu ordre du Duc de Savoye, depuis la prolongation de la trêve, de suspendre leur projet ; puisqu'il demeuroit constant qu'ils étoient sur le point de l'exécuter lorsqu'il fut découvert. Il fut bien vérifié que Vachero avoit été trou-

* Ce n'étoit plus le Duc de Feria ; c'étoit D. Gonzalès de Cordoue.

AN. 1628.

ver le Duc à Turin pour lui faire part de son dessein ; mais il ne paroissoit pas véritable que le Duc en fût l'auteur, ni qu'il eût flatté Vachero & ses complices de les faire comprendre dans l'amnistie ; puisque les Conjurés n'alléguoient rien de semblable pour leur défense. Il ne restoit plus de motifs de pardon que la crainte des menaces du Duc de Savoye ; mais on le redoutoit peu, dès qu'il n'étoit point appuyé de la France, avec laquelle il étoit pour lors brouillé. Quant aux *représailles* dont il pouvoit user sur les prisonniers Génois, il étoit difficile de se persuader qu'il en vînt à des extrémités si capables de le déshonorer. Enfin aucune considération ne sembloit devoir arrêter la punition d'un crime qui n'avoit été que trop fréquent dans Gênes, & qu'il étoit infiniment dangereux d'enhardir par l'exemple de l'impunité.

Le Sénat refuse de leur faire grace, & ils sont punis.

Ces réflexions porterent le Conseil à refuser la grace des coupables. Les suffrages furent unanimes, quoique plusieurs des Juges eussent de leurs parens prisonniers en Savoye. On reprit le procès des Conjurés : Vachero avec trois de ses complices fut condamné à

perdre la tête; & ils furent exécutés dans la prison. Vachero voulut se tuer lorsqu'on le menoit au supplice; mais on l'en empêcha. Sa femme & son valet de chambre, présentés à la question, ne voulurent jamais rien avouer. Ses biens furent confisqués, & sa maison rasée. Radini, qui avoit découvert la conspiration, fut libéralement récompensé. Les autres Conjurés, qui s'étoient sauvés, eurent aussi leurs biens confisqués, & furent bannis. AN. 1628.

Le Duc de Savoye fut extrêmement irrité lorsqu'il apprit la mort de Vachero & de ses complices. Il ordonna sur le champ qu'on coupât la tête aux quatre principaux prisonniers Génois; mais il révoqua bientôt cet ordre, qu'il n'avoit donné que dans le premier mouvement de sa colere. La Cour d'Espagne sut fort mauvais gré à la République de Gênes du peu de cas qu'elle avoit paru faire de ses sollicitations. Le Gouverneur de Milan fit mettre en liberté plusieurs Conjurés qu'il avoit fait arrêter dans son Gouvernement, & tous les Génois mécontens trouverent dans le Milanez & dans les Etats du Duc de Savoye, non- Mécontentement du Duc.

AN. 1628. ſeulement une entiere sûreté, mais une protection marquée. Le Duc animoit encore les Miniſtres d'Eſpagne contre la République Génoiſe ; & ces Miniſtres, qui vouloient ménager le Duc leur allié, ſe conduiſoient de maniere à donner à Gênes de vives inquiétudes. Luc Pallavicini, envoyé en Eſpagne pour juſtifier la conduite que le Sénat avoit tenue dans l'affaire de Vachero, fut fort mal reçu : mais au fond les Génois étoient trop utiles à l'Eſpagne, pour qu'elle ſe brouillât ſérieuſement avec eux.

Inquiétudes des Génois.

Ils avoient cependant bien des raiſons de s'allarmer. Ils ſavoient combien étoit grand le crédit qu'avoit à la Cour d'Eſpagne le Duc de Savoye leur ennemi. Ils n'ignoroient pas le mécontentement perſonnel du Comte-Duc d'Olivarès, qui gouvernoit ce Royaume ſous le nom de Philippe IV. Ce Miniſtre avoit voulu emprunter aux Génois quelques ſommes d'argent qu'ils lui avoient refuſées ; & il s'en étoit vengé dès l'année précédente, en retranchant une partie des payemens des rentes qui étoient dûes par le Roi d'Eſpagne aux Génois, & en employant

employant pour ce payement une monnoie désavantageuse. Il avoit même tenté de se servir des Portugais pour faire tenir en divers lieux l'argent que la Cour d'Espagne avoit besoin d'y faire remettre, & priver par-là les Génois des profits que ces remises leur procuroient : mais les Portugais avoient trop peu de correspondances établies ; & il fallut en revenir aux Génois. AN. 1628.

Aux motifs de crainte que donnoient à Gênes la haine du Duc de Savoye, & le mécontentement du Ministre d'Espagne, se joignirent bientôt des sujets d'allarmes plus positifs. Un Courier arrêté par les François fut trouvé chargé de dépêches de la Cour d'Espagne pour le Duc de Savoye, dans lesquelles il s'agissoit de projets contre les Génois, à qui elles furent sur le champ communiquées. Les Génois se trouvoient fort embarrassés. Trop de sécurité pouvoit les perdre ; trop de soupçons & de précautions pouvoient hâter le coup qui paroissoit les menacer. Ils se préparerent à tout évenement. Ils munirent leurs principales Places, mirent sur pied bon nombre de troupes nationales

AN. 1629. & étrangeres, obtinrent du Pape mille hommes d'Infanterie, & en reçurent autant du Duc de Baviere. Mais, comme je l'ai dit, l'intention de la Cour d'Espagne n'étoit pas de rompre avec Gênes.

Nouvelles Négociations de paix entre les Génois & le Duc de Savoye.

Le Comte de Montérei, que cette Cour envoyoit en Ambassade à Rome, eut ordre de s'arrêter quelque temps à Gênes dans les vûes les plus pacifiques. L'arrivée de ce Comte inquiéta d'abord les Génois, qui craignoient qu'il ne voulût tramer quelque conspiration nouvelle ; mais sa conduite les eut bientôt rassurés. Il offrit aux Génois ses bons offices auprès du Duc de Savoye, pour terminer leurs différends. Ils accepterent, & il alla trouver le Duc. Il s'acquitta de sa commission avec tout le zele possible ; mais le Duc étoit trop irrité, & l'on ne put rien conclure. L'on travailloit encore à Gênes au procès de quelques complices de la derniere conjuration. Montérei trouva, à son retour, qu'on étoit prêt de mettre à mort deux des Conjurés que l'on venoit de condamner. Il fit sentir au Sénat combien un pareil procédé seroit préjudiciable à l'accom-

modement qu'on négocioit ; & il se donna tant de mouvemens, qu'il fit surseoir l'exécution de l'Arrêt. Il partit quelque temps après pour Rome, où il étoit envoyé, laissant les Génois absolument tranquilles du côté de l'Espagne, & en termes de conciliation avec le Duc de Savoye. An. 1629.

La guerre subsistoit toujours entre le Roi de France, qui soutenoit les droits du Duc de Nevers sur la succession du feu Duc de Mantoue, & le Duc de Savoye qui avoit des prétentions sur cette même succession. Le Roi prit la résolution de passer les Alpes en personne ; & tous les Etats d'Italie en furent allarmés. Les Génois furent inquiets comme les autres ; & le Roi députa vers eux pour les rassurer. Non-seulement il leur fit déclarer qu'ils n'avoient rien à craindre de son entrée en Italie ; mais il leur fit offrir dans les termes les plus forts de les défendre contre quiconque voudroit attenter à leur liberté. Augustin Pallavicin, qui fut depuis Doge, fut envoyé par les Génois en qualité d'Ambassadeur, pour remercier le Roi de ses gracieuses offres, & pour le supplier de conserver à

AN. 1629. l'égard de la République de si favorables dispositions.

La Cour d'Espagne fut fort mécontente de cette Ambassade, & le fut bien davantage encore lorsqu'elle apprit que le Roi de France envoyoit Sabran à Gênes, en apparence pour régler diverses choses au sujet des vivres que le Roi faisoit transporter de Provence dans le Monferrat; mais en effet pour résider dans cette Capitale en qualité d'Ambassadeur ordinaire. L'usage des Génois étoit de ne recevoir chez eux d'Ambassadeur ordinaire que celui d'Espagne. Quand les Ministres d'Espagne y virent Sabran établi, ils se plaignirent fort haut. Le Sénat, pour les apaiser, déclara qne Sabran ne seroit point reconnu Ambassadeur ordinaire; mais jugea en même temps qu'on ne pouvoit l'empêcher de demeurer à Gênes comme simple particulier. Ce n'étoit donner à l'Espagne que les apparences d'une satisfaction. Aussi cette Cour se tint-elle fort offensée: la France au contraire en parut plus affectionnée pour les Génois. La République de Gênes, qui voyoit la guerre à ses portes, tâchoit de s'en garantir par

la plus exacte neutralité. C'étoit pour l'Espagne de nouveaux griefs. Les Génois ne voulurent ni lui fournir des soldats, ni laisser prendre à ses troupes des quartiers d'hyver sur leurs terres. Le Duc de Savoye profitoit de toutes ces circonstances pour aigrir les Espagnols contre Gênes : mais, malgré tous ses efforts, il ne put les engager à une rupture. AN. 1630.

Enfin ce cruel ennemi des Génois mourut à Savigliano, le vingt-six de Juillet 1630. âgé de près de soixante-neuf ans. Il ne fut que trois jours malade ; & ses mauvais succès contribuerent beaucoup à sa mort. Il survécut au bonheur de ses armes, & à l'honneur de sa politique, dont il étoit encore plus jaloux. Le Duc son pere lui avoit laissé ses Etats tranquilles ; & il les perdit presque tous en voulant les agrandir. Victor Amédée son fils lui succéda. Il accommoda dès l'année suivante l'affaire concernant la succession du Duché de Mantoue ; & l'on reprit les négociations pour terminer ses différends avec les Génois. On avoit fait diverses propositions qui jusqu'alors n'avoient pû contenter les deux

Mort du Duc.

AN. 1631.

AN. 1631.

Les négociations de paix reprennent vigueur.

partis. Depuis qu'on avoit infructueusement travaillé à cet accord à Madrid en 1626. Dom Ramirès de Prado avoit dressé par ordre du Roi d'Espagne un nouveau projet de conciliation, par lequel Zuccarello restoit aux Génois, qui s'obligeoient de payer au Duc de Savoye cent mille écus comptant; le Duc étant d'ailleurs réservé à se faire rembourser de ce qu'il avoit payé au Marquis de Carretto, dont il avoit acheté ce Marquisat en 1568. Ni les Génois ni le Duc n'avoient cru devoir souscrire à ce projet. Les Génois trouvoient qu'on les condamnoit à payer une somme trop forte, & qu'on ouvroit la porte à de nouvelles prétentions de la part du Duc de Savoye, qui pourroient occasionner derechef des brouilleries. Le Duc, au contraire, trouvoit qu'on lui accordoit un trop foible dédommagement, & que d'ailleurs on ne lui donnoit aucune satisfaction sur les plaintes qu'il avoit formées, soit à l'occasion de l'infraction de la trêve, soit au sujet des procédés des Génois à l'égard de Vachero & de ses complices.

Ces difficultés subsisterent tant que le Prince Charles Emmanuel vécut,

& rendirent la conciliation impossible : mais sitôt que son fils lui eut succédé, les ouvertures de paix recommencerent ; & ce Prince apporta une grande facilité à l'accommodement, en acceptant le Roi d'Espagne pour unique arbitre de ses différends avec Gênes. Les Génois ne demandoient pas mieux qu'un tel Arbitre : ils ne voulurent cependant traiter d'abord qu'à condition qu'il ne seroit fait aucune mention des complices de Vachero. Le Roi d'Espagne s'offensa de cette réserve que les Génois employoient dans leur compromis ; & ils se déterminerent enfin à laisser ce Prince le maître de régler leurs différends de telle façon qu'il lui plairoit. François Lomellini fut député de leur part, & l'Abbé Scaglia de la part du Duc de Savoye, pour travailler à cette affaire. Tandis qu'on la discutoit, le Pape & le Roi de France firent proposer à la République leur médiation, faisant envisager aux Génois que leur arbitrage leur seroit plus favorable que celui de la Cour d'Espagne : mais il n'étoit plus temps, & les Génois les firent remercier de leur bonne volonté.

AN. 1631.

AN. 1631.

Conditions de paix.

Enfin sur la fin de Novembre de l'an 1631. on dressa à Madrid les articles de la Sentence arbitrale, qui portoit en substance, que les Génois & le Duc de Savoye se rendroient réciproquement Places, Prisonniers & Artillerie; que le Marquisat de Zuccarello resteroit aux Génois, parcequ'ils payeroient au Duc de Savoye en quatre termes cent soixante mille écus d'or, pour lui tenir lieu de toutes ses prétentions; qu'on restitueroit tous les biens confisqués de part & d'autre à l'occasion de la guerre; qu'on pardonneroit à tous ceux qui y avoient servi contre leur Patrie, & notamment à dix des conjurés; mais que ces derniers ne pourroient rentrer sur les terres de la République, à peine d'être déchus du pardon.

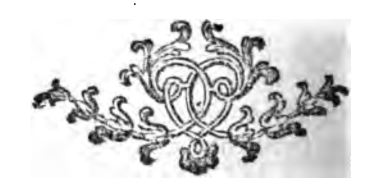
Quoique les Génois trouvassent exorbitante la somme qu'on les condamnoit de payer, & qu'ils vissent avec regret le pardon accordé à une partie des conjurés, ils ne crurent pas devoir réclamer contre le jugement d'un Arbitre qu'ils avoient accepté. Le Duc de Savoye, moins scrupuleux ou moins complaisant, ne voulut pas d'abord acquiescer

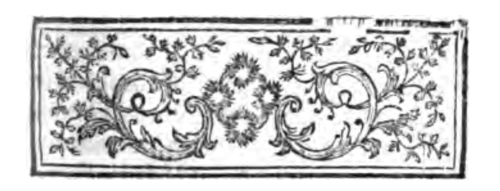
AN. 1631.

acquiescer à la Sentence. Il prétendoit qu'on n'avoit pas dû limiter le pardon des conjurés ; il demandoit des sûretés pour les payemens qu'on lui devoit faire ; il vouloit qu'on lui livrât son artillerie dans Gavi. Ces difficultés, & quelques autres semblables, déplurent fort au Roi d'Espagne, qui ne voulut rien changer à sa Sentence. Cette affaire demeura donc suspendue durant quelques mois. Enfin le Duc obtint que le Cardinal Infant, qui étoit pour lors à Milan, examinât ses griefs, & éclaircît quelques points de la sentence, qui réellement avoient besoin de l'être. On fixa par exemple la valeur des écus d'or que les Génois devoient payer, & on décida que l'artillerie du Duc devoit lui être livrée à Savone. Le Traité fut ensuite accepté & exécuté respectivement. Ainsi fut terminée par une paix solide la guerre que la Savoye avoit déclarée aux Génois en 1625. Cette guerre, qui avoit été suspendue dès son origine, n'avoit presque duré qu'une campagne, dans laquelle le Duc de Savoye avoit conquis & perdu presque tout l'Etat de Gênes. Les dépenses qu'elle avoit coû-

Traité signé.

AN. 1631. té aux Génois montoient à plus de dix millions, en y comprenant les fortifications qu'ils avoient été obligés de faire à leur Capitale, & à plusieurs de leurs places. Désormais sans ennemis, ils profiterent de la paix pour perfectionner les ouvrages qu'ils avoient commencés pour leur sûreté; & ils n'acheverent qu'en 1633. une formidable enceinte de murs qu'ils avoient commencé à élever autour de Gênes en 1630. & qui ont huit milles de circuit.





HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE GENES.

LIVRE SIXIEME.

GENES fut tranquille durant les quarante années suivantes : mais la douceur de ce repos fut empoisonnée. Elle essuya les ravages d'une longue & cruelle peste ; son commerce fut troublé par les Corsaires de Barbarie. Elle négocia en 1666. un Traité de commerce avec les Turcs, & l'établit ; mais elle en tira si peu d'avantages ;

AN. 1666.

AN. 1670 qu'elle fut obligée de l'abandonner huit ou neuf ans après. Pour comble de malheur une nouvelle conspiration éclata en 1670. & arma de nouveau la Savoye contre les Génois. Cette conspiration fut l'ouvrage de la Torré, fils d'un célebre Jurisconsulte * dont nous avons plusieurs écrits ; mais qui n'hérita ni des inclinations, ni des vertus de son pere.

Conjuration de la Torré. Il étoit né avec un esprit vif, capable jusqu'à un certain point de vûes, de ressources & d'intrigues ; mais à ces qualités, il réunissoit toute la violence du caractere, toute la corruption du cœur propre à les rendre funestes. Il fut quelque temps Page du Grand Duc de Toscane, voyagea ensuite dans divers Etats de l'Italie : enfin il se fixa à Gênes, ou par ses profusions & ses débauches il absorba bientôt le bien que lui avoit laissé son pere, qui étoit mort en 1667. Sans sentimens comme sans mœurs, il chercha par les voies les plus honteuses à réparer le désordre de sa fortune ; & enhardi par l'impunité, il se porta enfin à des excès si publics & si outrés, qu'il se

* Raphaël de la Torré.

vit exposé à éprouver toute la rigueur des Loix. Un jour, suivi de quelques brigands qu'il s'étoit associés, il se saisit d'une felouque à la hauteur de Porto-Fino, & en enleva quelques marchandises considérables avec une grosse somme d'argent. La précaution que lui & ses camarades avoient prise de se masquer n'étoit pas suffisante pour les empêcher d'être découverts. Il se trouva mieux de celle qu'il prit de se réfugier en Languedoc. Il y apprit que son procès lui avoit été fait par contumace, & qu'il avoit été condamné à être pendu avec confiscation de biens. La Torré avoit alors vingt-cinq ans. AN. 1671.

De Languedoc il passa à Final, & de-là à Turin, où il avoit un protecteur considérable. C'étoit Charles de Simiane, Marquis de Livourne, qu'il avoit connu à Gênes. Il obtint, par le crédit de ce Seigneur, une compagnie de Cuirassiers: mais son projet, en s'établissant à la Cour de Savoye, n'étoit pas de se ménager seulement une retraite sûre. Il songeoit à se servir de cette Cour pour se venger des Génois, & leur faire payer cher l'exil auquel ils le forçoient.

AN. 1671.

Il engage le Duc de Savoye à le soutenir.

Il savoit que la Courde Savoye conservoit toujours par rapport à Gênes des prétentions & des ressentimens. Il proposa au Marquis de Livourne d'offrir au Duc ses services ; & exagérant ses intelligences & ses ressources, il ne parloit de rien moins que de rendre le Duc maître de Gênes. Le Marquis, qui sentoit toute la difficulté & toutes les suites d'une pareille entreprise, fit long-temps languir la Torré, avant que de lui obtenir une audience du Duc. Il voulut auparavant consulter son pere, le Marquis de Pianezze, qui, après avoir été long temps à la tête des affaires de Savoye, s'étoit retiré dans un Monastere. Le Marquis de Pianezze étoit un des plus habiles politiques, & un des plus honnêtes-hommes de son siecle. Dès que son fils l'eut instruit du projet de la Torré, il en sentit tous les défauts. Quel secours pouvoit-on tirer d'un homme sans biens, sans crédit, sans rang, déshonoré par une condamnation infamante ? Quel fond pouvoit-on faire sur des promesses vagues, que l'ambition, la vengeance, le désespoir avoient dictées ? Convenoit-il au Duc de Sa-

voye de se liguer avec un homme tel que la Torré ? Pouvoit-il enfin sans injustice attaquer les Génois avec qui tous ses différends étoient terminés ? Tels furent les réflexions que le Marquis de Pianezze fit faire à son fils. AN. 1672.

Elles porterent le Marquis de Livourne à refuser à la Torré de lui procurer l'audience qu'il demandoit : mais les sollicitations réitérées, & plus encore, peut-être, la crainte que la Torré ne fit aggréer son projet par quelque autre voie, déterminerent enfin le Marquis à le satisfaire. La Torré vit le Duc, lui ouvrit ses vûes, & lui détailla son plan. L'esprit du Duc étoit dans une disposition propre à recevoir favorablement de pareilles propositions. Ce Prince, occupé de desseins contre les Génois, avoit concerté depuis peu une entreprise sur Savone. Il écouta avec plaisir la Torré, & fit venir sur le Champ Trucchi, Trésorier de son épargne, pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre. Trucchi conseilla au Duc de consulter différentes personnes, entr'autres le Marquis de Pianezze.

Ce dernier représenta avec fermeté

AN. 1672.

les mêmes raisons qu'il avoit alléguées à son fils, & conclut qu'on renvoyât la Torré. Le Marquis de Livourne étoit de l'avis de son pere : mais Trucchi, voyant que le Duc paroissoit porté à accepter les propositions de la Torré, l'affermit dans ce sentiment. Plusieurs autres courtisans, ou par flatterie, ou par jalousie de la faveur du Marquis de Pianezze, acheverent de décider ce Prince. La guerre contre Gênes fut résolue, & les offres de la Torré furent agréées. Le Marquis de Pianezze rentra dans sa solitude, & le Marquis de Livourne, en sujet soumis & zélé, offrit son bras pour l'exécution d'un projet qu'il désapprouvoit.

Le Duc se propose de surprendre Savone, & la Torré de surprendre Gênes.

La Torré fort caressé du Duc étoit au comble de sa joie, & & ne s'occupoit plus qu'à arranger le plan qu'il avoit formé de surprendre Gênes, tandis que les armes du Duc attireroient sur Savone toute l'attention des Génois. Le dernier systême auquel il s'arrêta fut de descendre avec le plus de troupes qu'il pourroit dans la Vallée de Bisagno ; d'approcher de Gênes la nuit qui précede la fête de S. Jean-

Baptiste, tandis que tout le Peuple seroit occupé aux réjouïssances & aux feux de joie ordinaires; d'entrer dans la Ville par les endroits les moins gardés & les plus accessibles; d'enfoncer les prisons pour armer les prisonniers, & de mettre le feu aux magasins des poudres pour jetter l'épouvante parmi les Habitans. Pendant ce désordre il ne doutoit pas qu'il ne fût aisé de s'emparer des postes principaux, de se saisir des trésors de la Banque de S. Georges, & de demeurer enfin maître de Gênes. AN. 1672.

Un semblable projet ne pouvoit passer que pour une témérité que le hazard seul pouvoit faire réussir, si des intelligences secrettes ne préparoient & n'aidoient à propos le succès. La Torré, pour se faire mieux écouter, s'étoit vanté d'en avoir beaucoup: mais effectivement il n'en avoit gueres. Il résolut d'en pratiquer; & pour s'en procurer, il jetta les yeux sur Vico. C'étoit un homme de basse naissance; mais adroit, remuant, qui avoit des liaisons étendues, & que la Torré ne crut pas capable de s'effrayer d'une trahison. Il lui découvrit son secret,

AN. 1672.

& lui propoſa de ſe joindre à lui. Vico accepta volontiers ; & la Torré entrant dans le détail l'inſtruiſit des moindres circonſtances du projet.

La conjuration eſt découverte.

Vico prodigua les promeſſes & les engagemens : mais à peine la Torré l'eut-il quitté, qu'il ne ſongea plus qu'à tirer le meilleur parti poſſible du ſecret qu'on venoit de lui confier. L'entrepriſe de la Torré étoit infiniment dangereuſe. Elle ne pouvoit devenir avantageuſe que par un ſuccès qui paroiſſoit fort douteux ; & dans le cas de ce ſuccès même ; le principal fruit revenoit à la Torré. Pour un avantage médiocre & incertain, Vico ſe couvroit de toute l'infamie qui ſuit les traîtres, & s'expoſoit au châtiment qu'ils méritent. Au contraire, en ſacrifiant la Torré, Vico ſauvoit ſa Patrie, ſe couvroit de gloire, & faiſoit ſa fortune. Il ne pouvoit balancer long-temps entre deux partis ſi peu égaux. Il alla trouver le Sénateur Jean-Baptiſte Catanéo, & lui révéla la conjuration qui ſe tramoit. Catanéo fit ſon rapport au Sénat : Vico fut récompenſé par une penſion conſidérable, & l'on délibéra ſur les meſures qu'on devoit prendre pour parer le

coup dont on étoit menacé, tant par les menées de la Torré, que par les armes du Duc de Savoye. AN. 1672.

Les parens de la Torré furent exclus des Conseils. Les Inquisiteurs d'Etat, tribunal érigé en 1625. pour réprimer les cabales, firent le procès à la Torré lui-même. La Sentence de mort & de confiscation des biens, prononcée contre lui l'année précédente, fut réitérée : ses enfans furent proscrits ; & l'on promit vingt-mille écus à quiconque apporteroit sa tête. On crut cet éclat suffisant pour arrêter les desseins du Duc de Savoye : l'on ne pensa pas qu'il y eût rien à appréhender pour Savone, que ce Prince devoit attaquer selon le plan de la Torré ; & l'on se persuada que la découverte du projet obligeroit le Duc à renoncer à toute entreprise contre les Génois.

Le Duc de Savoye ne laisse pas de commencer la guerre.

Mais il n'en fut pas ainsi. Le dessein du Duc sur Savone étoit concerté long-temps avant les ouvertures de la Torré. Tout étoit prêt pour l'exécution ; & dès qu'on se fut détermiué à accepter les propositions que la Torré avoit faites, les troupes se mirent en

marche. Elles arriverent le 25 de Juin
AN. 1672. ſur les frontieres de l'Etat de Gênes, ſous prétexte d'aller travailler aux fortifications de Ceva; & tout de ſuite elles avancerent vers Savone. Il y auroit eu de la légereté de s'embarquer tout d'un coup dans une guerre avec les Génois, ſur un projet auſſi peu ſolide que celui de la Torré; mais le Duc de Savoye étoit réſolu, indépendamment de ce projet, de renouveller la guerre contre Gênes.

Allarmes à Gênes.

Les Génois qui ne s'attendoient point à être attaqués, & qui depuis la conjuration découverte croyoient pouvoir être dans une ſécurité parfaite, n'avoient pris aucun ſyſtême de défenſe. La conſternation fut terrible à Gênes lorſqu'on y apprit que l'armée de Savoye approchoit de Savone. La frayeur groſſiſſant les bruits fâcheux, on débitoit que quelques troupes qui avoient voulu défendre les paſſages avoient été battues, & que les ennemis étoient déja maîtres de Savone même. On fut un peu raſſuré en apprenant que ces nouvelles étoient fauſſes, & que Jerôme Spinola, Gouverneur de la Place, non-ſeulement ſe prépa-

roit à une vigoureuſe réſiſtance ; mais qu'il avoit envoyé des troupes vers Altaré, pour s'y fortifier dans des poſtes avantageux, & arrêter les ennemis dans leur marche. On apprit auſſi qu'on avoit découvert dans Savone quelques intelligences que les ennemis y avoient; mais cette découverte, quoique favorable, ne laiſſa pas d'allarmer. Elle fourniſſoit de nouveaux ſujets de ſoupçons & de craintes.

Dans ces circonſtances le Sénat crut ne devoir rien négliger pour la sûreté de l'Etat. Les pourſuites contre les parens de la Torré furent plus vives ; & Paſchal de la Torré fut arrêté & mis à mort. On envoya à Savone & à Vado des renforts de troupes, & des proviſions nombreuſes ; on équippa des vaiſſeaux & des galeres pour couvrir les côtes ; on établit un Conſeil de guerre ; on arma les payſans de la Vallée de Polſévera & des Montagnes des environs ; on fit de grandes levées en Corſe ; & les habitans de cette Iſle ſe préſenterent avec empreſſement pour ſervir la République. Pluſieurs particuliers firent des compagnies à leurs dépens ; d'autres porterent au Tréſor

AN. 1672. public leur argent & leur vaiſſelle ; les Dames mêmes ſacrifierent leurs bijoux ; & par-là le Sénat raſſembla en peu de temps un fonds de plus de trois millions de livres.

Marche de l'armée Piémontoiſe.

Cependant l'armée de Savoye étoit parvenue à Altaré, * Ville qui appartenoit au Duc de Mantoue : elle devoit la nuit ſuivante s'approcher de Savone, qui n'en eſt éloignée que d'environ trois lieues ; & malgré l'infidélité de Vico, on auroit pû réuſſir, ſi l'on eût achevé de ſuivre le plan qu'on avoit formé. Mais le Marquis de Livourne, qui commandoit les troupes de Savoye, ayant appris à Altaré, par un Religieux qui arrivoit de Gênes, que tout y étoit dans l'agitation à propos d'une conjuration qu'on venoit de découvrir, ne doutant pas qu'il ne s'agît de celle de la Torré, déſeſpéra dès lors de réuſſir, & s'arrêta dans le temps même où il convenoit d'agir avec plus de promptitude, afin de profiter de cette premiere confuſion où jette néceſſairement la nouvelle d'un danger qu'on n'a pas prévû.

En effet les approches de l'armée de

* Le 25 de Juin.

Savoye répandirent parmi les habitans de Savone une terreur qui les auroit pû perdre. Ils se crurent trahis, & ils publioiett déja que des partisans de la Torré avoient encloué leur canon. Quoique prévenus des desseins de leurs ennemis, leur frayeur auroit suppléé à la surprise. Mais le Marquis de Livourne, instruit des préparatifs qu'ils faisoient, regarda ce projet comme échoué. Il demeura plusieurs jours à Altaré, & reçut ordre peu après d'aller faire le siege de Piévé. Quant aux habitans de Savone, ils ne furent bien rassurés que lorsqu'ils eurent reçu les troupes & les munitions que le Sénat leur envoya.

AN. 1672.

Prise de Piévé.

Le Marquis Catalan Alfieri, que la maladie avoit forcé jusqu'alors de laisser au Marquis de Livourne le commandement des troupes de Savoye, rejoignit l'armée, & se rendit le vingt-huit de Juin devant Piévé. Il somma cette Place d'ouvrir ses portes. Le Gouverneur, jeune homme sans expérience, & d'ailleurs qui ne s'attendoit pas à un siege, prit le parti de se rendre. Sa conduite étoit d'autant plus excusable, qu'il sentoit, par la foible

AN. 1672. résistance qu'avoient faite quelques Milices qui gardoient les passages, quelle seroit celle qu'il pouvoit se flatter de faire dans sa Place : & les habitans s'étoient trop mal trouvés en 1625. d'avoir voulu se défendre contre les armes de Savoye, pour risquer de s'exposer de nouveau à des suites aussi fâcheuses.

Manifeste du Duc de Savoye.

Une hostilité de la nature de celle que le Duc de Savoye venoit de commettre devoit être appuyée par un Manifeste qui la justifiât au moins en apparence. Il en fit publier un où il exposoit qu'il ne s'étoit emparé de Piévé, que pour mieux défendre Cénoa contre les insultes des habitans de Rezzo ; qu'au reste il étoit prêt de retirer ses troupes, dès que la République voudroit remettre ce différend au jugement des Docteurs du College de Bologne, & faire raison de quelques dommages causés aux habitans de Rochefort par les habitans de Coscio. Ce Manifeste fut envoyé au Sénat de Gênes, qui, sans s'arrêter aux prétextes qu'on y déduisoit, n'eut pas de peine à pénétrer les vrais motifs qui faisoient agir le Duc.

Les

AN. 1672.

Résolution du Sénat de Gênes.

Les principaux différends des habitans de la dépendance de la République avec les sujets du Duc de Savoye avoient été terminés dès 1670. par l'entremise de l'Abbé Servien, Ministre de France : d'ailleurs les querelles de quelques paysans pouvoient-elles autoriser ce Prince à s'emparer à force ouverte d'une des fortes Places de l'Etat de Gênes, avant que d'avoir demandé justice des dommages dont il se plaignoit ? L'entreprise de la Cour de Savoye étoit donc une suite des desseins ambitieux de cette Cour, qui depuis long-temps étoit accoûtumée à armer contre les Génois les mécontens & les bannis, & à se servir des traîtres & des rébelles. Les prétextes allégués dans le Manifeste n'avoient rien de solide ni même de réel ; & puisque la guerre que le Duc commençoit n'avoit de vrai motif que son ambition, il n'y avoit d'autre parti à prendre que de repousser avec vigueur une attaque injuste, & s'il se pouvoit, de l'en faire repentir. Telle fut la résolution du Sénat.

Sa réponse au manifeste.

Les Génois firent aussitôt retentir leurs plaintes dans toutes les Cours de

AN. 1672. l'Europe ; & pour mettre le Duc dans tout son tort, ils offrirent de remettre la décision de leurs différends au jugement d'un Prince désintéressé. Ils réitérerent ces offres dans la réponse qu'ils publierent au Manifeste de la Cour de Savoye, consentant de donner toutes sortes d'assurances d'acquiescer à ce qui seroit jugé, pourvû que le Duc en fit autant de son côté. Tandis que ces écrits se publioient de part & d'autre, les troupes de Savoye se fortifioient dans Piévé, & les Génois mettoient les Places voisines en état de défense. Peu à peu ces derniers revenoient de leur frayeur. Grand nombre de ceux qui à la premiere nouvelle de l'invasion s'étoient embarqués avec leurs effets, pour se retirer ailleurs, reprirent cœur lorsqu'ils virent les mesures qu'on prenoit pour se défendre ; & le Duc de Savoye voyoit ses ennemis dévenir chaque jour plus difficiles à vaincre ; au-lieu que ses troupes s'affoiblissoient à tout instant par les désertions, & par les fréquentes escarmouches. D. Gabriel de Savoye eut ordre de conduire un renfort à cette armée, & il se rendit a Piévé le neuf de Juillet.

AN. 1672.

Réplique du Duc.

On publia cependant une replique à la réponse que les Génois avoient faite au Manifeste de Savoye. On convenoit que quelques démêlés entre les sujets du Duc & ceux de la République avoient été terminés par la médiation de l'Abbé Servien ; mais on alléguoit qu'il en subsistoit d'autres, tels que celui des habitans de Rezzo avec les habitans de Cénoa, dont on n'avoit pû avoir raison. Que le Commissaire de la République n'avoit pas même voulu consentir qu'on s'en rapportât sur ce différend au Ministre de France. Que depuis ce temps chaque année avoit fourni au Duc de nouveaux sujets de se plaindre des Génois. Qu'il étoit jusqu'alors demeuré dans les bornes de la plus patiente modération. Que les griefs multipliés l'avoient enfin forcé de prendre les armes. Qu'il étoit toujours prêt de les mettre bas, & de s'en rapporter au jugement des Docteurs de Bologne, comme il l'avoit offert par son premier Manifeste ; mais qu'avant toutes choses il exigeoit qu'on lui fît les satisfactions qu'il demandoit, & qu'on réparât les dommages dont il se plaignoit à juste titre.

AN. 1672. D. Gabriel de Savoye, après avoir publié ce nouveau Manifeste, rétabli la discipline dans l'armée Piémontoise, & réconcilié les Chefs qui s'étoient brouillés, retourna à Turin. Peu après le Duc, qui sentoit de plus en plus toute l'étendue de la guerre où il s'étoit engagé, envoya un nouveau secours, ou plutôt une nouvelle armée, composée de dix mille hommes de pied & de mille chevaux. Nous n'entrerons point dans le détail des escarmouches, des rencontres de partis, des attaques de postes, & de mille particularités de cette espece. Il nous suffira de remarquer que dans ces petites occasions les Génois eurent presque toujours l'avantage, & que les troupes du Duc continuerent de s'affoiblir, tant par ces combats journaliers, que par la désertion qu'occasionnoit le défaut de vivres & d'argent.

Progrès des Piémontois.

Le Duc de Savoye avoit donné un terme aux Génois, pour repliquer à son dernier Manifeste. Les Génois le laisserent passer sans répondre. Aussitôt le Général Piémontois se disposa à agir avec toute la vigueur possible. Il commença par démolir le Château de

Rezzo. D. Gabriel de Savoye arriva sur ces entrefaites avec quelques renforts, & retenant avec lui la plus grande partie de l'armée, marcha vers la mer pour couvrir Oneille, qu'on disoit que les Génois avoient dessein d'attaquer, tandis que le Marquis Catalan s'avança vers Zuccarello avec le reste des troupes. AN. 1672.

D. Gabriel pilla Diano sur sa route; mais il ne put obliger le Fort de se rendre. Il s'empara d'Andora; mais s'étant remis en marche, il fut attaqué, & perdit quelque monde. Il voulut aller plus loin, du côté de Statanello; mais il trouva des passages bien gardés: on tomba sur lui de toutes parts; ses troupes se débanderent, & il auroit été pris, sans le stratagême d'un Prêtre de Statanello, qui abordant hardiment le Commandant des Corses qui poursuivoient les Piémontois lui dit fierement qu'il manquoit de respect à l'Empereur en combattant sur un terrain de sa dépendance. Ce discours hazardé arrêta les Corses & sauva D. Gabriel.

Les Génois n'avoient pas assemblé d'armée; mais les garnisons nombreuses qui remplissoient leurs Places, les Défense des Génois.

AN. 1672.

petits Corps qui gardoient les défilés & les hauteurs, quelques troupes légeres, composées particulierement de Corses qui battoient la campagne, suffisoient pour détruire peu à peu les troupes divisées du Duc de Savoye. Tandis que la partie de ces troupes que commandoit D. Gabriel essuyoit tous les jours des attaques, & souffroit de nouvelles pertes, la partie qui étoit aux ordres du Marquis Catalan, plus heureuse dans ses premieres expéditions, ne s'attendoit pas aux extrémités dans lesquelles elle étoit sur le point de se trouver. Ses détachemens prirent d'abord la Ville & le Fort de Rocca-Barbena, que la garnison abandonna avec une précipitation peu honorable. Ils entrerent d'un autre côté dans Castel-Vecchio, que les Milices du pays ne tenterent pas de défendre. Enfin le Marquis Catalan arriva devant Zuccarello, Ville peu fortifiée, défendue par un Château à demi-ruiné, mais dont la garnison n'étoit presque composée que des déserteurs de l'armée du Duc. La résistance fut telle qu'on avoit lieu de l'attendre de gens qui craignoient moins de se faire tuer que de se

Divers évenemens de cette guerre.

rendre ; & ce ne fut qu'après plusieurs assauts meurtriers que la Place fut emportée. Après cette expédition, le Marquis Catalan prit la route d'Albenga, dans le dessein de rejoindre avec sa division celle de D. Gabriel, selon le plan qu'ils avoient dressé. AN. 1672.

D. Gabriel étoit pour lors occupé de desseins sur Villa-Nova & sur Port-Maurice. Mais il eut le malheur de donner dans des embuscades qui firent échouer ses projets ; & pour comble d'infortune, il se laissa enfermer dans Tetrico par les troupes de la République. Il eut beaucoup à souffrir dans cette position. Il en sortit pour se retirer vers Oneille, & donna avis de sa situation au Marquis Catalan, demandant qu'il fît marcher quelques troupes pour faciliter la jonction. Le Marquis de Livourne, qui étoit dans la division du Marquis Catalan, offrit à D. Gabriel d'aller au-devant de lui avec huit cents hommes ; mais il n'en fit rien. Il représenta dans la suite pour sa justification l'ordre qu'il avoit reçu du Marquis Catalan de demeurer dans son poste ; & cet ordre eut les plus fâcheuses suites. La jonction trop diffé-

An. 1672.

Les troupes de Savoye sont coupées.

rée devint impraticable. Le Marquis Catalan arrêté à chaque pas, harcelé à chaque instant, fut obligé d'y renoncer. D. Gabriel, en ayant reconnu l'impossibilité, prit le parti de garnir de troupes le Marquisat d'Oneille, & de se retirer en Piémont. Il le fit avec tant de précipitation & de désordre, qu'il perdit une partie de ses munitions & de ses équipages, avant que d'avoir pû arriver à la Briga.

L'embarras du Marquis Catalan redoubla par la retraite de D. Gabriel. Toutes les troupes Génoises lui tomberent sur les bras, & le suivirent, sans cesser de le harceler, jusqu'à *Zuccarello*, où il arriva vers le commencement du mois d'Août. Après s'y être arrêté deux jours, il en repartit pour distribuer ses troupes dans divers endroits. Son arriere-garde fut attaquée, & souffrit beaucoup. Tandis qu'il s'occupoit à la dégager, les ennemis s'emparerent du Pont d'Erli, & lui couperent la communication avec Garessio, par où il tiroit ses vivres. Il n'étoit plus temps d'y remédier; & tout ce qu'il put faire fut de se jetter dans Castel-Vecchio, où il s'enferma.

Cette

Cette Place, petite & peu fortifiée, quoique bâtie sur un rocher escarpé, est commandée par les montagnes voisines. Les Génois l'assiégerent le trois d'Août, & s'emparerent d'une colline qui dominoit la riviere qui baigne les murs de la Ville.

AN. 1672.

Une partie est assiégée dans Castel-Vecchio.

L'avant-garde de la petite armée du Marquis Catalan avoit gagné S. Bernard de Garessio, tandis que l'arriere-garde étoit aux mains. Le Marquis fit demander du secours à cette avant-garde, qui s'avança en effet pour lui faciliter une retraite. Mais les Génois allerent au-devant, & la contraignirent de reprendre la route de Garessio. Ainsi il ne restoit plus au Marquis d'autres ressources que de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Quand la Place auroit été en état de soutenir le plus long siege, on étoit prêt d'y manquer de vivres, & l'on y manquoit absolument d'eau. Les plus grandes rigueurs de la soif s'y faisoient sentir. On achetoit une tasse d'eau au poids de l'or. Plusieurs essayerent de se désaltérer avec leur propre sang. D'autres affrontoient une mort sûre, plutôt que de souffrir plus long-temps un si cruel besoin.

Suites de ce siege.

AN. 1672. Dans une extrémité si pressante, *il* falloit ou se rendre sur l'heure, ou essayer de passer sur le ventre des assiégeants. Quelque désespéré que fût ce dernier parti, le Marquis Gatalan s'y détermina.

Il fit faire une fausse attaque d'un côté, & essaya de sortir par un autre : mais les Génois étoient trop sur leurs gardes pour être trompés par cette feinte ; & il fut repoussé dans la Place après avoir perdu grand nombre de braves gens. Il ne se rebuta point, & concerta une nouvelle sortie pour la nuit suivante. Il fit attaquer la premiere garde des ennemis vers le milieu de la nuit. Ses gens furent d'abord renversés & mis en désordre. Il ne laissa pas d'aller en avant, & se jettant lui-même l'épée à la main, à la tête de ses principaux Officiers, dans les Lignes des Génois, il eut le bonheur de s'ouvrir un passage, après avoir essuyé la plus vive résistance. Il traversa la riviere qui passe au pied des murs de Castel-Vecchio, dans un temps où le poste qui la commande étoit dégarni. Abandonné de ses gardes qui avoient été dissipés, presque seul, ignorant les chemins, il

arriva au bord d'un torrent qui l'obligea de s'arrêter. Il le passa sur les épaules de quelqu'un de ses gens qui se trouva auprès de lui. Le Marquis de Livourne & quelques autres Officiers le rejoignirent à l'autre bord, par une autre route. Ils rassemblerent environ cent cinquante soldats; & un soldat Corse, qu'ils avoient heureusement fait prisonnier, leur ayant indiqué un chemin détourné, ils le prirent, & parvinrent enfin à Garessio. AN. 1672.

Le Marquis Parella avoit tenté de sortir par une autre porte; mais il avoit été moins heureux. Forcé de rentrer dans la Place, il fut obligé de se rendre prisonnier avec treize cents hommes qui lui restoient. Les munitions, les bagages de l'armée, & les papiers du Général, tomberent entre les mains des Génois. Ils trouverent, entre autres mémoires, le plan de la conjuration de la Torré, & son accord avec le Duc de Savoye. Les Génois ne perdirent que quarante soldats dans ces sorties. Les Piémontois laissérent plus de six cents morts. Telle fut la fin d'une expédition commencée par les Généraux de Savoye avec de si belles espérances. On

AN. 1672. raisonna diversement sur les causes de ce malheureux succès. On accusa le Marquis Catalan de trop de lenteur. On lui reprocha de n'avoir osé tenter un coup de main pour forcer les passages, & opérer sa jonction avec D. Gabriel. S'il eut alors trop de circonspection, ce n'étoit pas assurément faute de courage. Sa sortie de Castel-Vecchio fait assez l'éloge de son intrépidité. Il paroît clair qu'il y avoit de la mésintelligence entre D. Gabriel & ce Général, & qu'il empêcha formellement le Marquis de Livourne de marcher en avant pour faciliter la jonction des deux divisions. Mais D. Gabriel, averti de la marche du Marquis Catalan vers Albenga, ne s'amusa-t-il point mal à-propos à des entreprises sur Port-Maurice & Villa-Nova, dans lesquelles il ne réussit pas? Quoi qu'il en fût, soit cabale, soit justice, le Marquis Catalan fut disgracié, & exilé dans ses terres. Le Marquis de Livourne fut même dans la suite associé à son malheur : mais ces évenemens ne sont pas de notre sujet.

Les Génois poussent leurs avantages.

Les Génois victorieux songerent à se servir de leurs avantages. On n'étoit encore qu'au commencement du mois

AN. 1672.

d'Août ; & ils avoient tout le temps de profiter de la retraite d'une partie de leurs ennemis & de la destruction totale de l'autre. Durazzo, l'un des Commissaires Généraux nommés par le Sénat dès le commencement de cette guerre, partit d'Albenga, * & se mit à la tête d'un corps de troupes, dans le dessein d'assiéger Oneille. Par ses ordres, Jean Prato s'empara des vallées & des hauteurs voisines de cette Place, tandis que Centurioné, à la tête d'un gros détachement, observoit les mouvemens de D Gabriel qui avoit rétabli son armée ; que les habitans de San-Remo, & des autres Places d'alentour, faisoient des courses sur le pays ennemi, & que les galeres protégeoient les côtes de l'Etat de Gênes.

Ce ne fut pas sans coup férir que Prato se rendit maître des vallées Il essuya une vigoureuse résistance à Cazelli. Les habitans furent enfin forcés d'ouvrir leurs portes ; mais leur reddition pensa être plus funeste aux Génois que n'auroit été leur défense. Les soldats de Prato étant entrés dans la Place, les habitans les inviterent à

Stratagême des habitans de Cazelli.

* Le 9 d'Août.

AN. 1672. manger, & ils leur avoient préparé des viandes empoisonnées. Les premiers qui en mangerent tomberent morts sur le champ. Cet effet, heureusement trop prompt, découvrit l'affreux stratagême, assez-tôt pour sauver le reste des troupes Génoises, qui justement indignées saccagerent la Ville, & la brûlerent.

Suite des progrès des Génois.

Prato trouva moins de difficulté dans la suite de son expédition. Peu de Places oserent attendre le canon. On brûla celles qui résisterent, afin d'intimider les autres. S'il y en eut qui souffrirent l'assaut, elles éprouverent toutes les horreurs qui le suivent. Le plus grand nombre se hâta de se rendre, & prévint même la sommation. En peu de temps Prato, maître de toute la Vallée & du Marquisat de Maro, se rapprocha d'Oneille selon les ordres de Durazzo, qui en forma enfin le siege avec un corps de huit mille hommes. Oneille ne résista pas. Le Gouverneur se rendit au bout de douze heures. Durazzo se saisit des armes, de l'artillerie, des chevaux, & des munitions qu'il y trouva, & les fit transporter à Gênes. Il fit raser les Fortifications, & leva sur tou-

te la Principauté d'Oneille une contribution de cinquante mille écus. AN. 1672.

Après cette conquête, une partie des troupes Génoises marcha vers la Briga, qu'elles prirent & qu'elles ruinerent. Elles furent attaquées dans leur retraite par quelques Milices qu'elles repousserent. Les Génois irrités retournerent à la Briga, acheverent de détruire ce qui en restoit, & massacrerent les habitans qu'ils y trouverent. L'autre partie de l'armée Génoise prit Perinaldo, qui se racheta du pillage. Plusieurs Places voisines suivirent cet exemple : mais le Duc Savoye se préparoit à repousser ces attaques, & à attaquer lui-même avec plus de vigueur que jamais.

Divers Princes médiateurs.

Le Pape Clément IX. tâchoit depuis quelque temps de ménager une conciliation entre les Génois & le Duc de Savoye. Mais le Duc, plein de ressentiment de ses pertes, ne songeoit qu'à les réparer, & éludant les poursuites pacifiques du Pontife, s'occupoit du soin de rassembler des forces capables d'accabler les Génois. Le Roi de France, Louïs XIV. tâchoit aussi de procurer la paix en Italie, & avoit

AN. 1627. même donné ordre au Marquis de Vivonne, d'obſerver avec dix galeres les mouvemens de celles que les Génois avoient ſur leurs côtes, & de les traiter en ennemis, ſi les Génois refuſoient de ſe prêter à un accommodement raiſonnable. Le Duc de Savoye auroit bien voulu recevoir du Roi des ſecours plus effectifs ; mais ce fut tout ce qu'il en put obtenir.

Nouveaux efforts du Duc de Savoye.

Les négociations qu'on ſe propoſoit d'entamer étoient trop peu du goût du Duc, pour qu'il ſuſpendît ſes préparatifs, & même les hoſtilités. Dès qu'il eut aſſemblé des troupes ſuffiſantes, il fit attaquer les Génois par quatre endroits au même temps ; par le pas de la Nava, par le Mont Airolo, près de Piévé ; par le Mont-d'Erli, près de Caſtel Vecchio ; & par le Mont de Juſtiniani, près de Torrano. On faiſoit monter à plus de douze mille hommes les troupes deſtinées à ces attaques. Le ſuccès ne fut pas auſſi grand qu'il l'avoit eſpéré : les premiers progrès furent peu conſidérables, & les poſtes qui furent d'abord enlevés ne tarderent pas pour la plûpart à être repris.

AN. 1672.

Du côté de Ventimille, les troupes de Savoye agirent aussi, & le Marquis de S. Damien fit mine de vouloir assiéger cette place; mais il tourna tout d'un coup vers Penna, * après avoir repris Perinaldo & quelques autres Places moins importantes. Prato, qui commandoit pour les Génois à Ventimille & le long de la côte, se mit en mouvement pour secourir Penna; mais le Marquis de S. Damien ne s'opiniâtra pas à en faire le siége, & se retira après avoir mis le feu aux Fauxbourgs. Penna a un Château bâti sur le sommet d'une montagne. Il n'est accessible que d'un côté, & par un chemin si étroit qu'il n'y peut passer que deux hommes de front.

Sieges de Penna par les Piémontois, levés.

Malgré la situation avantageuse de cette Place, peu après la retraite de S. Damien, elle fut investie par quatre mille hommes. Corselino qui y commandoit, homme foible & timide, parloit déja de capituler, & sortit même de la Vilie pour dresser les articles de la capitulation: mais il avoit mal pris ses sûretés; & heureusement pour les Génois, il fut arrêté. Gastal-

* Place située sur le territoire de Ventimille.

AN. 1672.

di, qui prit sa place, montra autant de résolution que Corselino avoit fait voir de foiblesse; & il ne fut plus question que de se préparer à se défendre. Les assiégeans chercherent à intimider le nouveau Gouverneur, & eurent la barbarie de le menacer de faire mourir ses deux fils qu'ils avoient entre leurs mains, s'il refusoit d'ouvrir ses portes. Gastaldi connoissoit trop l'honneur, & savoit trop son devoir pour se laisser ébranler. Son intrépidité se communiqua à toute sa garnison. Prato, informé de l'investissement de Penna, promit un prompt secours; & il fut résolu qu'on l'attendroit.

Il ne tarda pas à paroître. Frediani, par ordre de Prato, s'avança promptement avec quelques troupes. Il attaqua un poste des Piémontois qu'il força: dans le même temps les assiégés firent une vigoureuse sortie. Les assiégeans plierent par tout. Frédiani entra dans la Ville avec les troupes qu'il commandoit, & la Place fut délivrée.

Siege de Dolce-Aqua par les Génois.

Prato, non content de sauver des Places, songeoit à en conquérir. Il vint mettre le siege devant Dolce-Aqua. On étoit alors vers la moitié de Sep-

tembre. Les Fauxbourgs furent emportés, & une mine ayant fait brêche au corps de la Place, Prato donna ses ordres pour l'assaut : mais il fallut le remettre au lendemain. Tous les soldats de Prato étoient yvres. Ils avoient trouvé beaucoup de vins dans les Fauxbourgs dont ils s'étoient rendus les maîtres, & on avoit si peu pris de soin de veiller sur eux, qu'ils s'étoient mis hors d'état de monter à la brêche. Prato, pour prévenir un semblable contretemps, fit défoncer plus de six cents muids de vin qui restoient encore. Il se proposoit bien d'emporter la Place le jour suivant ; mais il reçut ordre de quitter le siége, & de conserver ses troupes, dont la République prévoyoit avoir besoin pour se défendre. Quelque mortifiant que fût cet ordre pour Prato, il obéit. AN. 1672.

Les frayeurs qui l'avoient dicté étoient causées par les préparatifs formidables que les Piémontois faisoient du côté de Nice. Les galeres de France, qui se tenoient à portée de la côte, inquiétoient les Génois. Ils craignoient pour Ventimille ; & il fut enjoint à Prato de se borner à mettre cet-

AN. 1672. te Place à l'abri de l'attaque qui sembloit la menacer. Ce Général leva donc le siege de Dolce-Aqua, & se retira en fort bon ordre, après avoir mis le feu aux Fauxbourgs. Lorsqu'il fut arrivé à Campo-Rosso, il apprit que les ennemis, qui ne l'avoient pas suivi d'abord, commençoient à paroître. Il étoit occupé à écrire ses dépêches quand il reçut cette nouvelle. Il se jetta sur ses armes, se fit suivre par les premiers soldats qu'il rencontra, chargea l'épée à la main les Piémontois, & secondé bientôt d'une partie de ses troupes qu'on se hâta de lui amener, il rompit l'ennemi, le mit en fuite, le reconduisit jusques aux portes de Dolce-Aqua, & acheva tranquillement sa retraite, qu'on n'entreprit plus de troubler.

Nouveau Siege de l'Penna par les Piémontois.

Penna fut encore une fois l'objet des préparatifs des Piémontois. Pour la troisieme fois elle venoit d'être investie par six mille hommes, que commandoit D. Antoine de Savoye. Prato résolut de tenter de la délivrer de nouveau : & quoiqu'il sût que les Assiégeans s'étoient couverts de bons retranchemens, il résolut de marcher à eux avec

huit cents hommes ſeulement. Son projet n'étoit fondé que ſur l'avantage de la ſurpriſe. Il cacha ſa marche & le petit nombre de ſes gens à la faveur de la nuit, & fit tout à coup attaquer par deux endroits à la fois le poſte de Brecco. Ce qu'il avoit prévû arriva. Les Piémontois prirent l'épouvante, & les Génois les ſuivirent dans leurs lignes, les chaſſant par-tout devant eux. Malheureuſement le jour fit voir aux Piémontois le peu de monde à qui ils avoient à faire. A meſure qu'ils reprenoient courage, l'ardeur des Génois diminuoit. Ils plierent à leur tour: Prato lui-même, entraîné dans leur fuite, après avoir couru les plus grands dangers en tâchant de les rallier, fut obligé de céder; & les ennemis reſterent maîtres de leurs lignes. Prato ne ſe rebuta pas. Il s'empara le lendemain du poſte de Brecco, & s'y fortifia. AN. 1672.

Les aſſiégés, raſſurés par le voiſinage & la bonne contenance de Prato, réſolurent de ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, quoique leurs murs fuſſent déja conſidérablement endommagés par l'artillerie ennemie.

AN. 1627. Que pouvoient-ils cependant eſpérer de Prato ? Il avoit trop peu de forces pour attaquer les Piémontois dans leurs lignes. Le Sénat, qui avoit pour but de ménager les troupes, & de ne rien *hazarder*, lui avoit envoyé les ordres les plus précis de laiſſer faire le ſiege de Penna. On lui envoya même deux galeres pour embarquer ſes ſoldats, & les ramener du côté de Ventimille, dont la défenſe étoit ſon objet particulier. Mais Prato ne pouvoit ſe déterminer à abandonner de braves gens, ſans tenter au moins de les ſecourir. Il eut ſoin de répandre le bruit que les deux galeres qui arrivoient *lui apportoient* des renforts conſidérables ; & dès qu'il crut cette nouvelle ſuffiſamment ſemée, il donna ordre à quelques troupes d'entamer une attaque ſur le champ.

La place eſt délivrée par Prato.

Sa ruſe réuſſit. D. Antoine, trompé par les bruits qu'avoit répandus Prato, craignit de n'être pas en état de ſoutenir les efforts des Génois. Il ſe retira avec précipitation, & laiſſa dans ſon camp beaucoup de bagages, de munitions, & ſon canon qu'il avoit enfouï. Le ſuccès juſtifia Prato auprès du

AN. 1672.

Sénat. Quoiqu'il n'eût pas déféré aux ordres positifs qu'il avoit reçus, on ne lui en sût point mauvais gré. Il reçût même les éloges & les récompenses que méritoient sa valeur & sa bonne conduite. On donna aussi des gratifications à la garnison & aux habitans de Penna. Mais ces braves gens ternirent toute la gloire de leur défense, par leur procédé barbare à l'égard des prisonniers Piémontois. Ils les massacrerent tous de sang froid.

Les Piémontois reprennent Oneille.

Sur ces entrefaites, le Marquis de S. Damien, après avoir forcé le défilé de Pizzo, * se présenta devant Oneille. Il n'eut pas de peine à la reprendre. La garnison avoit évacué cette Ville. Le systême de défense que le Sénat s'étoit formé, étoit d'abandonner plutôt des Places peu importantes, que de s'exposer à perdre beaucoup de monde en les voulant conserver. Il aimoit mieux qu'on se bornât à prendre des positions si avantageuses, que l'ennemi se vît contraint d'arrêter lui-même ses progrès. Ainsi la garnison Génoise n'abandonna Oneille que pour se porter à Port-Maurice, à Alessio &

* Le 20 d'Octobre.

AN. 1631. à Diano : position qui bloquoit en quelque sorte le corps du Marquis de S. Damien.

Pendant que ce Général agissoit du côté d'Oneille, les efforts des troupes Piémontoises étoient encore plus considérables du côté du Milanez. D. Gabriel qui les commandoit avoit eu ordre de faire les sieges d'Ovada & de Novi. Un détachement qu'il avoit fait étoit entré dans Sassello que les Génois avoient abandonné, y avoit mis le feu, avoit fait sauter le Château, & ravagé la campagne. D. Gabriel s'étant approché d'Ovada * fit sommer Ambroise Impérialé, qui défendoit cette Place, de lui en ouvrir les portes. Impérialé refusa, & D. Gabriel fit établir ses batteries. Il ne fut pas difficile de faire brêche. Les fortifications antiques d'Ovada n'étoient pas faites pour résister au canon. Les Piémontois monterent à l'assaut, & s'emparerent d'un quartier. Impérialé s'y étoit bien attendu : mais il avoit fait pratiquer une mine sous le Fauxbourg où les ennemis se logerent ; & l'effet de cette mine étoit vraisemblablement le

Ils prennent Ovada.

* le 9 d'Octobre.

principal

principal avantage qu'il comptoit tirer AN. 1672.
de sa défense. Elle joua, & fit sauter quatre cents hommes. D. Gabriel piqué ordonna un nouvel assaut. Impérialé n'étoit pas en état de le soutenir, & se retira dans le Château. C'étoit un Fort à l'antique, qui ne valoit pas mieux que les murs de la Ville. Un pan de muraille ébranlée par le canon tomba tout-à-coup, & la garnison Génoise fut faite prisonniere de guerre. Elle ne montoit pas à deux cents hommes, parceque la plus grande partie des troupes qui étoient dans la Ville s'étoit retirée ailleurs, lorsqu'Impérialé s'étoit renfermé dans le Fort. Cet Officier eut le bonheur de s'échapper. Dès qu'il vit la chûte de sa muraille, il sortit par une fausse porte, pour éviter d'être fait prisonnier. Quelques soldats Piémontois l'arrêterent. Il leur dit qu'il étoit sujet du Roi d'Espagne, & obtint qu'ils le laissassent aller; mais ce ne fut qu'après qu'ils l'eurent dépouillé nud.

Tandis que les Piémontois s'occupoient à piller dans Ovada, le feu prit à quelques barils de poudre qui causerent beaucoup de fracas. Les Pié-

AN. 1672. montois s'imaginerent que c'étoit encore quelque mine, semblable à celle qui avoit joué sous le Fauxbourg ; & dans le premier mouvement ils massacrerent une partie des prisonniers. Cependant les Généraux de la République s'étant assurés des postes qui empêchoient D. Gabriel de pénétrer plus avant, il tira peu du fruit de la prise d'Ovada, qui lui avoit coûté assez cher. Il y avoit perdu huit cents hommes. Les Génois n'y avoient eu que cent hommes tués.

Quoique la saison fût fort avancée, la campagne ne paroissoit pas prête à finir ; mais une suspension d'armes la termina. Les négociations de paix avoient duré presque depuis le commencement de la guerre. Plusieurs Princes travailloient avec chaleur à amener les choses à une conciliation. Le Cardinal Raggi au nom du Pape, le Marquis de Villagarcia au nom du Roi d'Espagne, & M. de Gosmont au nom du Roi de France, se donnoient tous les mouvemens possibles pour y réussir. M. de Gosmont, ou plus empressé, ou plus habile, ou plus heureux vint enfin à bout de lever tous les obsta-

cles : il porta les parties belligérantes à convenir qu'on rendroit réciproquement les Places prises de part & d'autre, & que les différends sur les limites seroient réglés dans une conférence qu'on tiendroit devant les Docteurs de Ferrare. Il y eut ensuite sur ce dernier point des contestations qui penserent tout brouiller. Mais il fut enfin arrêté que les différends sur les limites, (objet des querelles des habitans de Rezzo & de Cénoa, & motif ou prétexte principal de la guerre) seroient terminés par des Arbitres que les deux parties nommeroient dans deux mois ; que si elles n'en pouvoient convenir dans cet intervalle, le Roi de France les nommeroit lui-même. A ces conditions la paix fut signée, & publiée en 1673.

An. 1672.

Ainsi finit la guerre que le projet de la conjuration de la Torré avoit fait éclater. Ce malheureux ne tira aucun profit des maux qu'il causa à sa Patrie. Ses desseins mal préparés, & déconcertés dès l'abord, justifierent l'avis du Marquis de Pianezze ; & l'on dut regretter de ne l'avoir pas suivi. On connut le peu de cas qu'on devoit fai-

La paix est publiée.

Diverses avantures de la Torré.

An. 1672. & suiv. re d'un homme tel que la Torré. *Méprisé* du Duc de Savoye, & des Ministres fâchés de s'être laissé tromper par cet avanturier, non-seulement on ne l'employa plus; mais il n'osa même se montrer à la Cour. Enragé contre Vico, dont il regardoit l'infidélité comme l'écueil de sa vengeance & de sa fortune, il chercha les moyens de lui faire porter tout son ressentiment. Vico étoit à Savone, hors de la portée de son ennemi, qui n'osoit l'y aller chercher. L'expédient qu'imagina la Torré peint bien le caractere d'un scélérat & d'un furieux. Il adressa à Vico une cassette remplie de pistolets tellement arrangés qu'ils devoient tirer sur celui qui en feroit l'ouverture. Son stratagême le servit mal. La cassette fut ouverte en présence de plusieurs personnes. Les pistolets tirerent. Un des spectateurs fut tué; mais Vico ne fut que légerement blessé à la main.

La Torré, toujours plein de rage contre les Génois, avoit formé un projet pour s'emparer de leurs navires qui revenoient des Indes, & il tâcha de le faire agréer du Duc de Savoye. Mais il ne fut point écouté. Voyant qu'il ne

devoit plus prétendre aux faveurs de cette Cour, il chercha des ressources d'une autre nature. L'Astrologie judiciaire, la pierre philosophale, la Magie naturelle, fournirent quelque temps des occupations conformes à son génie, & des alimens à ses projets. Un Hongrois initié dans ces mysteres devoit lui révéler des secrets merveilleux; mais le Hongrois, après avoir tiré de lui beaucoup d'argent, disparut avant que d'avoir effectué ses promesses. La Toré se retira dans une métairie qu'il acheta dans la vallée d'Aoste: mais il n'y resta pas long-temps. Toujours rempli d'idées de vengeance contre ses compatriotes, ne trouvant personne qui voulût s'associer à ses fureurs, il ne perdit pas pour cela l'espoir de se satisfaire. Il remplit d'artifices un grande caisse, qu'il se proposa de faire passer à Gênes, & qui devoit faire sauter en l'air, ou la Douane, ou la Salle dans laquelle s'assemble le Sénat. Mais la caisse ayant été ouverte dans ce transport, pour en faire la visite, lorsqu'elle fut arrivée sur la frontiere de l'Etat de Gênes, les desseins de la Torré furent découverts & dissipés.

AN. 1672. & suiv.

An. 1672. & suiv.

Madame Royale, Régente de Savoye après la mort du Duc, * fit donner ordre à la Torré de sortir de ses Etats. Il en partit, & promena ses inquiétudes & ses projets dans diverses Cours de l'Europe. Il parut en France, & présenta des Mémoires aux Ministres; mais ses plans furent rejettés. Il servit volontaire dans l'armée que les François avoient pour lors en Allemagne. Delà il passa en Hollande, & fit à Amsterdam une dépense qui le fit remarquer & accueillir favorablement. Des sommes considérables qu'il avoit amassées pendant son séjour en Savoye fournirent d'abord à ses profusions; mais la considération qu'il s'étoit acquise diminuant comme son argent, il renonça à l'avantage qu'il comptoit tirer du droit de grande Bourgeoisie qu'il avoit acheté dans l'espérance de parvenir aux Charges. Il retourna en France, d'où il se rendit à Venise. Enfin il y fut assassiné courant les rues en habit de masque avec des courtisanes, en 1681. dans la trente-sixieme année de son âge.

Sa mort.

Telle fut la fin de la Torré, qui avoit

* il mourut en 1675.

joué durant quelques années un rôle plus brillant qu'il ne méritoit. Plus inquiet que politique, plus scélérat qu'ambitieux, plus hardi à entreprendre que capable d'exécuter, toujours prêt à se porter aux plus grands excès, mais sans en examiner ou sans en prévoir les suites, livré sans mesure à la fougue du caractere le plus violent, prenant tous ses partis par passion. On lui crut des talens qu'il n'avoit pas; & il ne se distingua que par l'intrépidité avec laquelle il affronta toujours le crime.

AN. 1672. & suiv.

Son caractere.

Plus de dix ans d'un calme heureux firent oublier aux Génois les temps orageux dont nous venons de parler. Tranquilles au milieu des guerres qui agiterent durant cet intervalle la plûpart des Etats de l'Europe, ils auroient joui long-temps encore d'une paix si avantageuse pour eux à tous égards, s'ils avoient sû allier les ménagemens qu'ils devoient à la France avec l'attachement inviolable qu'ils avoient voué à l'Espagne. Nous avons déjà parlé des liens qui les attachoient à cette derniere Couronne. Ces liens les entraînerent insensiblement trop loin. Les Es-

AN. 1683.

Les Génois se brouillent avec la France.

An. 1683. & suiv.

pagnols étoient alors presque toujours en guerre avec les François. Les Génois dans ces circonstances ne pouvoient observer avec trop d'exactitude une impartiale neutralité. Mais ils s'en écarterent de deux façons ; par des secours réels qu'ils fournirent à l'Espagne, & par le peu d'égards qu'ils témoignerent pour la France. Ces procédés multipliés mirent enfin Louïs XIV. dans la nécessité de s'en ressentir.

Mécontentemens de cette Couronne.

Diverses insultes faites aux navires François par les Génois, en différentes années, avoient occasionné de justes représentations à plusieurs reprises. Des négociations secrettes entre les Génois & le Gouverneur de Milan donnerent à la France des sujets de plaintes plus considérables encore. Saint Olon, Envoyé de France à Gênes, eut ordre de les exposer au Sénat. Outre cette affaire, Saint Olon fut aussi chargé de solliciter en faveur des prétentions du Comte Jean-Loüis-Marie de Fiesque sur les biens confisqués de Jean-Loüis de Fiesque Comte de Lavagna, auteur & victime de la conjuration de 1547.

Jean-

Jean-Louis-Marie étoit arriere petit-fils de Scipion, le plus jeune des freres du malheureux Comte de Lavagna. J'ai dit que Scipion avoit trouvé un asyle en France, & tout l'accueil mérité par les services que sa Maison avoit souvent rendus à ce Royaume. Scipion étoit le seul des freres du Comte de Lavagna, qui eût échapé à la vengeance des Génois, & par conséquent Jean-Louis Marie, son héritier, avoit droit de réclamer tous les biens de cette branche: mais les Génois lui opposoient la confiscation de ces biens; & il falloit plus que des raisons pour vaincre un pareil obstacle.

Le Comte de Fiesque employa la protection du Roi, à qui il représenta que l'entreprise de 1547. unique cause de la confiscation des terres de sa famille, n'avoit été formée que pour les intérêts de la France. Sur cette considération, le Roi jugea qu'il étoit de sa justice de soutenir les prétentions de Fiesque; & sa politique saisit en cela une occasion de mortifier les Génois, à qui il vouloit donner des preuves de son ressentiment.

Au fond les raisons du Comte de

An. 1681.

Fiesque paroissoient solides. Plusieurs des terres confisquées par la République de Gênes n'étoient point de la dépendance de cet Etat. C'étoit des souverainetés érigées par les Empereurs, qui en avoient donné l'investiture aux Fiesques. Ces biens d'ailleurs étoient substitués ; & l'on n'en pouvoit par conséquent confisquer que l'usufruit. Fiesque traitoit encore un autre moyen. Il prétendoit que le Comte de Lavagna n'avoit point mérité la confiscation, puisque son entreprise n'avoit pour but que de faire rentrer Gênes sous la domination des Rois de France ses légitimes Souverains. Cette derniere raison, sur laquelle Fiesque s'étendoit fort au long dans ses factums, n'étoit pas sans doute la meilleure ; mais elle n'étoit pas inutile, & donnoit à penser aux Génois.

Conduite des Génois.

Ils n'eurent garde de répondre sur ce point, ni de mettre en question la validité de la condamnation du Comte de Lavagna, & de la confiscation de ses biens. Ils ne montrerent pas plus de complaisance pour les desirs du Roi, dans une affaire qui intéressoit plus particulierement la France, & que S. Olon

fut aussi chargé de négocier. Les sujets du Roi ayant traité avec les Ministres du Duc de Mantoue, pour fournir dans le Montferrat une certaine quantité de sels, Saint Olon demanda que les Génois permissent d'établir des magasins à Savone pour la commodité du transport de ces sels, qui devoient être delà voiturés à Casal. Il offrit toutes les sûretés nécessaires pour que cette entreprise ne fît aucun tort au commerce de même nature que les Génois pouvoient faire. Mais, malgré ces offres, les Génois regarderent cette affaire comme préjudiciable à leurs intérêts, & supplierent le Roi de trouver bon qu'ils le refusassent. AN. 1682.

Ils avoient envoyé plus d'un an auparavant * un Ambassadeur en France pour justifier leur conduite sur les divers chefs dont on s'étoit plaint : mais la suite de leurs procédés ne s'accordoit pas avec leurs excuses. Saint Olon recevoit tous les jours à Gênes, non-seulement des désagrémens, mais des insultes marquées. Tantôt on l'empêchoit de passer en chaise par des endroits où l'on laissoit cette liberté au Ministre

* En 1681.

AN. 1683.

d'Eſpagne ; tantôt on faiſoit fermer *la* maiſon où deſcendoient les courriers qui lui venoient de France ; tantôt ſes domeſtiques étoient battus par la populace, ſans pouvoir obtenir de ſatisfaction ; ceux qui paroiſſoient avoir quelques liaiſons avec lui étoient écartés ſur le champ ; le Confeſſeur de ſa femme fut contraint de ſortir de Gênes ; on exila un Moine qui l'avoit reçu dans l'Egliſe de ſon Couvent avec quelque diſtinction ; on empriſonna Philippe Catanéo, & Ambroiſe Lomellino, parce qu'ils paroiſſoient ſes amis ; on alla juſqu'à défendre aux Medecins & aux Chirurgiens d'entrer chez *lui*. Ce fut là une partie des griefs dont Saint Olon informa ſa Cour.

Les Génois de leur côté firent repréſenter au Roi que le zele de S. Olon pour ſon ſervice le portoit trop loin ; que ce Miniſtre dans différentes occaſions avoit agi d'une façon plus propre à aigrir les eſprits qu'à les concilier, & qu'ils ſupplioient Sa Majeſté de le rappeller. Le Roi y conſentit, & de Juvigni fut nommé pour le remplacer.

AN. 1684.

Saint Olon s'étoit toujours comporté avec la fermeté d'un Miniſtre ſenſi-

An. 1684.

ble à la gloire de son maître; & cette fermeté avoit irrité les Génois. Le Sénat auroit cependant bien voulu calmer toutes choses; mais le Peuple, incapable de politique, détruisoit tous ses projets. Les outrages s'accumuloient; Saint Olon n'en étoit plus personnellement l'objet; on tenoit des discours indécens contre la France; & l'on porta l'insulte jusqu'à couvrir de boue * les Armes de cette Couronne qui étoient sur la porte de Saint Olon. Ce dernier trait donna de grandes allarmes au Sénat qui en prévit toutes les suites. Il s'assembla extraordinairement, pour délibérer sur le parti qu'il y avoit à prendre, & fit publier qu'on donneroit une grosse récompense à celui qui déceleroit les coupables. Il donna ordre au même temps au Résident de Gênes à la Cour de France, de témoigner au Roi l'empressement avec lequel on cherchoit à découvrir les auteurs de cet attentat, afin de les punir comme ils méritoient de l'être.

Le Roi de France rappelle son Envoyé.

Le Roi, irrité au dernier point, refusa audience au Ministre de la République. Il ne voulut plus entendre par-

* La nuit du Mercredi au Jeudi.

An. 1684. ler d'éclairciſſemens ni d'excuſes, & Saint Olon eut ordre de revenir inceſſamment. Le diſcours qu'il tint en prenant congé laiſſa entrevoir ce que les Génois devoient craindre. Il déclara, qu'enfin le Roi ſon maître, par condeſcendance aux deſirs des Génois, & à ſes inſtantes prieres, le rappelloit auprès de ſa perſonne. Que, s'il partoit avec le chagrin de n'avoir pû réuſſir dans les affaires dont il étoit chargé, il avoit au moins la conſolation de n'avoir rien négligé de ce qui pouvoit en procurer le ſuccès Que peut-être un jour à venir ils rendroient juſtice à ſes ſentimens. Qu'il ſouhaitoit pouvoir leur rendre dans la ſuite, comme particulier, les bons offices qu'il leur avoit offerts comme Miniſtre. Qu'il voudroit qu'il lui fût déſormais auſſi facile, qu'il lui ſeroit agréable, de leur concilier l'eſtime & les bonnes graces d'un Prince qu'ils devoient regarder comme le plus généreux des Rois, & dont l'amitié leur devoit paroître bien précieuſe; mais que tout ce qu'il pouvoit faire dans les circonſtances préſentes étoit de former des vœux pour eux, Saint Olon parla auſſi de Juvigni comme d'un

Ministre qui le devoit remplacer, & à qui il desiroit plus de bonheur qu'il n'en avoit éprouvé lui-même. Enfin il exhorta la République à ouvrir les yeux sur les manœuvres des gens qui la faisoient agir, & qui la sacrifioient à leurs propres intérêts.

An. 1683.

Inquiétudes & préparatifs des Génois.

Quoique ce discours fût conçu dans les termes les plus mesurés, & que Saint Olon, loin d'y annoncer une rupture, y parlât de l'arrivée d'un nouveau Résident en sa place, il faisoit assez sentir que les Génois ne devoient plus s'attendre qu'au ressentiment de la France. Il en parloit ouvertement dans les conversations particulieres. On armoit une Flotte à Toulon; & quelque secret qu'on observât sur la destination de cet armement, les Gênois ne pouvoient douter qu'il ne les regardât. Ils n'avoient pas attendu jusqu'à cet instant à se mettre, à tout évenement, en état de se défendre. Dès l'année précédente ils avoient fait travailler aux fortifications de Gênes & de Savone, ils s'étoient munis d'abondantes provisions, ils avoient fait venir de Milan des Ingénieurs Espagnols, recruté leurs troupes, rétabli & augmenté leurs

AN. 1684.

batteries, traité avec l'Espagne pour s'assurer des secours, tenté d'en obtenir du Pape, & fait construire quatre nouvelles galeres.

Le Roi de France avoit fait faire des représentations à la République sur cette augmentation de forces navales, & avoit demandé que les nouvelles galeres ne fussent point armées. Les Génois refuserent de le satisfaire à ce sujet. Les galeres furent mises en mer, à la sollicitation d'Emanuel Colonna, Ministre d'Espagne à Gênes, qui ne cherchoit qu'à brouiller les Génois avec la France, & qui leur promettoit toute la protection de sa Cour. Depuis ce temps les Génois redoublerent leurs préparatifs de défense. Ils firent acheter en Hollande beaucoup de munitions de guerre : ils rassemblerent de l'argent, & reçurent dans leurs Villes des troupes que les Espagnols leur envoyerent du Milanez. Toutes ces précautions prouvent assez que les Génois s'attendoient à être attaqués, quoiqu'ils aient dans la suite soutenu le contraire : mais peut-être ne s'attendoient-ils pas à l'être sitôt.

Armement de la France.

En effet Louis XIV. ayant pris la

résolution de se venger des Génois, avoit donné ordre d'armer à Toulon une puissante Flotte, & de la mettre en état d'opérer un débarquement, s'il étoit nécessaire. Ces préparatifs, commencés au mois de Mars, furent faits avec tant de diligence, que la Flotte mit à la voile le douze de Mai. Elle étoit composée de quatorze vaisseaux, de trois frégates, de deux galiottes à bombes, de deux brûlots, de huit fluttes, de dix-sept tartanes, de vingt galeres, & de plus de soixante-dix petits bâtimens, sous les ordres de M. le Marquis du Quesne. Elle arriva devant Gênes le dix-sept du même mois. AN. 1684.

Une felouque entra aussitôt dans le Port, & vint prendre le Consul de France, tandis que la Flotte fit ses dispositions. Les galiottes s'avancerent à la portée du canon, & formerent une ligne depuis *la Lanterne* jusqu'au Fauxbourg de Bisagno. Les vaisseaux se rangerent sur une autre ligne, quatre cents pas en arriere. Les galeres se placerent sur les ailes, & les autres bâtimens dans l'intervalle qui étoit entre les vaisseaux & les galiot- Flotte Françoise devant Gênes.

AN. 1684.

tes. Tout annonçoit de prochaines hostilités ; cependant on obſervoit toujours les apparences de bonne intelligence. L'artillerie de la Ville ſalua la Flotte, qui répondit au ſalut ; & l'on ne ſavoit encore à quoi ces formidables préparatifs aboutiroient.

Députation des Génois, & réponſe du Marquis de Seignelai.

Pour s'en éclaircir, la République députa ſix Sénateurs. Le Marquis de Seignelai, qui étoit ſur la Flotte de France, les reçut avec beaucoup d'honnêtetés. Enſuite il leur expliqua les intentions du Roi, & leur dit : que leur conduite dévoit depuis long-temps leur faire redouter le reſſentiment de la France : qu'ils affectoient en toute occaſion de ſe liguer étroitement avec ſes ennemis : que le Roi avoit des preuves par écrit de leurs négociations avec l'Eſpagne, & de l'entrepriſe qu'ils avoient formée de brûler les vaiſſeaux de Sa Majeſté dans les Ports de Marſeille & de Toulon : qu'on avoit heureuſement découvert cette entrepriſe, & les horribles machines cachées au fond de la mer, avec leſquelles les Génois devoient l'exécuter : que ces machines étoient de l'invention des Génois mêmes : que non contens de ces

trâmes secrettes, ils avoient osé tenir contre le Roi des discours injurieux: qu'ils avoient cherché tous les moyens de nuire au commerce de ses sujets. A des griefs si puissans, Seignelai ajoûta les autres motifs de plainte que nous avons déjà touchés; les outrages faits aux gens de Saint Olon; le refus du passage pour les sels, & des magazins à Savone; la construction des quatre galeres; l'obstination de les armer, & l'affectation de les faire sortir sans nécessité, par une sorte de bravade; les troupes Espagnoles appellées & reçues dans leurs Villes. Enfin il leur reprocha une lettre du Roi d'Espagne, où ce Prince prenoit positivement la qualité de leur protecteur. Ce seul acte, continua-t-il, pourroit passer pour une déclaration de guerre de votre part, & mériteroit la vengeance que le Roi est en état d'en tirer: mais, par un effet de sa clémence, il vous accorde le temps du repentir, & vous offre les moyens de l'apaiser par une satisfaction convenable. AN. 1684.

Pour cette satisfaction, le Roi demandoit que la République lui députât quatre des principaux Sénateurs, pour

AN. 1684. le supplier d'oublier leurs fautes passées, & l'assurer qu'ils se comporteroient mieux à l'avenir ; qu'au même temps on remît entre les mains des Officiers du Roi les corps de quatre nouvelles galeres que les Génois avoient fait construire. A ces conditions, le Roi promettoit d'accorder à Gênes sa protection, & de maintenir sa liberté. Sauli, chef de la députation, répondit au discours de Seignelai par des excuses générales ; & les Députés se retirerent, en disant qu'ils alloient rendre compte au Conseil déja assemblé de ce qu'ils venoient d'entendre. Seignelai ne leur donna que cinq heures *pour délibérer*, & rapporter la réponse du Sénat.

Les Génois se déterminent à la guerre.

Les Génois n'étoient pas dans l'intention de donner au Roi des satisfactions de l'espece qu'il les demandoit. Ils ne songerent donc qu'à se mettre au plus vîte en état de résister. On nomma des Officiers, on établit un Conseil Militaire, & l'on confia la défense de Gênes à Charles Tasso, Officier d'une expérience consommée. Cependant les approches d'un danger aussi pressant causoient parmi le Peuple une désola-

tion dont les ſuites paroiſſoient à craindre. Les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, ſans ſavoir où ils alloient, & qui dans le trouble & l'agitation où ils étoient, au lieu d'être de quelque ſecours, ne pouvoient que porter par-tout le découragement & le déſordre. On appréhendoit même que cette multitude, dans la frayeur des évenemens d'un ſiege, ne ſe ſoulevât contre ceux qui vouloient ſe défendre. Heureuſement il arriva ſur la fin du jour quelque infanterie Eſpagnole. On la diſtribua ſur le champ dans les poſtes les plus importans; & ce renfort, venu fort à propos, ſervit au même temps à raſſurer la Populace, & à la contenir. AN. 1684.

Cependant le délai de cinq heures, que Seignelai avoit donné aux Députés, étoit expiré. Les Génois ne crurent pas devoir faire porter de réponſe aux propoſitions qu'on leur avoit faites. Ils ſe contenterent de tirer un coup de canon ſans boulet, pour ſignal aux galiottes de s'éloigner des murailles; & voyant qu'elles reſtoient immobiles, toute l'artillerie de la place tira ſur elles avec un fracas terrible; mais avec ſi

AN. 1684. peu d'effet que pas un boulet ne porta. Les bombardiers François, qui savoient mieux leur métier que les canonniers de Gênes, répondirent à cette décharge par une grêle de bombes; & en moins de deux heures on apperçut le feu dans divers endroits de la Ville.

Les François commencent à bombarder Gênes.

On continua de tirer toute la nuit; & les ténebres augmenterent l'horreur & le danger. La crainte de la confusion & du tumulte avoit fait donner l'ordre aux habitans de rester dans leurs maisons; & ils étoient ainsi exposés à être à toute heure ensevelis sous les ruines, ou dévorés par les flammes. Un péril si évident les fit sortir. La plûpart, emportant avec eux leurs plus précieux effets, se retiroient dans les quartiers les moins exposés, ou quittoient la Ville même. Ceux qui restoient entroient dans les maisons qu'ils trouvoient vuides, & sous prétexte d'éteindre le feu enlevoient ce que les flammes avoient épargné.

Le pillage & le désordre augmenterent encore par la retraite du Doge & des principaux Citoyens, qui furent obligés d'abandonner leurs maisons, & de se renfermer dans l'Hôpi-

tal hors de la Ville. La Populace s'arma sous le prétexte de piller les effets qui se trouvoient appartenir aux François ; mais bientôt toutes les boutiques & tous les magasins sans distinctions furent pillés. On passa aux Palais de la Noblesse : on entendoit déja des cris séditieux contre les Nobles. Ce ne fut qu'avec peine que les troupes réglées vinrent à bout d'arrêter cette mutinerie, qui faisoit éprouver à Gênes, de la part de ses propres Citoyens, ce qu'elle avoit cru n'avoir à craindre que de ses ennemis, & qui sembloit annoncer quelque soulevement, plus dangereux encore que le brigandage. AN. 1684.

Le bombardement duroit cependant toujours depuis le dix-sept. Il discontinua enfin le vingt-deux, & l'artillerie de la Ville ayant de son côté cessé de tirer, Seignelai voulut voir si les Génois, effrayés par l'état où ils étoient réduits, ne feroient point disposés à donner au Roi les satisfactions qu'il exigeoit. Une grande partie de leur Ville étoit en cendres. Leurs plus beaux édifices, le Palais du Doge & plusieurs autres, quantité d'Eglises & Seignelai députe vers les Génois.

An. 1684. de Monasteres, la Douane, le Port franc, le magasin des armes étoient absolument détruits. Plusieurs bâtimens avoient été mis en pieces dans le Port. Seignelai se flatta que les Génois n'attendroient pas, pour se soumettre, que les restes de leur Capitale fussent bouleversés; & tandis qu'il faisoit de nouvelles dispositions pour achever de les accabler, s'ils persistoient dans leur opiniâtreté, il députa vers eux Bonrepos, Intendant de la Flotte, pour savoir leurs intentions.

Bonrepos, introduit dans le nouveau Conseil militaire que les Génois avoient établi, représenta qu'il étoit temps que la République songeât à éviter son entiere ruine, en faisant au Roi les satisfactions qu'il exigeoit d'elle; qu'une prompte soumission étoit le seul moyen qu'elle eût de se sauver; que si elle ne s'y déterminoit pas sur le champ, on seroit obligé, quoiqu'à regret, d'exécuter les ordres ultérieurs que le juste ressentiment du Roi avoit dictés. La réponse fut qu'une affaire de cette importance ne pouvoit être réglée que dans le petit Conseil, qui devoit s'assembler le lendemain

matin.

matin. On invita fort Bonrepos à demeurer dans la Ville jusqu'à ce temps; mais il voulut retourner sur la Flotte. Le jour suivant, à onze heures du matin, Seignelai reçut par écrit la résolution prise dans le petit Conseil.

AN. 1684.

Ils refusent les satisfactions que la France demande.

Cet écrit, qui lui fut porté par le Major de la Place, contenoit que la République étoit au désespoir de se voir l'objet des ressentimens du Roi : mais qu'elle prenoit le ciel & la terre à témoins qu'elle ne l'avoit point mérité : que voulant se justifier à la face de l'Univers, elle aimoit mieux s'exposer aux dernieres extrémités, que de se faire croire coupable en accordant des satisfactions qu'elle ne devoit point; qu'elle ne pensoit pas que le Roi en voulût à la liberté des Génois : que cette liberté étoit leur idole, & qu'ils mourroient avec elle : qu'ils seroient charmés de se voir réconciliés avec le Roi; mais qu'une pareille négociation ne pouvoit s'entamer au milieu des horreurs d'un bombardement.

Cette résolution avoit été prise presque unanimement. De cent cinquante Sénateurs, il n'y en eut que quatre qui furent d'un avis contraire. L'obstina-

AN. 1684.

tion des Génois, qui sembloit tenir du désespoir, étoit l'ouvrage de la cabale d'Espagne. Les Ministres de cette Cour faisoient entendre qu'on verroit bientôt sur les côtes de Gênes les galeres de Naples & de Sicile. Le Comte de Melgar, Gouverneur de Milan, promettoit des secours plus puissans encore. Chaque jour on voyoit entrer dans Gênes de nouveaux renforts qu'il y envoyoit. La confiance des Génois se ranimoit par ces ressources, avec lesquelles ils se flattoient d'être bientôt en état de faire tête à leurs ennemis.

Suites du Bombardement.

Sitôt qu'ils eurent fait partir leur réponse aux propositions de Bonrepos, leur premier soin fut de faire transporter hors de la Ville le trésor de Saint Georges. Ils y employerent les soldats Espagnols, qui s'acquitterent de cette commission avec une fidélité qui a mérité les éloges des Historiens. Les Génois s'attendoient à un nouveau déluge de bombes; & Seignelai ne tarda pas à en faire jetter une prodigieuse quantité. Dans le dessein d'éloigner cet affreux orage, une galere sortit du Port de Gê-

nés, pour attaquer les galiottes ; mais deux des galeres de France s'étant avancées pour la combattre, elle prit le parti de se retirer ; & sa tentative ne servit qu'à faire prendre aux François des précautions contre de pareilles attaques. AN. 1684.

Tandis que les galiottes, rémorquées par des balandres, changeoient de position, pour ruiner successivement les divers quartiers de la Ville, les troupes Espagnoles ne cessoient d'y arriver, & on les distribuoit à mesure dans les postes les plus avancés & les plus importans. Ces secours devenoient d'autant plus essentiels, qu'on s'apperçut que les François se préparoient à faire un débarquement. Ils avoient appris par Bonrepos, qu'il n'y avoit dans Gênes qu'environ trois mille Espagnols, & point du tout de cavalerie. Seignelai, sur cet avis, résolut de tenter une descente. Le Marquis d'Amferville, Chef d'escadre, fut chargé de faire une fausse attaque vers Bisagno, avec ordre de se retirer dès qu'il auroit suffisamment inquiété les Génois de ce côté, & d'aller se joindre aux troupes qui devoient former

An. 1684. la véritable attaque du côté de S. Pierre d'Arene.

Descente des François.

Suivant ce projet, d'Amferville partit * avec sept cents hommes à l'entrée de la nuit ; & après avoir cherché longtemps un endroit propre à faire aborder ses chaloupes, il débarqua avec quelques hommes, & marcha vers une maison, qu'il se disposa à attaquer. Mais il y éprouva une vigoureuse résistance ; & voyant que le reste de ses gens ne pouvoit descendre assez promtement pour le soutenir à propos, il se rapprocha du rivage, & se rembarqua. Il perdit quelque monde dans cette tentative, & fut lui-même blessé d'un coup de mousquet à *la cuisse*. Il ne laissa pas de faire de dessus ses chaloupes un grand feu de sa mousqueterie & de ses pierriers. Mais le feu des Génois, placé derriere des murailles le long de la côte, étant infiniment supérieur au sien, Seignelai, qui s'étoit approché, donna ordre aux troupes de cette attaque de tourner vers S. Pierre d'Arene, où se devoient faire les principaux efforts.

Le Duc de Mortemar, chargé de la

* Le 25 de Mai.

descente de ce côté, s'y étoit porté avec trois mille trois cents hommes, qu'il avoit partagés en trois corps. Il menoit avec lui plusieurs tartanes, chargées de quatre pieces de canon, de deux petards, de mantelets d'appui, de gabions, de sacs à terre, d'échelles, d'instrumens propres à remuer la terre, de haches, d'artifices : il avoit cinq Ingénieurs ; & ses soldats avoient du pain pour trois jours. Après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour opérer la descente avec le plus bel ordre ; ses chaloupes approcherent à la faveur du feu des galeres commandées pour les soutenir, & ses gens débarquerent malgré le feu des troupes Espagnoles & Génoises, qui bordoient une muraille peu éloignée de la mer. Ces troupes tinrent peu, & se sauverent dès qu'elles virent qu'on marchoit à elles. On chassa ensuite les Génois d'un Fort voisin, & enfin de tout le Fauxbourg, qu'on brûla. Cette expédition coûta deux cents hommes aux Génois ; mais les François y en perdirent au moins autant, du nombre desquels il y eut plusieurs Officiers de marque. Les François bornerent leurs

AN. 1684.

AN. 1684. avantages à l'incendie des beaux *Palais* du Fauxbourg de S. Pierre d'Arene. Seignelai, qui s'étoit avancé à portée de cette attaque, ayant remarqué que le vent changeoit, ordonna le rembarquement qui se fit sans être troublé par les Génois; mais cependant avec un peu de précipitation & de désordre; puisque les François abandonnerent non-seulement une partie de leurs munitions & de leurs outils, mais même quelques-uns de leurs gens, qui furent obligés de se rendre.

Ils s'embarquent sans être suivis.

On fut agréablement surpris à Gênes de cette retraite, à laquelle on ne s'attendoit pas sitôt. Les provisions que les François avoient faites de munitions, d'outils & de vivres, donnoient lieu de croire qu'ils avoient dessein de s'arrêter plus long-temps dans le Fauxbourg, & de ne pas se contenter de brûler quelques édifices. Leur plan ne pouvoit se borner là; & sans le changement du vent, il y a tout lieu de croire qu'ils auroient tenté d'entrer dans la Ville. Mais ils auroient pû former un autre projet qu'ils auroient eu le temps d'exécuter, & qui leur auroit mis aux mains toutes les richesses des

Génois, & une partie de ses plus considérables citoyens. AN. 1684.

La frayeur des bombes avoit fait sortir de la Ville presque tout ce qu'il y avoit de familles de distinction, de femmes, de prêtres, de moines, de religieuses mêmes. Tous, emportant avec eux ce qu'ils avoient de plus précieux, s'étoient sauvés au milieu de la campagne, où ils étoient demeurés sous des baraques & des tentes. Ce riche camp étoit peu éloigné de l'endroit où le Duc de Mortemar fit sa descente; & si les François eussent été instruits de cette circonstance, ils n'avoient qu'à y marcher sitôt qu'ils eurent forcé la muraille qui défendoit le rivage. Ils y auroient trouvé plus de butin & de prisonniers que dans Gênes même. Les Génois furent si effrayés du danger qu'ils avoient couru dans cette occasion, que le Sénat fit sur le champ publier un ordre à tous les Citoyens de rentrer dans la Place.

Cependant les bombes continuoient de tomber de toutes parts. Mais les Génois avoient encore de plus terribles allarmes. Ils avoient appris des prisonniers qu'ils avoient faits, que le

Consternation des Génois.

AN. 1625. bombardement devoit finir par l'effet prodigieux d'une machine d'une énorme grandeur qu'on devoit lancer sur leur Ville, & qui devoit bouleverser la terre & la mer dans l'étendue de plus de deux mille pas. Cette nouvelle se répandit bien vîte, & jetta les habitans dans la plus grande consternation. On se hâta de fermer le Port * avec de grosses pieces de bois & de fortes chaînes de fer, afin d'empêcher cette machine épouvantable de s'y introduire. Malgré ces précautions, l'abattement étoit si général, que si le feu des galiottes n'eût commencé à se rallentir, la Ville entiere eût été bientôt consumée par les flammes; personne n'ayant plus le courage de travailler à les éteindre.

Sur le soir du jour précédent deux galeres Génoises avoient sorti du *Port*, pour tâcher de couler à fond quelques-unes des galiottes. Six galeres Françoises s'étant détachées pour aller à leur rencontre, trois autres galeres de Gênes vinrent au secours des deux premieres. Le combat s'engagea, & dura deux heures: Mais les galeres

* Le 26 de Mai.

Génoises,

Génoises, craignant d'être accablées par le nombre, & coupées par le reste des galeres de France, prirent le parti de se retirer. Les galiotes ayant recommencé à tirer avec plus de vivacité, plus des deux tiers de la Ville furent abîmés; quantité d'habitans furent écrasés sous les débris, & les dommages furent immenses. On fait monter à treize mille trois cents le nombre des bombes qui furent jettées sur Gênes depuis le dix-sept que le bombardement avoit commencé, jusqu'au vingt-huit qu'il cessa absolument. AN. 1684.

Fin du bombardement, & départ de la Flotte.

Les Génois sembloient devoir respirer, lorsqu'ils apperçurent que les galiotes levoient leurs ancres & se retiroient derrierre les vaisseaux; mais ce fut alors que leurs frayeurs redoublerent. Frappés de l'idée de cette affreuse machine, qui devoit, disoit on, détruire le reste de leur Ville, ils s'imaginerent qu'on se préparoit à la faire jouer, & que les galiotes ne s'éloignoient que pour n'être pas à portée d'en ressentir l'effet. Durant toute la nuit les places & les rues furent pleines de gens qui jettoient des cris, & s'agitoient comme s'ils eussent touché

AN. 1684. à leur derniere heure. La crainte avoit fait une si terrible impression sur leurs esprits, qu'ils ne purent se rassurer que lorsqu'ils eurent vû le lendemain toute la Flotte mettre à la voile. Alors la Populace toujours extrême, passant de l'abattement à la fureur, déchargea sa rage sur les négocians François & sur les prisonniers qui se trouverent dans Gênes; & il y en eut grand nombre de massacrés, malgré les efforts que firent les Chefs de la République pour arrêter ces excès.

Le départ de la Flotte de France ne laissoit cependant pas les Génois sans inquiétude. Ils craignoient que cette Flotte, après avoir pris de nouvelles munitions, ne reparût devant Gênes, ou ne portât la désolation dans quelqu'autre partie de l'Etat. Ils continuerent donc de prendre des précautions pour se mettre à l'abri de nouveaux malheurs. Ils recevoient tous les jours des troupes du Milanez. Ils en firent venir de Corse, ils en leverent en Suisse: ils en envoyerent à Savone & à la Spezza, & ils armerent huit galeres pour joindre à celles d'Espagne qu'ils attendoient incef-

ſamment. Le Pape Innocent XI. agiſſoit ſur ces entrefaites auprès du Roi de France en faveur des Génois. Mais, quelles que fuſſent ſes inſtances, il ne put obtenir que les Génois fuſſent compris dans le Traité d'accord qui ſe négocioit alors entre la France & l'Eſpagne.

AN. 1684.

Le Pape s'intéreſſe pour les Génois auprès du Roi de France.

Louis XIV. irrité plus que jamais contr'eux depuis les excès où ils s'étoient portés contre les priſonniers François, avoit fait arrêter le Marquis Marini, leur Envoyé extraordinaire auprès de lui; & il ne fut mis en liberté, que lorſque le Roi eut rendu aux Génois ſes bonnes graces. Après que le Nonce du Pape eut longtemps ſollicité, le Roi lui déclara au mois d'Octobre les ſatisfactions qu'il exigeoit de la République. Il prétendoit que les Génois déſarmaſſent les quatre galeres qu'ils avoient miſes en mer l'année précédente; qu'ils payaſſent cent mille écus au Comte de Fieſque par proviſion ſur ſes prétentions; qu'ils dédommageaſſent ſes ſujets des torts qu'ils avoient pû leur faire durant & depuis le bombardement; qu'ils renonçaſſent à leurs ligues, & congédiaſſent les

Prétentions du Roi.

AN. 1684. troupes étrangeres ; qu'enfin le Doge en personne, revêtu de toutes les marques de sa dignité, accompagné de quatre Sénateurs, vînt lui faire des excuses, & lui demander pardon.

Les Génois ne purent se déterminer tout d'un coup à des conditions si humiliantes. Tandis qu'ils engageoient le Pape de faire ses efforts pour les adoucir, ils redoublerent leurs soins pour se mettre en état de défense, s'ils étoient attaqués de nouveau. Ils fortifioient leurs places, augmentoient leurs troupes & leur marine, & punissoient ceux de leurs citoyens qu'ils soupçonnoient d'être en *correspondance* avec la France. Centurioné fut arrêté & condamné à douze ans de prison. Pallavicin & Lomellino eurent la tête tranchée.

Les Génois se trouvoient dans des circonstances fort embarrassantes. Ils étoient révoltés par la dureté des conditions que le Roi leur proposoit : ce Prince cependant ne leur avoit donné pour se déterminer que jusqu'au premier de Janvier de l'année suivante, ayant déclaré qu'il ne suspendroit que jusqu'à ce temps les suites de sa ven-

geance. Les Espagnols, qui avoient plongé les Génois dans les malheurs où ils se trouvoient, avoient signé depuis quelques mois * une treve de vingt ans avec la France; & cette Couronne, qui avoit aussi conclu une treve semblable ** avec l'Empire, n'en étoit que plus en état d'accabler les infortunés Génois. Ils manquoient d'argent, & de moyens d'en recouvrer. La disette se faisoit sentir dans Gênes: le Peuple accablé d'impôts, & dénué de tout, murmuroit hautement contre la cessation totale du commerce, son unique ressource. Les murmures allerent jusqu'à la mutinerie. Le vingt-deux de Novembre grand nombre de Citoyens prirent les armes, se rendirent tumultuairement au Sénat, & représenterent la nécessité indispensable d'un prompt accommodement. Ces attroupemens séditieux continuant, les Sénateurs furent obligés pour leur sûreté de mettre la garnison sous les armes, & de poser des corps-de-garde qui subsisterent jusqu'à la conclusion du traité de conciliation.

AN. 1684.

Le Peuple de Gênes veut la paix.

* Le 10 d'Août à Ratisbonne.
** Le 15 du même mois.

AN. 1684.

L'article qui faisoit le plus de peine aux Génois étoit d'envoyer leur Doge en France pour faire des excuses au Roi. L'Empereur & le Roi d'Angleterre se joignirent au Pape pour obtenir qu'on les dispensât d'une démarche si mortifiante : mais Louïs XIV. inébranlable quand il croyoit sa gloire intéressée à l'être, ne se laissa point fléchir. Le Nonce représenta vainement que si le Doge & quatre des principaux Sénateurs étoient obligés de venir en France, comme le Roi l'exigeoit, la République demeureroit sans Chefs pour la Gouverner. *Ses Chefs apprendront à gouverner mieux*, reprit le Roi. On vit bien qu'il seroit inutile d'insister là-dessus davantage ; & comme le terme que ce Prince avoit accordé aux Génois, pour délibérer sur le parti qu'ils avoient à prendre, étoit sur le point d'expirer, le Pape se borna à faire solliciter un nouveau délai.

Le Roi répondit que les Génois le méritoient peu, puisqu'au lieu d'employer celui qu'il leur avoit accordé à se disposer aux justes satisfactions qu'il demandoit, ils ne s'en étoient ser-

vis que pour faire de nouveaux préparatifs de guerre : qu'il vouloit bien cependant suspendre encore le départ de la flotte qu'il avoit armée pour achever de tirer raison de la République ; mais que ce seroit à condition qu'on lui payeroit cent mille écus par semaine, à commencer du premier de Janvier 1685. pour le dédommager des frais que les armemens formidables qu'il avoit préparés lui coûteroient durant ce délai nouveau. AN. 1684.

Les menaces du Roi, l'impuissance des Génois, les murmures du Peuple qui demandoit toujours avec tumulte la paix & du pain, déterminerent enfin le Sénat * à se soumettre aux loix que dictoit la France. Envain les partisans de l'Espagne firent-ils tous leurs efforts pour s'opposer à cette résolution. Plusieurs d'entr'eux furent assassinés par la populace, qui, à quelque prix que ce soit, vouloit voir la fin de la guerre & le rétablissement du commerce, sans lequel elle mouroit de faim. Le pouvoir de signer le traité de paix fut envoyé sur le champ à Paris au Marquis Marini. Le Comte de Melgar, les Gouver- AN. 1685.

* Le 29 de Janvier.

AN. 1685.

Les Génois consentent à faire au Roi les satisfactions qu'il exige.

neurs de Tortone & de Final, & plusieurs autres Officiers Espagnols se rendirent à Gênes, dans le dessein de rompre la négociation, & de faire changer d'avis au Sénat. Mais il n'étoit plus temps; & le traité fut signé à Versailles le 12 de Février, aux conditions suivantes.

1°. Que le Doge alors en charge, & quatre Sénateurs se rendroient au plus tard le dix d'Avril en France; qu'ils viendroient trouver le Roi dans le lieu où il seroit pour lors, & que le Doge portant la parole témoigneroit au nom de la République, dans les termes les plus soumis & les plus respectueux, l'extrême regret qu'elle avoit d'avoir déplu à Sa Majesté, & le desir sincere de mériter à l'avenir sa bienveillance: qu'à leur retour à Gènes, le Doge & les quatre Sénateurs rentreroient dans l'exercice de leurs Charges, sans pouvoir être remplacés, jusqu'à l'expiration du temps ordinaire de leur Gouvernement.

2°. Que la République congédieroit dans l'espace d'un mois les troupes Espagnoles qu'elle avoit appellées; qu'elle renonceroit dès à présent à tou-

tes ligues conclues depuis le premier de Janvier 1683. & supprimeroit toutes les augmentations faites dans sa Marine depuis ce temps. AN. 1685.

3°. Qu'elle dédommageroit les sujets du Roi de tous les torts qu'elle avoit pû leur faire ; que de son côté le Roi, par un pur mouvement de sa piété, employeroit telle somme d'argent que le Pape jugeroit convenable, pour contribuer à la réparation des Eglises de Gênes endommagées par les bombes ; & que de part & d'autre les prisonniers seroient élargis.

4°. Que dans l'espace de deux mois la République payeroit au Comte de Fiesque cent mille écus, & qu'à ce moyen le Roi promettoit de ne plus appuyer par la force de ses armes les prétentions du Comte & de sa maison.

5°. Que le Roi, content de ces satisfactions, rendroit ses bonnes graces aux Génois, feroit au Doge & aux Sénateurs un accueil favorable, & qu'il ne leur seroit fait de sa part aucune autre demande, ni imposé d'autres conditions que celles qui sont exprimées dans le traité.

AN. 1685.

Le Traité de Paix est signé.

Sitôt que ces articles furent signés, Ranuzzi, Evêque de Fano & Nonce du Pape en France, médiateur de toute cette négociation, dépêcha un courier à Gênes pour y porter le traité. Il y répandit une joie universelle, & dissipa les allarmes qu'y causoient les préparatifs de guerre, qui jusqu'alors n'avoient point discontinué. On travailla sur le champ à la ratification, qui fut aussitôt renvoyée en France : on fit faire les plus vifs remercimens au Pape, pour les bons services qu'il avoit rendus à la République en cette occasion; & l'on célébra une Fête solemnelle * pour remercier la Sainte Vierge de l'heureuse conclusion de cette importante affaire, qu'il n'auroit cependant tenu qu'aux Génois de terminer avec bien moins de désagrément, s'ils ne s'étoient obstinés à refuser les satisfactions que la France avoit d'abord demandées. Ainsi finit la guerre fatale que les Génois s'étoient volontairement attiré par leur haine contre la France, qui ne la méritoit pas; par trop de confiance aux forces des Espagnols, insuffisantes pour les défendre; par un

* Le premier Samedi de Mars.

dévouement aveugle à une Couronne qui les facrifioit à fes intérêts ; & par une obftination pouffée trop loin contre le Monarque le plus fier & le plus puiffant de fon fiecle. AN. 1685.

Ils fe virent à deux doigts de leur ruine totale, & ils furent long-temps à fe relever des pertes immenfes qu'ils effuyerent. Ils furent encore heureux de ce que leur Ville ne fut pas abfolument faccagée, & fur-tout de ce qu'ils fauverent le précieux Tréfor de la Banque de S. Georges. Ils étoient perdus fans reffource, de l'aveu de leurs propres Hiftoriens, fi les troupes Françoifes avoient débarqué dès le premier jour du bombardement. Ils n'avoient point encore reçu affez de renforts pour leur oppofer ; & dans les premiers inftans de la frayeur & de la conflernation, ils étoient par eux-mêmes incapables de fe défendre. Par bonheur pour eux, le Roi ne cherchoit pas à abîmer les Génois. Il ne vouloit que les contraindre à lui faire des fatisfactions ; & fa vengeance ne croiffoit qu'à proportion de leur opiniâtreté.

Le Doge fe rend en France.

Quelque dur que fût pour eux le traité qu'ils venoient de conclurre, il

An. 1685.

leur eût été trop dangereux de ne *le* pas exécuter. Ils s'y conformerent exactement, & le Doge * partit pour la France le vingt-neuf de Mars, accompagné de quatre Sénateurs & de douze Nobles, avec une ſuite nombreuſe, cherchant à couvrir l'humiliation de la démarche par la magnificence du cortege. Il garda cependant *l'incognito* durant ſa route, qu'il fit par terre, en traverſant le Piémont. Il arriva le quatre d'Avril à Lyon, en partit par la Diligence, & fut rendu à Paris le dix-huit. Son audience fut marquée au quinze de Mai. Nous n'en détaillerons point les particularités : mais nous traduirons le diſcours que le Doge prononça dans ſa langue. Après qu'il fut parvenu aux pieds du Trône du Roi, & que ſa Majeſté lui eut fait ſigne de la main de ſe couvrir, il parla ainſi :

Diſcours du Doge au Roi.

» Sire, une des maximes fondamen-
» tales de ma République a toujours
» été de ſe ſignaler par un profond
» reſpect pour la Couronne qui a été
» tranſmiſe à Votre Majeſté par ſes
» auguſtes ancêtres. V. M. en a porté

* C'étoit pour lors François-Marie Impérialé Lercaro.

» au plus haut point la puissance & la » gloire, par des actions si étonnantes » & si merveilleuses, que la Renom- » mée, qui exagere ordinairement, ne » pourra, même en les diminuant, les » rendre croyables à la postérité. Tous » les Etats sont forcés de reconnoître » & d'admirer ces sublimes préroga- » tives avec une soumission profonde. » Ma République, pénétrée des mê- » mes sentimens, veut s'élever au-des- » sus des autres par la maniere de les » faire éclater. » AN. 1685.

» L'accident le plus fatal, le plus » funeste qu'elle pût jamais éprou- » ver a été d'avoir pû offenser Votre » Majesté. Je ne puis donc vous ex- » primer assez bien l'extrême douleur » qu'elle ressent d'avoir déplu à V. M. » en quoi que ce soit. Quoiqu'elle se » flatte que les sujets de mécontente- » ment qu'elle a donnés à Votre Ma- » jesté, soient un pur effet de son mal- » heur, elle voudroit cependant, à » quelque prix que ce fût, qu'ils fus- » sent effacés, non-seulement du sou- » venir de V. M. mais de la mémoire » de tous les hommes; & elle ne se » consolera jamais de l'immense afflic-

An. 1685.

» tion où elle eſt plongée, juſqu'à ce » qu'elle ait recouvré la précieuſe bien- » veillance de V. M. Elle aſſure V. M. » qu'elle ne négligera ni ſoins, ni at- » tentions, ni efforts, pour s'en ren- » dre digne, pour ſe la conſerver, » pour ſe l'attirer de plus en plus. Dans » cette vûe, ne ſe contentant pas des » expreſſions les plus fortes & les plus » ſoumiſes, elle a eu recours à des » procédés nouveaux & ſinguliers : » elle vous a envoyé ſon Doge, & » quatre de ſes Sénateurs, eſpérant » que des démonſtrations de reſpect ſi » marquées convaincront V. M. de la » très-haute eſtime qu'elle fait de » Votre Bienveillance Royale.

» Quant à moi, Sire, je m'eſtime » infiniment heureux d'avoir l'honneur » d'expoſer à Votre Majeſté ces très- » vifs & très-reſpectueux ſentimens. » Je mets au plus haut prix la gloire » de paroître devant un ſi grand Mo- » narque, invincible par ſon courage, » reſpecté par ſa grandeur & ſa ma- » gnanimité; bien au-deſſus de tous » les Princes des ſiecles paſſés, & qui » aſſure à ſes deſcendans le même » avantage. Après cet heureux préſa-

AN. 1685.

» ge, j'espere que V. M. pour donner
» de nouvelles preuves à l'Univers de
» sa générosité, voudra bien regarder
» ces protestations aussi humbles que
» justes, comme les vrais sentimens
» non-seulement de mon cœur, & de
» celui de Messieurs les Sénateurs Dé-
» putés, mais de tous mes compatrio-
» tes, qui attendent avec impatience
» les marques qu'il plaira à V. M. de
» leur donner du retour de ses bonnes
» graces. »

Réponse du Roi.

Durant ce discours, le Doge s'étoit découvert toutes les fois qu'il avoit prononcé le nom de Sa Majesté. Le Roi & les Princes s'étoient découverts aussi. Le Roi répondit qu'il étoit satisfait des soumissions de la République; qu'il étoit fâché d'avoir été obligé de faire éclater contre elle son ressentiment; qu'il lui donneroit en toute occasion des preuves de sa bienveillance, & qu'il étoit persuadé qu'il auroit lieu d'être content de la conduite qu'elle tiendroit à l'avenir. Il dit aussi des choses obligeantes au Doge, & aux quatre Sénateurs, qui le complimenterent l'un après l'autre selon leur rang. Le Roi avoit ôté son chapeau,

AN. 1685.

mais l'avoit peu baissé, lorsque le Doge s'étoit approché : il le baissa un peu plus lorsque l'audience fut finie, & continua de rester debout, comme il avoit fait durant la harangue, jusqu'à ce que le Doge fût assez éloigné pour n'être plus vû. Le Doge de son côté fit en se retirant trois profondes révérences, comme il avoit fait en s'approchant, & ne se couvrit que lorsqu'il fut hors de la portée des yeux du Roi.

Le Doge retourne à Gênes.

Les Députés Génois reçurent, durant le reste de leur séjour en France, toutes les marques du plus gracieux accueil. Le Doge eut son audience de congé le vingt-huit de Mai ; il y exprima sa reconnoissance de toutes les bontés dont le Roi l'avoit comblé, & réitéra les protestations de l'attachement invariable de sa République à la Couronne de France. Le Roi répondit par de nouvelle sassurancesde son amitié. Au reste, on prétend * que le Doge n'eut pas autant de sujets de se louer des Ministres que du Monarque, & qu'il ne put s'empêcher de dire: *Le Roi nous ôte*

* Anecdotes sur Louïs XIV, par Voltaire, dans le mois d'Août 1750.

ôte la liberté en captivant nos cœurs ; mais ses Ministres nous la rendent. AN. 1685.

Le Doge & les Sénateurs partirent peu de temps après pour la Provence, où ils s'embarquerent sur deux galeres de la République, & arriverent à Gênes le dix-neuf de Juin. Ils y reprirent les fonctions de leurs Charges, qu'ils conserverent jusqu'au terme de leur exercice. Les autres articles du traité de paix furent exactement exécutés, & la bonne intelligence avec la France fut absolument rétablie.

AN 1586. & suiv.

Diverses inquiétudes des Génois à l'occasion des guerres de leurs voisins.

Elle avoit coûté trop cher aux Génois, pour qu'ils ne fissent pas tous leurs efforts pour la conserver. Ils vinrent à bout de jouïr du repos, au milieu des guerres dont la plus grande partie de l'Europe fut agitée durant le reste du regne de Louïs XIV. mais ce repos ne fut pas exempt d'allarmes. Long-temps suspects à la France, ce ne fut que par la politique la plus adroite qu'ils parvinrent à se maintenir en paix avec cette Puissance, sans mécontenter les autres. Soupçonnés de contribuer aux brouilleries qui s'éleverent en 1688. entre le Pape & le Roi de France, ils apaiserent ce Prince par

An. 1692. & suiv.

des satisfactions qui détournerent le nouvel orage dont il les menaçoit. Envain l'Espagne & l'Empereur, en guerre avec les François, firent-ils tous leurs efforts pour engager les Génois à se déclarer en leur faveur. La République avoit appris par une trop triste expérience le danger d'avoir les François pour ennemis. L'Empereur exigeoit des Génois des quartiers d'hiver & de l'argent. Ils accorderent les quartiers d'hiver, & ils offrirent des subsides; mais à raison des fiefs qu'ils possédoient relevants de l'Empire, & non autrement. On rejetta ces conditions; & il en résulta des démélés qui donnerent aux Génois d'assez vives inquiétudes; mais dont le détail n'entre point dans mon plan. Les Espagnols d'un autre côté formerent un projet pour surprendre Gênes: mais les sages précautions du Sénat firent échouer cette tentative; & sa bonne conduite tira habilement la République des dangereuses conjonctures dans lesquelles elle se trouvoit. Elle en fut quitte pour quelque argent; & la paix signée à Ryswick * dissipa ses

* En 1697.

craintes en rendant la tranquillité à l'Europe.

Ce ne fut pas pour long-temps. La guerre s'étant rallumée en 1701. entre la France & l'Empire, les embarras des Génois recommencerent. Il ne leur en coûta encore cette fois que de l'argent, que les troupes Allemandes les forcerent de payer à titre de subsides; trop heureux de pouvoir jouïr à ce prix d'un calme tranquille durant l'orage qu'ils appercevoient de si près. Rassurés par les traités de paix d'Utrecht & de Radstadt, * leurs différends avec la Porte & la Cour de Rome en 1716. ne les inquiéterent que légerement. Mais la guerre qui s'éleva tout-à-coup en Italie en 1717. entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, replongea les Génois dans des circonstances aussi fâcheuses que celles dont ils vènoient à peine de sortir. L'Espagne leur demandoit avec menaces le passage pour ses troupes, l'Empereur menaçoit de son côté s'ils l'accordoient. Il exigeoit d'ailleurs des subsides considérables qu'on fut obligé de lui payer. Les Espagnols murmuroient, l'Empe-

AN. 1701. & suiv.

AN. 1717.

* En 1713 & 1714.

AN. 1717. & suiv.

reur ne paroissoit gueres plus content. Heureusement pour les Génois cette guerre dura peu, & le traité qui la termina.* les tira de leur cruelle situation.

Ils acquierent Final.

Des temps si orageux pour la République ne laisserent pas de lui fournir quelques occasions de s'aggrandir, dont elle profita. Elle acquit de l'Empereur le Marquisat de Final en 1713. sans déroger cependant aux prétentions qu'elle avoit sur ce Marquisat, qui avoit fait autrefois partie de ses Domaines. Elle eut dessein d'acquérir aussi la Principauté de Massa & Carrara dans la Lunégiane, & le marché en fut à peu près conclu en 1720. Mais la politique des Puissances voisines y suscita des obstacles; & après de longues négociations, qui durerent jusqu'en 1725. la République fut obligée de renoncer à ce projet.

Si les Génois étoient troublés dans les acquisitions qu'ils méditoient, ils étoient paisibles dans leurs possessions, & tout leur annonçoit une tranquillité durable. Mais, si leur repos n'avoit plus à craindre d'être altéré par des causes

* En 1720.

étrangeres, des troubles domestiques étoient sur le point de l'interrompre. De nouvelles révolutions se préparoient dans la Corse ; & les suites en furent d'autant plus considérables, que les commencemens en parurent moins dangereux. AN. 1717. & suiv.

La sage politique des Génois les maintenoit en paix avec leurs voisins. S'ils eurent quelques différends en 1726. avec la Cour de Turin, au sujet de deux barques d'Oneille qu'ils avoient arrêtées ; les suites de cette affaire furent apaisées l'année suivante par la médiation de l'Empereur. Leurs difficultés avec l'Etat de Milan, au sujet du transport des sels, furent aisément levées en 1729. Obligés d'armer contre les Corsaires de Barbarie, ils souffrirent peu de leurs courses ; qui jamais ne leur pouvoient être bien redoutables. Mais la Corse leur nourrissoit de plus dangereux ennemis.

Les Peuples de cette Isle, accoutumés à une vie dure qui leur faisoit mépriser les fatigues & les périls ; ne craignant rien, parcequ'ils n'avoient rien à perdre ; portant impatiemment un joug dont ils ne sentoient que le poids,

An. 1717. & suiv.

étoient toujours prêts à tout tenter pour changer leur sort. On a vû quelles ressources Sampiero trouva dans ces dispositions, & combien l'on eut de peine à éteindre le feu qu'il avoit si aisément allumé dans la Corse. Les troubles y avoient été presque continuels dans les temps précédens. Si je ne les ai pas tous marqués dans le cours de cet ouvrage, c'est que les suites n'en furent pas toujours assez considérables pour m'y arrêter. Mais l'on peut dire que les Génois virent rarement les Corses tranquilles.

Ces insulaires avoient cependant paru plus dociles depuis la mort de Sampiero; mais leurs mœurs n'étoient point adoucies, leur caractere n'étoit point changé. Toujours fiers, vindicatifs, cruels, & malheureux; leur haine contre les Génois subsistoit toute entiere: leur impuissance seule les empêcha long-temps d'éclater.

Cet état violent ne pouvoit toujours durer. Le seul moyen peut-être qui restât aux Génois, pour en prévenir les suites fâcheuses, étoit d'introduire chez les Corses, avec l'aisance, le goût des arts, des mœurs douces & pacifi-

ques ; de leur faire trouver des avantages dans leur dépendance, de se les attacher par reconnoissance & par intérêt ; unique lien sur lequel les Souverains puissent compter. AN. 1717. & suiv.

Mais la République craignoit sans doute que les arts & les richesses ne fussent pour ces Peuples remuans des ressources dangereuses, & crut ne les pouvoir tenir dans un trop profond esclavage. Leurs plus anciennes familles avoient été privées des privileges de la Noblesse : il n'y avoit ni Colleges, ni aucuns établissemens pour l'éducation de leurs enfans : les Corses étoient exclus des dignités ecclésiastiques & militaires : toute sorte de commerce leur étoit interdit. Les Génois s'emparoient tous les ans de leurs denrées à vil prix, & leur faisoient payer bien cher celles dont ils avoient besoin. Les Corses sembloient ne faire partie de l'Etat de Gênes que pour en partager les charges.

Conduite des Génois à l'égard des Corses.

Les impôts qu'on leur faisoit payer, quoiqu'ils parussent légers, étoient considérables pour des Peuples aussi pauvres qu'eux. D'ailleurs on les augmentoit insensiblement, sur-tout depuis

AN. 1717. & suiv.

1715. époque à laquelle les Corses faisoient remonter leurs principaux griefs. Ils se plaignoient encore moins des impôts, que de ceux qui les exigeoient. Les Commissaires Généraux, * que la République nommoit tous les deux ans pour les gouverner, n'avoient la plûpart pour but que de piller & de s'enrichir. Au lieu de punir les crimes, ils vendoient les graces aux criminels; & cette impunité multipliant les désordres chez un Peuple naturellement violent, on compta, dans l'espace de quinze ou dix-huit ans, jusqu'à vingt-huit mille assassinats pardonnés; la plûpart, il est vrai, durant les nouveaux troubles que je vais décrire.

AN. 1726.

Alexandre Saluzzo, qui fut nommé Gouverneur de cette Isle en 1726. ménagea tellement les esprits, qu'il empêcha d'éclater, durant le cours de

* Il y a deux Commissaires Généraux en Corse. L'un réside à la Bastie, & son autorité s'étend sur la partie septentrionale de l'Isle: l'autre gouverne la partie méridionale, & réside à Ajaccio. Ce dernier étoit autrefois subordonné à l'autre, qu'on regardoit comme Viceroi du Royaume de Corse; & c'est celui que je désigne quelquefois sous le nom de Gouverneur. A présent le Commissaire d'Ajaccio a dans son district à peu près la même autorité que celui de la Bastie.

son administration, les murmures qui avoient commencé à se faire entendre dès le temps de son prédécesseur. Mais Félix Pinello, qui fut élu en 1728. pour lui succéder, acheva d'aigrir les Corses. Au lieu de les ramener par la douceur, il les irrita encore par une roideur plus que jamais déplacée, & hâta le soulevement dont on étoit menacé depuis plus de quatre ans. AN. 1728.

Commencement des troubles.

Dans l'état de fermentation où se trouvoient les esprits des Corses, le plus léger prétexte de mécontentement se grossissoit à leurs yeux, & redoubloit leur haine contre les Génois. Sur la fin de l'année 1729. un Soldat Corse de la garnison de Final fut condamné au cheval de bois par le Conseil de guerre. Des Bourgeois qui étoient présens, lorsqu'il subissoit cette punition, proférerent contre la nation Corse quelques paroles insultantes. Les Soldats de cette nation s'en offenserent, & tirerent plusieurs coups de fusil, dont un Bourgeois fut tué, & quelques autres blessés. Les plus coupables de ces Soldats furent arrêtés & pendus. Cet évenement fut regardé dans l'Isle de Corse comme une nouvelle AN. 1729.

AN. 1729. insulte de la part des Génois en général, & comme une preuve nouvelle de leurs mépris pour les Corses. Les parens des Soldats qui avoient été pendus exagéroient ces griefs ; on s'attroupoit, on murmuroit sans ménagement contre la République. Pour en venir à une révolte ouverte on n'attendoit qu'une occasion ; la conduite de Pinello la fit naître.

On avoit chargé les Corses d'une nouvelle imposition, pour rembourser la République du prix des grains qu'elle avoit fournis à ces Insulaires dans un temps de disette. Les Corses refuserent de payer, prétendant que la République étoit remboursée par les sommes que cet impôt avoit produites jusqu'alors ; & qu'on devoit supprimer cette taxe. Ils demandoient aussi qu'il leur fût permis de faire du sel dans leur Isle, sans être obligés d'acheter celui que leur fournissoient les Génois, qui le leur vendoient fort cher.

Pinello non-seulement rejetta hautement leurs propositions, mais se mit en devoir d'employer la force pour les contraindre à payer les impôts. Cette manoeuvre fut le signal du souleve-

ment. En moins de rien, cinq ou six mille Corses parurent en armes : leur nombre fut bientôt considérablement augmenté. Ils s'avancerent jusques sous les murs de la Bastie, Capitale de l'Isle, mais qui n'étoit fermée que par une simple muraille crénelée ; forcerent Pinello de se renfermer dans le Château de cette Place, & ravagerent les Fauxbourgs & les environs. M. Mari, Evêque d'Aleria, étoit pour lors à la Bastie. Il entra en pourparler avec les Révoltés, & les engagea de se retirer ; leur promettant de s'employer de tout son pouvoir en leur faveur auprès de la République, & d'en obtenir des réponses favorables dans trois semaines au plus.

AN. 1729.

Les Corses prennent les armes.

Les mécontens se retirerent, mais ne se séparerent pas. Ils resterent en corps dans les montagnes, déterminés à en venir aux dernieres extrémités, si on ne leur donnoit pas les satisfactions dont on les flattoit. L'Evêque d'Aleria passa à Gênes, & représenta au Sénat les griefs des Corses & les moyens de les apaiser. On fut très-fâché de leur révolte, on sut fort mauvais gré à Pinello d'y avoir donné lieu ;

AN. 1730.

Résolutions du Sénat de Gênes.

An. 1730. mais on ne laissa pas de se résoudre à le soutenir ; & il fut décidé qu'on lui enverroit des troupes. On nomma cependant au même temps Jerôme Veneroso pour traiter avec les rébelles, & tâcher par les voies de douceur de les ramener au devoir.

Le Podestat de Corse avoit eu une audience publique du Grand Conseil, où il avoit solemnellement désavoué, au nom de la Nation des Corses, les mouvemens de révolte qui s'étoient élevés dans l'Isle, & qu'il imputoit à quelques montagnards, auxquels s'étoient joints quelques troupes de bandits & de gens sans aveu. Le Peuple de Gênes rassuré par cette déclaration se persuadoit qu'il seroit aisé de venir à bout de tels rébelles ; mais le Sénat savoit à quoi s'en tenir sur la grandeur du péril, dont il avoit été exactement instruit par l'Evêque de la Bastie, & par plusieurs autres personnes de considération qui avoient passé de Corse à Gênes, pour ne pas demeurer exposés aux dangers de la révolution dont l'Isle entiere étoit menacée. Il comptoit donc moins sur les troupes qu'il destinoit à agir contre les Corses, que sur la con-

ſidération infinie que ces Peuples avoient pour Veneroſo, chargé de traiter avec eux. Veneroſo avoit été Doge en 1726. il avoit auſſi été Gouverneur de l'Iſle de Corſe, & s'y étoit fait adorer par ſa ſageſſe & ſon humanité. Il eut ordre de s'y rendre, & partit le dix d'Avril 1730. avec trois galeres, ſur leſquelles on embarqua trois cents ſoldats.

AN. 1730.

Négociation de Veneroſo.

Les Rébelles, après l'expiration du terme que leur avoit marqué l'Evêque d'Aleria, s'étoient rapprochés de la Baſtie. Ils s'en éloignerent, quand ils apprirent que Véneroſo y étoit arrivé, * & l'on ſe diſpoſa de part & d'autre à entrer en négociation. Veneroſo, deux jours après ſon arrivée, députa vers les mécontens, pour leur offrir au nom de la République le pardon de leur révolte, à condition qu'ils mettroient ſur le champ les armes bas : mais ils déclarerent qu'ils ne les quitteroient point, qu'on ne ſe fût auparavant ſolemnellement engagé à les ſatisfaire ſur tous leurs griefs. Leurs prétentions étoient qu'on les rétablît dans la jouïſſance de tous leurs privileges; qu'on

* Le 19 d'Avril.

An. 1730. supprimât les taxes dont on les avoit chargés depuis 1715. qu'on leur livrât les Magistrats qui les avoient exigées; qu'on leur restituât quelques terres qui avoient toujours appartenu en commun aux habitans des villages voisins d'Ajaccio, & que les Génois s'étoient depuis peu appropriées : enfin qu'on retirât de la Corse toutes les garnisons que les Génois y entretenoient.

Prétentions des Rébelles. Des prétentions aussi exorbitantes n'étoient pas de nature à être admises; & il falloit que les Corses se crussent bien forts, pour oser faire de pareilles propositions. L'obstination qu'ils eurent à les soutenir fit craindre qu'ils ne fussent appuyés par quelque Puissance étrangere; & diverses circonstances accréditerent dans la suite cette conjecture. Quelque porté que Veneroso fût aux voies de douceur, il vit bien que toutes les négociations seroient inutiles, jusqu'à ce que la République eût fait sentir aux Rébelles qu'elle étoit en état de les réduire par la force: mais il s'en falloit bien qu'on pût le tenter avec succès; & ce qu'il y avoit de troupes Génoises dans l'Isle suffisoit à peine pour défendre les principa-

les Places où elles étoient renfermées. Les mécontens profiterent de leur supériorité. Ils sortirent de nouveau des montagnes, vinrent camper à cinq lieues de la Bastie, pillerent & saccagerent les maisons de campagne qui appartenoient aux Génois dans le voisinage de cette Ville, publierent un Manifeste où ils exposoient leurs griefs & leurs demandes, & menacerent de mettre tout à feu & à sang dans l'Isle, si dans six semaines on ne leur donnoit une pleine satisfaction.

AN. 1730.

Derniere tentative de Venerosо.

Veneroso leur avoit fait faire diverses propositions ; mais toutes avoient été rejettées. Il avoit fait sortir quelques détachemens, pour essayer de les intimider; mais ces détachemens avoient été battus. Ne pouvant demeurer plus long-temps dans l'Isle, sans compromettre l'honneur de la République dont il n'étoit pas en état de faire respecter les ordres, il demanda son rappel, & l'obtint. Au désespoir de n'avoir pû réussir à terminer les troubles de Corse, il tenta encore une fois d'amener les mécontens à la conciliation. Il savoit bien que, quoiqu'ils n'eussent pas accepté les propositions qu'il leur

AN. 1730.

avoit faites au nom de la République, ils n'en conservoient pas moins pour lui les sentimens d'amour & d'attachement qu'il leur avoit inspirés. Il se rendit à leur camp la veille de son départ, & les larmes aux yeux les exhorta dans les termes les plus tendres, de mettre bas les armes, & de profiter de la clémence du Sénat. On l'écouta avec toutes les marques d'estime & de respect que ses vertus avoient fait naître depuis long-temps chez les Corses : il attendrit ; mais il ne persuada point.

Après qu'il eut parlé, Pompiliani, leur Chef, lui répondit que les Corses voyoient avec douleur qu'un homme juste & vertueux comme lui fût chargé des odieuses propositions de leurs tyrans ; que pleins d'admiration pour sa droiture & son équité, ils n'oublieroient jamais la douceur & la sagesse de son administration ; qu'ils se souviendroient éternellement du nom glorieux de Pere de la Patrie qu'il avoit mérité tandis qu'il les avoit gouvernés.
» Soutenez un si beau titre, ajoûta
» Pompiliani, protégez un Peuple
» opprimé qu'on traite en criminel,

» parcequ'il voudroit vivre libre Si le » soin de vos biens ou de vos dignités » est le seul motif qui vous rappelle au- » près des tyrans, daignez regner ici. » Nous vous offrons le même zele, la » même soumission, le même amour, » dont nous vous avons autrefois don- » né des preuves. »

AN. 1750.

Son départ.

Veneroso fut sans doute scandalisé de ces offres; mais il dut être touché de cet hommage que la rébellion même rendoit à ses vertus. Le beau jour pour lui, si le chagrin de ne pouvoir rendre la paix à la Corse n'en avoit empoisonné la douceur! Il se retira sans rien répondre, & partit le lendemain.

Pinello, qui avoit achevé le temps de son administration, partit aussi. * Jean-François Grapallo, nommé pour lui succéder, fut chargé de tous les pouvoirs pour agir contre les Rébelles; ou pour traiter avec eux.

Etat des choses parmi les Rébelles.

Leur parti se fortifioit de plus en plus. Pompiliani, qu'ils avoient mis à leur tête, étoit un brave Officier, qui avoit servi avec distinction dans les troupes étrangeres. Il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit contribuer

* Le 18 de Juin.

AN. 1730. à augmenter les forces des mécontens, & à diminuer le nombre des partisans de la République. Il avoit fait afficher divers placards, qui portoient que le but des Corses soulevés n'étoit pas de piller ou d'insulter leurs freres; mais de maintenir les privileges & la liberté de leur Nation. Il faisoit observer la discipline la plus exacte: quinze de ses soldats s'étant éloignés du camp pour piller quelques maisons, il les fit tous pendre. A cette rigueur, avec laquelle il empêchoit les brigandages de ses propres troupes, il joignoit une extrême sévérité contre ceux qui refusoient de se déclarer pour lui. Il s'empara d'Aléria, Ville depuis long-temps ruinée, & dont il ne subsiste que quelques maisons. Le détachement qu'il avoit chargé de cette expédition ne laissa pas d'essuyer quelque résistance de la part des habitans; mais ils furent aisément forcés, & on passa au fil de l'épée tous ceux qu'on trouva sous les armes.

Cette conduite grossissant le nombre de ses partisans, il se vit bientôt une armée forte de vingt mille hommes. Quatorze villages dans le district

de Caccia & aux environs, en deçà du Golo, lui prêterent ferment de fidélité. Il eut foin de fe pourvoir d'armes & de munitions, & d'enlever tout ce qu'il en put trouver dans les poftes & les Villes dont il étoit maître. Il fit même fondre les cloches pour en faire du canon, & en garnir de bons retranchemens qu'il éleva le long des côtes de l'Ifle, aux endroits où les navires des Génois pourroient tenter des defcentes.

AN. 1730.

Commiffaires de la République maltraités.

Quelques-uns des Commiffaires de la République, chargés de la levée des impôts dans les parties Méridionales de l'Ifle, tomberent entre les mains de Pompiliani, & lui repréfenterent leurs pouvoirs, qu'il fit auffitôt déchirer par fes valets. Puis ayant fait dépouiller ces Commiffaires, il les fit fouetter avec des genêts au milieu du camp, & les renvoya à la Baftie, où le maltraitement qu'ils avoient effuyé caufa beaucoup de confternation.

Etat des chofes à Gênes.

En effet, des procédés auffi violens de la part des Corfes faifoient fentir tout ce qu'on en devoit craindre. On ne l'ignoroit pas à Gênes, & l'on y prenoit des mefures pour s'oppofer aux

AN. 1730. progrès d'une révolte que chaque jour rendoit plus dangereuse. On parloit d'y faire passer des troupes : mais il s'agissoit auparavant d'assembler des vivres ; & les dégâts qu'avoient fait les Rébelles avoient rendu le bled fort rare dans l'Isle. Il falloit d'ailleurs ramasser des fonds pour la levée & l'entretien de ces troupes ; & l'on ne pouvoit plus compter sur ceux que la Corse avoit coutume de fournir. On fut obligé de charger l'Etat de Gênes de taxes nouvelles ; & ce ne fut pas sans peine & sans péril. Ces impositions exciterent quelques soulevemens à San-Remo : le Palais du Podestat fut pillé, ses meubles brûlés, lui-même traîné en prison, & si maltraité qu'il y mourut deux heures après. Il y eut aussi vers le même temps une émeute à la Piévé, où le Peuple força le Gouvernement de relâcher six soldats qu'on avoit arrêtés. Ces troubles, auxquels les progrès des Rébelles de Corse sembloient enhardir les sujets de la République, n'eurent pas de suites ; mais ne laisserent pas de causer des inquiétudes.

AN. 1730.

On essaye de surprendre Pompiliani.

Tandis que l'on s'occupoit à Gênes de préparatifs, on tentoit à la Bastie de se rendre maître de Pompiliani. Cet Officier paroissoit aux Génois plus à craindre que tous les Corses, moins redoutables par eux-mêmes, que par l'expérience, la sagesse, & la bonne conduite de leur Chef. On se flattoit qu'en le leur ôtant, tous leurs projets seroient déconcertés ; & peut-être cherchoit-on à se venger sur lui des outrages qu'il avoit faits aux Commissaires de la République. Le piege qu'on lui dressa fut concerté avec adresse. Le Président de la Bastie lui écrivit une lettre, par laquelle il lui offroit de lui livrer la Place, & de lui en faire ouvrir les portes durant la nuit. Il lui marquoit que la garnison étoit gagnée ; qu'il n'y avoit qu'une partie des habitans qui demeurassent attachés aux Génois ; qu'il ne falloit amener que peu de troupes, de peur d'être découvert ; & qu'il paroissoit sur-tout nécessaire qu'il entrât lui même dans la Ville, où son éloquence naturelle, & l'estime qu'on avoit pour sa personne acheveroient d'attirer dans son parti le peu de Ci-

AN. 1710. toyens qui ne se déclaroient point encore pour lui.

Cette lettre fut rendue à Pompiliani avec tout le mystere propre à lui inspirer de la confiance. Le projet fut accepté, & l'exécution en fut fixée à la nuit du vingt-huit au vingt-neuf de Juillet. Pompiliani promit de marcher lui-même avec quatre cents hommes seulement. C'étoit tout ce que ses ennemis demandoient.

Sitôt qu'ils eurent reçu cette réponse, ils prirent toutes les précautions qu'ils crurent nécessaires, pour ne pas manquer leur coup. On renforça la garnison de la Place; on fit déguiser en paysans les soldats qu'on y fit entrer, de peur de donner de l'ombrage à Pompiliani; on les distribua aux environs de la principale porte, que l'on devoit ouvrir aux Corses; d'autres furent rangés sur les places d'armes, prêts à charger les rébelles dès qu'ils seroient dans la Ville. Les mesures étoient si bien prises que Pompiliani, s'il venoit, ne pouvoit échapper; mais soit hazard, soit prévoyance, il ne vint pas.

Il s'étoit mis à la tête de quatre cents de ses meilleurs soldats, & se dis-

posoit à marcher vers la Bastie, lorsqu'il apprit qu'il paroissoit quatre vaisseaux Génois sur la côte. Cet objet lui parut mériter plus essentiellement sa présence que l'expédition à laquelle il s'étoit préparé. Il en chargea Fabio Filinghieri son Lieutenant Général, & marcha vers la côte, où il trouva que les vaisseaux prétendus Génois étoient des Corsaires de Barbarie qui avoient pris le pavillon de Gênes. La nouvelle qui empêcha Pompiliani de se rendre à la Bastie fut-elle un motif réel, un prétexte, ou une feinte? S'il étoit de la politique de ne laisser paroître aucune défiance de la réussite du projet qu'il tentoit, il étoit de la prudence d'un chef de ne pas aller s'enfermer dans une Ville ennemie sur la foi d'un traître: l'évenement le prouva. Fabio Filinghieri étant arrivé devant la Bastie, on en ouvrit les portes au signal convenu. Mais à peine fut-il entré qu'on se jetta sur lui de toutes parts. Furieux d'être trahis, Fabio & ses gens se battirent en désespérés, & furent massacrés tous, excepté Fabio qu'on avoit ordre d'épargner. AN. 1736.

On le conduisit devant le Conseil,

An. 1730.

& l'on fut bien fâché lorsqu'on apprit que ce n'étoit point Pompiliani. Fabio soutint son malheur avec intrépidité. On ne put rien tirer de lui sur les secrets de son parti. Il fut arquebusé comme rébelle ; son corps fut coupé par quartiers, & sa tête exposée sur un pieu au haut des murailles.

Vengeance des Rébelles.

Pompiliani apprit ce malheureux succès avec beaucoup de chagrin. Il eut à soutenir toute la douleur de la fille de Fabio, & les reproches de plusieurs de ceux qui avoient perdu dans cette expédition leurs parens ou leurs amis. Il les apaisa en leur promettant une vengeance éclatante. Il n'entreprit cependant pas de s'emparer par force de la Bastie. Quoique cette Place fût de peu de défense, elle étoit munie d'une grosse garnison ; & les rébelles étoient pour lors assemblés en petit nombre, tant parcequ'ils étoient retournés la plûpart dans leurs Villages, pour s'y occuper de leurs récoltes, que parceque le reste étoit employé à garder les postes qu'il avoit établis le long des côtes, & qu'il étoit important de ne pas dégarnir. Mais Pompiliani fit escalader par cinquante soldats

les

les murs de la Bastie, & fit mettre le feu à la maison du Président, & à quelques autres endroits. Cette action hardie se fit dès la nuit du 30. de Juillet, le lendemain du supplice de Fabio. Les jours suivans, Pompiliani fit brûler quelques maisons de Campagne dans les environs de la Bastie, entr'autres celle qui appartenoit à Pinello, & qui étoit la plus belle de l'Isle. AN. 1730.

Les environs d'Ajaccio & de Calvi ne furent pas plus épargnés. Les Génois renfermés dans ces Villes voyoient ces désordres sans pouvoir s'y opposer. Cependant le fils de Jerôme Veneroso, qui commandoit à Calvi, sortit à la tête d'un détachement de six cents hommes, & s'avança jusques dans le district, ou Piéve de Vico, où il brûla le village de ce nom qui tenoit pour les Rébelles. Quelques petits cantons qui avoient pris les armes se soumirent: mais les mécontens demeuroient toujours les maîtres dans l'Isle presque entiere; & il ne restoit gueres à la République que les principales Places, Ajaccio, Calvi, Bonifacio & la Bastie.

Quelques soins que prissent les Gé-

An. 1730.

nois pour devenir supérieurs aux Insulaires, ils ne pouvoient envoyer dans cette Isle d'assez prompts ni d'assez puissans secours. Ils manquoient de troupes & d'argent. Les nouvelles taxes se levoient toujours avec difficulté. Il y eut encore à ce sujet des émeutes à Final & à Ventimille. On sollicitoit à Vienne des secours de troupes, & l'on se proposoit d'en lever en Suisse ; mais toutes ces opérations étoient lentes. On auroit bien voulu amuser les Rébelles par des négociations & des pourparlers ; mais ils n'en continuoient pas moins leurs ravages.

Pompiliani prisonnier.

L'évenement le plus avantageux que les Génois pussent espérer, dans les circonstances où ils se trouvoient, étoit d'enlever aux mécontens le Chef habile qui les commandoit. Sans doute on n'avoit pas perdu ce projet de vûe ; & on réussit enfin. Pompiliani fut fait prisonnier. Je n'ai pû savoir ni de quelle maniere il fut pris, ni ce qu'il devint. Ce fut une grande perte pour les Rébelles, & ils eurent plus d'une fois occasion de la ressentir. Pompiliani ne tarda pas à être remplacé. Claude Alvaradino fut choisi pour lui succéder ;

Alvaradino lui succede.

& les Génois ne tirerent pas d'abord de la prise de Pompiliani d'aussi grands avantages qu'ils se l'étoient persuadés. AN. 173[illegible]

Alvaradino suivit le plan tracé par Pompiliani. Il fit continuer les ravages dans les endroits de l'Isle où l'on tenoit le parti des Génois, & fit faire la garde avec soin le long des côtes, pour s'opposer aux secours qu'ils pourroient faire passer en Corse. Un vaisseau Génois aborda près de la Bastie à la fin de Décembre, * & mit à terre cent soixante soldats. Ils n'échapperent point à la vigilance des mécontens, qui les massacrerent tous à l'instant même qu'ils débarquoient. Les Rébelles, assemblés jusqu'au nombre de douze mille hommes, marcherent ensuite vers Terra-Vecchia : c'étoit l'ancienne Ville de la Bastie, & c'en est aujourd'hui un des Fauxbourgs. Ils s'en seroient peut-être emparés, mais l'Evêque de Mariana les engagea de se retirer. Ils y consentirent à condition qu'on échangeroit les prisonniers ; ce qui fut exécuté sur l'heure. On convint ensuite d'une suspension Suspension d'armes.

* Le 26 de Décembre.

AN. 1731. d'armes, pendant laquelle on devoit reprendre les voies de négociation.

Charles Fornari & Jean-Baptiste Grimaldo furent nommés pour traiter avec les mécontens; mais ils ne partirent de Gênes que le 18 de Mars 1731. Les Génois ne cherchoient qu'à tirer les choses en longueur; & dans le temps même qu'ils sembloient se disposer à un accommodement, ils chargeoient le Marquis Pallavicini, leur Envoyé extraordinaire à Vienne, d'obtenir de l'Empereur le secours de troupes dont le Marquis Doria avoit fait les demandes dès l'année précédente. Ils armoient des galeres pour croiser sur les côtes de Corse, & se mettoient en état d'empêcher les Rébelles de recevoir aucuns secours étrangers; car on ne doutoit presque plus que si la révolte des Corses n'étoit pas entierement l'ouvrage de quelques Puissances étrangeres, elle n'en fût du moins appuyée.

Les mécontens faisoient une grande faute en acceptant la suspension d'armes. Beaucoup d'entr'eux en murmurerent, & l'observerent avec si peu de régularité, que peu après qu'elle fut

signée ils enleverent un convoi de farines, escorté par cinquante hommes, & firent diverses autres hostilités. Les Corses ne voulant rien rabattre de leurs prétentions, il étoit aisé de prévoir que les conférences n'aboutiroient qu'à donner le temps à la République de se mettre en état de leur faire la loi. Il y avoit trop de distance entre les propositions respectives, pour se flatter de les rapprocher aisément; & si les Corses pouvoient avoir quelque espérance de réussir, ce n'étoit qu'en tirant tout le parti possible de leur supériorité. Aussi Pompiliani, depuis les négociations de Vénéroso qu'il avoit bientôt rompues, n'avoit-il jamais voulu entendre à aucune armistice. AN. 1[illegible]

Alvaradino déposé. Ciatten élû en sa place.

Les Corses firent la comparaison de ce Chef habile avec celui qui le remplaçoit. Ils ne trouvoient dans Alvaradino ni les mêmes talens, ni le même zele. Ils allerent jusqu'à le soupçonner de les trahir & d'entretenir des intelligences avec les Génois. Ils le déposerent sur ces soupçons que la conduite de ce Chef sembloit autoriser, & mirent en sa place, au commencement de Février, Philibert Evaristo Ciatten,

An. 1731. Sous ce nouveau Général toutes les négociations disparurent d'abord. Il convoqua pour le 6 d'Avril une assemblée générale à San-Fiorenzo, dont les mécontens s'étoient emparés depuis peu. Il prenoit, à la tête de l'Edit de convocation qu'il fit publier, * le titre de *Général des Confedérés & des véritables Corses, pour le salut des Peuples, & pour la défense des opprimés*. Les dispositions que cet écrit annonçoit n'étoient rien moins que favorables à un accommodement, & il ne paroissoit plus qu'on eût lieu de l'espérer. Depuis les résolutions prises dans l'assemblée générale des mécontens, leurs ravages se multiplioient. Dès avant ils s'étoient rendus maîtres du poste de Feringoli près de la Bastie, & avoient brûlé le Bourg d'Araïola. Ils avoient aussi pris San-Fiorenzo, petite Ville qui n'étoit fermée que par une muraille crénelée; mais qui étoit défendue par une grosse tour, où les Génois s'étoient maintenus. Les Corses ne pouvoient aisément les forcer. La mere & la niece du Gouverneur avoient été faites prisonnieres lorsqu'on avoit

Hostilités & progrès des Rebelles.

* Le 20 de Février.

pris la Ville ; & les mécontens menacerent de les massacrer, si le Gouverneur ne se rendoit pas dans un temps marqué. Des circonstances plus décisives l'obligerent de se rendre. Les vivres lui manquerent, & il remit la tour aux mécontens. Ils s'emparerent aussi de Morcella, & prirent sans coup férir la petite Ville d'Algaïola. Elle étoit alors fermée d'une muraille & de trois bastions. Le corps de Rébelles qui l'attaqua n'étoit que de six cents hommes ; & l'Officier Génois qui y commandoit avoit avec lui cinq cents soldats. Il n'essaya pas de se défendre, & se sauva par mer avec les habitans qu'il contraignit de s'embarquer avec lui. Les Corses, trouvant cette Place abandonnée, y mirent le feu, & la détruisirent presqu'entierement. An. 1731.

L'on s'attendoit à toute heure à la Bastie à se voir assiégé, & l'on y faisoit des préparatifs pour une vigoureureuse défense : mais les Rébelles tournerent du côté de Calvi dont ils formerent le blocus. La Ville de Calvi est un Port de Mer à trois lieues d'Algaïola : elle est défendue par un Château bâti sur un rocher, & fortifié de cinq

An. 1731.

bastions. Une pareille place munie de tout ce qu'il falloit pour une longue résistance, craignoit peu les attaques des Rébelles, qui n'étoient pas en état de faire des sieges en regle. Leur nombre s'étoit cependant grossi jusqu'à trente mille hommes, dont on avoit formé plusieurs corps, qui se répandoient dans diverses parties de l'Isle, & portoient la consternation dans tous les lieux habités par les partisans des Génois. Plusieurs quitterent la Corse. L'effroi pénétra jusques dans la Bastie. Des familles entieres, ne s'y croyant pas en sûreté, se retirerent avec leurs meilleurs effets dans l'Isle * de Caprée : d'autres se réfugierent à Gênes.

Belle défense de 127 Grecs.

Il y a des Grecs dans la Corse. Sur la fin du dernier siecle, en 1677. les Génois avoient accordé des terres, dans cette Isle trop peu peuplée, à environ six cents Grecs, habitans de la Morée, qui maltraités par les Turcs avoient été contraints de chercher une demeure où ils pussent vivre en repos. Ces Grecs avoient depuis bâti de fort beaux

* Petite Isle de la dépendance des Génois, située entre la Corse & l'Italie.

villages

villages près du golfe de Sagone, dans la Piévé de Vico; & de ce canton inculte qu'on leur avoit assigné, ils avoient fait en peu d'années un Pays fertile & abondant. Pleins de reconnoissance pour les Génois qui leur avoient procuré un asyle, & les moyens d'y former des établissemens aussi avantageux, ils étoient fort attachés à la République, & par conséquent fort peu ménagés par les mécontens. AN. 1731.

Au commencement des troubles, ils s'étoient retirés à Rondollino, croyant être en état de s'y soutenir contre les insultes des Rébelles. Ils s'y défendirent durant près d'un an; mais craignant de ne pouvoir s'y maintenir toujours, sur-tout voyant que la rébellion prenoit de plus en plus des forces, ils songerent à se retirer en lieu de sûreté. Ils laisserent seulement cent vingt-sept hommes pour garder leur Pays; & le reste de la Colonie s'embarqua pour Ajaccio.

Ces cent vingt-sept Grecs s'enfermerent dans la Tour d'Uncivia, où ils furent bientôt attaqués * par un corps de deux mille cinq cents Rébel-

* Le 28 d'Avril.

AN. 1731. les. Ce nombre ne les effraya point. Ils soutinrent divers assauts durant cinq jours de suite, & repousserent toujours les Corses. Ceux-ci, ayant inutilement tenté d'engager ces braves gens à une capitulation, firent un dernier effort, & livrerent à la tour un assaut général. Ils furenr repoussés encore. Les Grecs, non contens d'une si belle résistance, résolurent deux jours après de faire une sortie; & ils l'exécuterent avec tant de succès, que les Corses prirent la fuite. Les Grecs les poursuivirent l'espace de plus d'une lieue, & leur tuerent beaucoup de monde, entr'autres un de leurs principaux Officiers; & on leur fit grand nombre de prisonniers.

Quelques jours auparavant, les Corses avoient inhumainement massacré de sang froid deux Grecs qu'ils avoient pris. Les Grecs, aussi généreux que vaillans, n'userent point de représailles. Ils traiterent leurs prisonniers avec toute l'humanité possible, les exhorterent à rentrer dans leur devoir, & les presserent d'écrire à leurs camarades pour les y engager: mais ces procédés ne toucherent point les Corses.

Enfin ces Grecs généreux furent obligés d'abandonner le poste qu'ils avoient si vaillamment défendu. Leur Pays fut ravagé, leurs établissemens entierement ruinés : pour eux, ils allerent rejoindre leurs compatriotes à Ajaccio, où ils furent très-bien reçus. Tous ces Grecs, rassemblés dans cette Ville, se trouverent au nombre d'environ trois cents en état de porter les armes. Les Officiers de la République prirent soin de leur subsistance, & en formerent trois compagnies, qui dans la suite de cette guerre rendirent d'excellens services aux Génois. AN. 1731.

On renouvelloit cependant quelques propositions d'accommodement, & on convint de nouveau d'une suspension d'armes, qui ne dura que quelques semaines, & durant laquelle on ne termina rien. Les Génois ne cherchoient qu'à gagner du temps, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu les secours qu'ils sollicitoient en Allemagne. Ces secours devenoient d'autant plus nécessaires, qu'il n'étoit plus équivoque que les mécontens fussent puissamment soutenus. Une tartane sans pavillon avoit débarqué près de Calvi cinquante-six Nouveaux pourparlers.

AN. 1731.

quintaux de poudre & trois mille fusils pour le corps de troupes qui formoient le blocus de cette Place. Plusieurs autres navires avoient depuis apporté aux Rébelles des vivres & des munitions, malgré les galeres & les barques Génoises, qui croisoient le long des côtes de Corse pour intercepter ces convois.

Manœuvre des Génois.

Le Marquis Pallavicini agissoit donc fortement à Vienne pour obtenir au moins six mille hommes d'infanterie, & deux mille de Cavalerie. En attendant, les Génois ne cessoient de faire passer, dans les principales Places de Corse dont ils étoient maîtres, des provisions de guerre & de bouche, & quelques renforts de troupes nationales. Le Sénat avoit de jour en jour de plus vives inquiétudes sur les affaires de cette Isle. Il avoit fait le procès à Pinello, dont la mauvaise conduite avoit donné lieu à la révolte des Insulaires, & l'avoit fait mettre en prison. Ce qu'on craignoit le plus, étoit que les Puissances qui jusqu'alors soutenoient secrettement les révoltés ne se déclarassent trop ouvertement dans la suite. Les Génois se saisirent d'un

bâtiment qui portoit des munitions aux Rébelles, & prirent delà occasion de publier une ordonnance qui défendoit à tous vaisseaux, de quelque Nation qu'ils fussent, sous peine de mort & de confiscation de leurs navires, de commercer avec l'Isle de Corse, & d'y jetter l'ancre, excepté devant la Bastie, Calvi, Ajaccio & Bonifacio; les seules Places de cette Isle où la République eût alors garnison, & par conséquent les seules dont la fidélité ne lui fût point suspecte. AN. 1731.

Conduite des Rébelles.

Cette précaution n'empêcha pas que les Rébelles ne continuassent à recevoir des secours. Louïs Giafferi, l'un de leurs Chefs, & que nous verrons bientôt leur Général, négocia à Livourne * avec le Capitaine d'un navire, qui s'engagea, pour une somme de cinq cents piastres, de transporter à San-Fiorenzo douze pieces de canon, quelques mortiers, & diverses autres munitions de guerre. Par-là les mécontens se trouverent plus en état qu'auparavant de faire des sieges. Ils bloquoient depuis assez long temps Calvi: ils bloquerent aussi Ajaccio, &

* Au mois de Juin.

AN. 1731. ouvrirent la tranchée devant la Bastie.

Tandis qu'ils profitoient de leur supériorité pour chasser les Génois des Places qui leur restoient dans la Corse, ils négocioient dans diverses Cours pour trouver des protecteurs. Ils députerent à Rome le Chanoine Orticoné, avec ordre d'offrir au Pape la Souveraineté de leur Isle ; & s'il la refusoit, de l'engager à être médiateur entr'eux & les Génois. Le Pape accepta ce dernier parti. Les Génois députerent aussi à Rome ; & l'on y tint des conférences qui durerent jusqu'à la fin de l'année, où l'on fit de part & d'autre bien des propositions : mais on ne put convenir de rien.

Hostilités respectives.

Ces conférences ne suspendirent point les hostilités. Un détachement de trois cents hommes, sorti d'Ajaccio, fut taillé en pieces par les Rébelles. Ce fut le principal avantage qu'ils remporterent. Comme ils n'avoient point de Flotte, les places qu'ils bloquoient étoient libres du côté de la Mer : ainsi l'unique but de ces blocus étoit de tenir les troupes Génoises renfermées dans ces

Places, & de les empêcher de rien entreprendre. AN. 1731.

Les mécontens continuoient de recevoir de fréquens convois, qui partoient la plûpart de Livourne. On savoit qu'on y faisoit passer de Seville des sommes considérables ; que les Corses intriguoient fortement à la Cour d'Espagne ; que les secours qu'ils recevoient étoient portés sur des vaisseaux des Nations alliées de cette Cour. La guerre depuis quelque temps sembloit menacer l'Italie. L'Empereur d'un côté, l'Espagne & ses Alliés de l'autre, en hâtoient les préparatifs. Il résultoit de ces faits un corps de conjectures qui ne laissoit presque pas de doute aux Génois, que les Corses ne fussent favorisés par les Espagnols & leurs amis.

C'étoit un motif de plus pour obtenir des secours de la Cour de Vienne. Ils furent accordés, & s'assemblerent au mois de Juillet dans les environs de Gênes, pour être transportés en Corse. Cependant les galeres de Gênes croisoient sur les côtes de la Toscane, avec ordre de visiter tous les bâtimens qui sortoient des Ports de cet Etat, & d'attaquer ceux qui refusoient

AN. 1731. de se soumettre à cette visite. Les Résidens de diverses Cours à Gênes firent leur protestation contre un pareil ordre. Les Génois n'y eurent point d'égard ; & leurs galeres, ayant attaqué un vaisseau François qui ne voulut pas souffrir leur visite, le prirent après trois heures de combat, & l'amenerent à la Spezza. On y trouva soixante Corses, dix pieces de canon, trois mortiers, quelques autres armes, soixante barils de poudre, & d'autres munitions destinées pour les Rébelles.

Mécontentement de la France contre les Génois.

Mr. Campredon, Résident de France à Gênes, présenta au Sénat un Mémoire, où il se plaignit en termes très-forts de l'insulte faite au pavillon François. Le Sénat eut peur que cette affaire n'eût des suites. Il fit relâcher le navire ; mais auparavant il en fit enlever tout ce qui étoit destiné pour les Corses, & retint prisonniers les passagers de cette Nation.

Les Corses n'ignoroient pas les secours que l'Empereur fournissoit aux Génois ; & ils en avoient plus d'ardeur à presser le siege de la Bastie. Ils espéroient s'en emparer avant l'arrivée des troupes Allemandes : mais, quelque

peu forte que fût cette Place, elle étoit en état de leur résister long-temps. Ils étoient en tout neuf mille hommes, qui jamais n'avoient vû de sieges. Leur artillerie étoit peu considérable. Ils manquoient d'Ingénieurs & de Canoniers. Ils avoient à faire à une bonne & nombreuse garnison. Ils donnerent jusqu'à trois assauts à un Fort voisin de la Place, & furent toujours repoussés. Ils ne se rebuttoient point : mais le convoi chargé de troupes auxiliaires de l'Empereur arriva ; & les choses changerent de face.

Arrivée des secours fournis par l'Empereur aux Génois ; & leurs opérations.

Ce convoi consistoit en cinquante vaisseaux de transport, ayant à bord cinq bataillons, cinq Compagnies de Grenadiers & cent vingt Houssards, formant en tout trois mille huit cents hommes, sous les ordres du Baron de Vachtendonck. Ces vaisseaux étoient parties de Gênes le 6 d'Août. Ils entrerent le 9 dans le Port de la Bastie ; & dès le lendemain le Colonel Vela, Commandant des troupes Génoises, sortit à la tête de huit cents hommes de cette Nation, & soutenu de toutes les troupes Impériales. Il tomba sur les assiégeans, les força en moins d'u-

AN. 1731. ne heure dans tous leurs postes, & les mit dans une entiere déroute, après leur avoir tué quatre cents hommes. Il leur prit quatre pieces de canon; mais il ne fit que cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouva le P. Bernardin de Cozacco Capucin, un de leurs principaux Prédicateurs, & qui n'avoit pas peu contribué à leur rébellion.

La Corse est pleine de Prêtres & de Moines. Les Récolets, les Capucins & les Servites ont dans cette Isle soixante & quinze Couvents; & les Corses ont pour eux une profonde vénération. Ces Moines & ces Prêtres ne se contentoient pas d'animer les *esprits* à la révolte par leurs prédications: on les voyoit armés à la tête des Rébelles; & les Génois n'eurent point dans la Corse d'ennemis ni plus fougueux, ni plus dangereux.

Le Colonel Vela poussa ses avantages, & prit tout de suite Cardo, qu'il brûla, après en avoir enlevé d'abondantes provisions, que les Rébelles y avoient assemblées. Quelques jours après, * le Baron de Vachtendonck marcha avec deux mille hommes vers

* Le 14 d'Août.

le Bourg de Furiano, situé à deux lieues de la Bastie, & qui étoit encore un des principaux magasins des Rébelles. Il y fit mettre le feu, après avoir défait & mis en fuite sept mille Corses qui avoient voulu l'arrêter dans un défilé. Ceux de ces Rébelles qui se sauverent, poursuivis par les Houssards, se précipiterent dans un marais, où ils périrent presque tous. AN. 1731.

Après cette expédition, Vachtendonck revint à la Bastie; & les Rébelles ne reparurent plus dans la plaine. Sur ces entrefaites, on fit publier une amnistie pour tous les Corses qui mettroient bas les armes avant six semaines: mais on excepta de ce pardon leurs Chefs, dont la tête fut mise à prix. Plusieurs Villages profiterent de cette grace, & envoyerent leurs Députés à la Bastie pour faire leurs soumissions à la République. Mais l'on devoit peu compter sur ces soumissions forcées; & l'on vit ces mêmes Corses qui avoient profité de l'amnistie se rejoindre aux Rébelles, à la premiere occasion qu'ils jugerent favorable. Amnistie publiée.

Le gros des mécontens s'étoit rassemblé vers le milieu de l'Isle, derriere

AN. 1731.

Retraite & plan de défense des mécontens.

les montagnes de Vescovato. Ils s'y étoient si bien retranchés, qu'on ne jugea pas à propos de les y attaquer. Leur plan étoit de se maintenir principalement dans ce poste; & ils avoient évacué tous ceux qu'ils avoient dans la partie Septentrionale de l'Isle, même celui de San-Fiorenzo, où les Génois entrerent sans résistance. Le systême des Rébelles étoit le meilleur qu'il pussent suivre. Hors d'état de faire tête à des troupes réglées, lorsqu'elles les attaqueroient en pleine campagne, ou dans des Villages; mais inabordables dans les montagnes de Vescovato, d'où ils sortoient de temps en temps pour harceler leurs ennemis & ravager l'Isle, ils laissoient aux fatigues, au climat, & aux maladies, le soin de détruire peu à peu les troupes Génoises & Allemandes: prêts à reparoître alors avec avantage, & sûrs de reprendre sans beaucoup de peine tout ce qu'ils avoient abandonné.

Dépérissement des troupes Génoises & Allemandes.

Les Génois de leur côté sentoient qu'il étoit de la derniere conséquence de forcer les Rébelles dans leurs retraites. Mais le mauvais air, les travaux, les chaleurs excessives, la disette de

vivres, & ſur-tout de bonnes eaux, qui manquoient durant l'été dans les Villes qu'ils occupoient, avoient déjà diminué conſidérablement leurs forces. Les Egliſes de la Baſtie étoient pleines de malades : on en avoit tranſporté beaucoup à Gênes. On fut obligé de ſolliciter auprès de l'Empereur un nouveau ſecours ; & on leva quelques Compagnies de Griſons, qui paſſerent en Corſe. L'Empereur accorda le renfort qu'on demandoit. Deux mille deux cents hommes s'embarquerent à Gênes le vingt-quatre de Septembre, & ſe rendirent à la Baſtie. Durant ce temps on faiſoit la petite guerre, & les partis Corſes avoient ſouvent affaire avec les détachemens des garniſons d'Ajaccio & de Calvi, qui les repouſſoient toujours, mais ſans en retirer grand avantage.

AN. 1731.

Nouveaux renforts.

Les Corſes ſont naturellement ſobres, agiles, & infatigables. Quand ils alloient à quelque expédition, ils portoient ſur leur dos, dans un ſac de cuir, quelques pains d'orge, du fromage & des châtaignes ; & c'étoit leurs proviſions pour dix ou douze jours. Lorſqu'ils vouloient ſortir de leurs

Façon dont les Rebelles faiſoient la petite guerre.

An. 1731. montagnes pour aller piller le pays, *ils* se rassembloient au son de leurs cornets. Ils marchoient, non pas en colomne, ou en bataille : mais à la débandade, au-travers des campagnes, & sans suivre aucun chemin. Dès qu'ils appercevoient quelque détachement, ils se courboient contre terre, & se coulant derriere les broussailles, ils tomboient tout à coup sur leurs ennemis en tirant de toutes parts. Dès qu'ils avoient tiré, ils se jettoient en arriere pour recharger ; ce qu'ils exécutoient avec une grande vîtesse : de façon qu'une troupe attaquée ne pouvoit ni savoir leur nombre, ni ajuster ses coups pour répondre à leur feu. Le *meilleur* moyen étoit de les poursuivre vivement en haie fort ouverte : mais alors ils franchissoient les murailles, les roches & les broussailles avec tant de légereté, qu'on ne pouvoit les atteindre.

S'il leur étoit aisé de faire retraite, il étoit très-dangereux de se retirer devant eux. Ils couroient avec une agilité surprenante s'emparer des défilés & des hauteurs, & chargeoient continuellement l'arriere-garde. Au retour de leur expédition, ils se sépa-

roient avec autant de facilité qu'ils s'étoient assemblés. Chacun s'en retournoit dans son village ou sa montagne, jusqu'à ce qu'une nouvelle irruption les rassemblât. Telle étoit la façon dont les Rébelles faisoient la guerre, surtout depuis qu'ils s'étoient retirés dans les montagnes de Vescovato. AN. 1731.

Nouvelles opérations des Allemands & des Génois.

Vachtendonck y marcha, sitôt que tous les renforts furent arrivés. Ces renforts, joints aux troupes Allemandes & Génoises qui étoient déja dans l'Isle, formoient un corps d'environ neuf mille hommes. Cependant le Général Allemand, qui avoit des ordres de l'Empereur de tenter les voies de douceur s'il y avoit lieu, eut quelques conférences avec les Chefs des Rébelles, & il crut appercevoir des dispositions favorables à un accommodement. Il suspendit sa marche jusqu'au retour d'un Officier qu'il dépêcha à Vienne, pour y porter le résultat des conférences. Cet Officier revint le 28 d'Octobre, & rapporta que l'Empereur offroit aux Corses de terminer par sa médiation leurs différends avec les Génois; mais à condition que les Chefs des Rébelles seroient contraints de sortir

AN. 1731. de l'Isle avec leurs effets & leurs familles, sans espoir d'y pouvoir jamais rentrer.

Ces préliminaires ne furent pas acceptés; & Vachtendonck s'approcha de Vescovato : mais il ne l'attaqua pas. Il aima mieux tourner du côté de San-Pellegrino, dont les Rébelles étoient encore les maîtres, & il s'en empara. Cette Ville, quoiqu'entierement ruinée, ne laissoit pas de leur être avantageuse, à cause de sa situation. Elle est sur la côte Orientale de l'Isle, dans le district de Tavagna, à l'embouchure de la riviere de Fiume-Alto. Son Port offroit aux mécontens un moyen facile de recevoir les secours étrangers; & ce fut sans doute pour leur ôter cette ressource, que Vachtendonck y laissa une garnison. Il borna là ses opérations; & jugeant la saison trop avancée pour rien entreprendre de plus, il retourna à la Bastie.

Sa retraite laissoit la garnison de San-Pellegrino fort exposée. Le poste n'étoit pas tenable, étant trop éloigné des quartiers que Vachtendonck avoit fait prendre au reste des troupes, pour être secouru à temps en cas d'attaque.

Il

Il fut donc décidé qu'on l'évacueroit ; & la garniſon qu'on y avoit miſe l'abandonna. On convint peu après d'une trêve de trois mois, & l'on chercha de nouveau les moyens d'amener les choſes à un accommodement.

AN. 1731.

Nouvelle Trêve.

Vachtendock malgré la trêve fit partir neuf cents hommes pour s'aſſurer de nouveau de San-Pellegrino ; & quelques Ingénieurs furent chargés de fortifier ce poſte. Les Rébelles s'en plaignirent ; mais ſans ſe mettre en devoir de troubler cette entrepriſe. La trêve n'eut pas lieu par rapport aux troupes Génoiſes, dont le principal quartier étoit à Ajaccio, & par conſéquent plus à portée de faire la petite guerre avec les Rébelles, que les troupes Allemandes cantonnées vers la Baſtie. Le Colonel Vela fit brûler quelques villages des révoltés, & couper les oliviers de divers cantons de l'Iſle, pour ôter aux mécontens le produit qu'ils en retiroient. La guerre devint cruelle entre les Génois & les Corſes. On pendit à la Baſtie quelques Officiers Corſes : les Corſes par repréſailles firent pendre quelques-uns de leurs priſonniers Génois.

AN. 1731.

On demande à Vienne de nouveaux secours.

La rigueur de la saison, les neiges, les pluies, la disette, sur-tout de viandes fraîches, les fatigues d'une campagne faite dans un pays dur & inconnu, avoient causé parmi les troupes de l'Empereur des maladies qui les avoient diminuées de moitié. On n'avoit pas aussi laissé de perdre du monde dans quantité de petites actions que les détachemens avoient eu à soutenir presque chaque jour. Les Rébelles tiroient un grand avantage de la connoissance du pays, & réussissoient presque toujours à faire tomber leurs ennemis dans les embuscades auxquelles le terrain de cette Isle est tout-à-fait propre. Pour réparer ces pertes, il fallut demander à l'Empereur un troisieme secours; & on l'obtint: mais il fut longtemps sans partir.

Giafféri Général des Rébelles.

Pendant que les Génois sollicitoient ces renforts, les mécontens redoubloient leurs préparatifs. Louis Giafferi étoit devenu leur Général. C'étoit un des plus riches Seigneurs de la Corse, qui n'avoit pas moins de talens que Pompiliani, & qui avoit plus de ressources. On a déja vû ses négociations à Livourne, pour faire passer des

secours en Corse. Il y étoit retourné le 4 d'Octobre, accompagné de deux Officiers François : il en étoit reparti le 8. après avoir visité le Consul de France, & acheté quantité de provisions.

AN. 1731.

Sujets de crainte des Génois.

Ces liaisons des Rébelles avec les François donnoient aux Génois des inquiétudes cruelles. Un armement formidable qu'on préparoit en Espagne, & que l'on croyoit menacer l'Italie, augmentoit les allarmes. On soupçonnoit des Citoyens de Gênes même d'être d'intelligence avec les Rébelles ; & ce n'étoit pas sans raison. Les Corses agissoient comme s'ils étoient sûrs d'être soutenus puissamment, & leurs Chefs répandoient le bruit de l'arrivée prochaine de secours formidables ; soit que ce fût l'espoir réel de leurs intrigues, ou le langage de leur politique. On disoit que la France avoit des vûes sur la Corse ; que l'Espagne y prétendoit pour Dom Carlos. La situation équivoque des affaires générales de l'Europe accréditoit les sujets de crainte les moins fondés, & multiplioit les conjectures fâcheuses.

AN. 1731.

Leurs démêlés avec la France.

Dans ces circonstances Gênes ne pouvoit avoir trop de ménagemens pour la Cour de France. Cette Cour continuoit à demander hautement satisfaction de l'insulte faite à son pavillon ; & quoique la République eût rendu, comme je l'ai dit, le navire que les galeres de Gênes avoient arrêté, le Ministre François insistoit vivement sur la restitution des munitions de guerre, & sur la liberté des Corses qui s'étoient trouvés sur ce navire. Il fallut que la République se conformât à ces prétentions. Elle renvoya à Livourne le navire en question avec toute sa charge & tout son monde, paya tous les frais de cette affaire, & députa * le Marquis Jean-Baptiste Doria, en qualité d'Envoyé extraordinaire, pour faire au Roi de France les excuses & les satisfactions convenables. Il eut ordre au même temps de représenter à ce Prince, que la République ne pouvant douter des intentions favorables de sa Majesté à son égard, la nouvelle marque qu'elle osoit en attendre étoit une défense à tous les sujets du Roi d'aider les Rébelles de Corse.

* Le 25 d'Octobre.

Les excuſes de la République furent agréées ; mais on fit au même temps ſentir à quels malheurs les Génois s'étoient expoſés, & juſqu'où la France avoit réſolu de porter ſon reſſentiment. On ajoûta qu'ils avoient pris le bon parti en obtenant par leurs ſoumiſſions & leurs ſatisfactions le pardon de leur faute ; mais que, plus la clémence dont on uſoit à leur égard étoit grande, plus ils devoient ſonger à s'en montrer dignes. Cette réponſe ſeche, & peu propre à raſſurer les Génois, fut tout le fruit de la députation de Doria. AN. 1731.

La trêve conclue pour trois mois en Corſe étoit expirée, ſans que les négociations entamées durant cet intervalle euſſent rien produit. On étoit encore au fort de l'hyver ; & l'on ne laiſſa pas d'agir. Les troupes Allemandes & Génoiſes, diviſées en quatre corps, porterent par-tout le ravage. Je n'entrerai point dans ces détails. On enleva les beſtiaux, on brûla les magaſins : les plants de vignes & d'oliviers furent détruits, plus de trente villages ou bourgs furent ruinés ; & l'on maſſacra tout ce qu'on y trouva de Rébelles. Mais ceux-ci ſe jetterent AN. 1732.

An. 1732. dans leurs montagnes inaccessibles ; & leurs ennemis furent contraints par les neiges, les pluies & le froid de rentrer dans leurs quartiers, après un dégât qui, en ruinant le pays & augmentant la difficulté des subsistances, leur étoit presque aussi préjudiciable qu'aux Rébelles mêmes.

Pieges que tendent les Rébelles.

Si les Corses étoient obligés de laisser leurs ennemis maîtres de la campagne, ils ne laissoient pas de leur faire essuyer de temps en temps de rudes échecs, par des embuscades, des surprises & des pieges de toute espece. Le 24 de Janvier de l'année 1732. quatre Moines Corses se rendirent à Calvi, & se dirent Députés des Bourgs de Caléazzo & de Corbora. Ils exposerent au Gouverneur de Calvi, que ces deux bourgs conservoient pour la République une inviolable fidélité, mais qu'ils n'osoient déclarer leurs sentimens, de peur d'essuyer les violences des Rébelles ; qu'ils supplioient donc qu'on leur donnât quelques troupes, pour pouvoir montrer en sûreté leurs bonnes intentions. Le Gouverneur fut la dupe des démonstrations de zele affectées par les quatre Moines. Sa garnison étoit

composée de huit cents Allemands : il en détacha trois cents pour aller occuper ces deux bourgs, après avoir fait signer aux prétendus Députés un acte de soumission. Il n'eut pas même assez de défiance pour les retenir en ôtage. Sitôt que le détachement fut arrivé aux environs de Caléazzo, il fut investi par un corps de Rébelles bien supérieur ; & il n'échappa qu'environ quatre-vingts hommes, qui eurent le bonheur de regagner Calvi.

AN. 1732.

Galeres Espagnoles relâchent à San-Fiorenzo.

Les troupes Génoises & Allemandes, diminuant ainsi de jour en jour, avoient été obligées d'abandonner plusieurs postes. Les Rébelles s'y étoient établis, & entre autres dans San-Fiorenzo, dont Giafferi avoit fait le lieu de sa résidence. Trois galeres Espagnoles, séparées d'une Flotte sur laquelle Dom Carlos passoit en Italie, furent jettées par la tempête fort près de ce Port ; & elles y relâcherent vers le milieu de la nuit. L'arrivée imprévûe de ces trois galeres jetta d'abord quelque allarme parmi les Mécontens. Giafféri courut au Port ; la garnison prit les armes : mais sitôt qu'on eut appris que c'étoit des galeres d'Espagne, &

AN. 1732. que la Comtesse de S. Estevan, épouse d'un des Ministres de Dom Carlos, s'y trouvoit avec quelques autres Dames, Giafféri s'empressa de leur offrir tous les secours possibles. Les Dames vinrent se reposer au Château, où l'on eut pour elles les plus grands égards pendant les trois jours qu'elles y demeurerent ; & durant tout ce temps, le Pavillon d'Espagne fut arboré sur la Forteresse. Ces circonstances, qui ne naissoient peut-être que de la politesse de Giafféri, ne furent pas regardées comme indifférentes. Elles appuyerent les idées que l'on avoit des liaisons étroites des Corses avec l'Espagne : elles redoublerent les espérances des Rébelles, & les craintes des Génois.

Résolutions de l'Empereur sur les affaires de Corse.

Les affaires de Corse donnoient aussi quelque inquiétude à l'Empereur. Il appréhendoit que si la guerre éclatoit dans ses Etats d'Italie, comme il y avoit lieu de le craindre, ses ennemis ne profitassent des troubles de la Corse, soit en donnant par-là de l'occupation aux Génois, sur le secours desquels il comptoit, soit même en s'établissant dans cette Isle. Il résolut donc de faire tous les efforts nécessaires pour la pacifier au plus

plus vîte. Le Prince Louïs de Virtemberg, nommé pour y commander les troupes Allemandes qui y étoient déja, & celles qu'on se préparoit à y envoyer, eut ordre de ne rien négliger pour amener les Rébelles à une prompte conciliation. AN. 1732.

L'on ne cessa durant tout le reste de l'hyver de faire des dispositions pour le passage des renforts qui s'assembloient. Les Génois avoient eu grand soin de payer les sommes qu'ils avoient promises pour la solde des troupes Allemandes, & d'établir en Corse des magasins proportionnés au nombre de celles qui devoient y agir. Le Prince de Virtemberg, le Prince de Culmbach, le Général Schmettau, étoient sur le point de s'embarquer avec six mille hommes. Les Rébelles, instruits de ces formidables préparatifs, crurent devoir se hâter de frapper quelque grand coup avant l'arrivée de ces nouvelles forces.

Opérations des Rébelles.

Le 3 de Mars, Girolamo Ciccaldi, l'un de leurs Chefs, entra dans la plaine d'Olmetta * à la tête de deux mille six

* Il ne s'agit pas ici d'Olmetta, petite Ville, voisine de San Fiorenzo, mais d'un district de ce nom, vis-à-vis le golfe de Valinco.

AN. 1732. cents hommes, & y mit tout à feu & à ſang. Le Marquis Giuſtiniano, qui commandoit dans Ajaccio avec une garniſon conſidérable de troupes Génoiſes, fit un gros détachement, ſous les ordres du Colonel Arnaud, pour repouſſer les Rébelles. Cet Officier les rencontra près de Caſtellaro, & les ayant mis en fuite après deux heures de combat, il les pourſuivit juſqu'au Village de Bartélia, qui étoit de leur parti. Il y entra, mit le feu à quelques magaſins que les habitans avoient abandonnés à ſon approche, & enleva un aſſez grand nombre de beſtiaux.

Les Rébelles ne furent pas longtems ſans reparoître. Ciccaldi revint *le* 6. dans la plaine d'Olmetta avec quatre mille hommes. Le Colonel Arnaud & Vénéroſo marcherent à lui à la tête de huit cents Génois, & malgré l'inégalité de leurs forces ne balancerent pas de l'attaquer. L'action fut vive, & l'on ſe battit de part & d'autre avec acharnement. Les Rébelles avoient au milieu d'eux des Moines qui les animoient au combat, & combattoient eux-mêmes. Un de ces Moines perça le Colonel Arnaud d'un coup d'épée par der-

riere. Vénéroso eut une oreille emportée d'un coup de sabre. Les Génois voyant leurs deux Principaux Officiers blessés, accablés par le nombre, & ayant déja perdu cent vingt hommes, furent contraints d'abandonner la partie, & se retirerent. Ciccaldi profita de sa victoire. Il s'avança vers la petite Ville d'Olmettina, qui étoit attachée au parti de la République. Les Magistrats de cette Ville vinrent au-devant de lui, & lui présenterent les clefs, ajoûtant que leur Ville avoit résolu de se joindre aux Corses confédérés, & qu'ils étoient prêts d'accéder à l'acte de confédération que les Chefs des Rébelles faisoient signer à leurs partisans. Ils le signerent, & prêterent serment de fidélité sur l'Evangile. Ciccaldi laissa six cents hommes pour garder sa nouvelle conquête, & termina là son expédition.

AN. 1732.

Nouvelle amnistie.

Sur ces entrefaites, on fit publier au nom de la République * une nouvelle amnistie pour tous ceux qui mettroient bas les armes dans l'espace de six semaines. Les Chefs n'en étoient point exceptés. Mais les avantages qu'ils ve-

* Le 7 de Mars.

AN. 1732.

Les Rébelles continuent d'agir.

noient de remporter n'étoient pas des évenemens propres à leur faire embrasser ce parti. Tandis que Ciccaldi agissoit avec supériorité du côté d'Ajaccio, Alexandrini à la tête de quatre mille Rébelles essayoit d'en faire autant du côté de la Bastie. Il traversa le torrent de Pilinazzo, dans le dessein de surprendre Biguglia, oû il y avoit deux cents cinquante Allemands. Le Baron de Vachtendonck en fut averti assez tôt pour les secourir. Il attaqua les Rébelles dans une Vallée où il les trouva assez avantageusement postés. Ils se défendirent avec vigueur durant deux heures : mais enfin ils se retirerent ; & Vachtendonck, content de leur avoir fait manquer leur coup, ne crut pas devoir s'engager à la poursuite dans des défilés qu'il ne connoissoit pas.

Leur entreprise sur Sarténé.

Ils ne réussirent pas mieux dans leur tentative sur San-Pellégrino, ou j'ai dit que Vachtendonck avoit mis neuf cents hommes avec ordre de s'y fortifier. Les Rébelles étoient plus heureux au Midi de l'Isle ; & leur entreprise sur Sarténé eut le succès le plus heureux. Giafféri la conduisit lui-même. Il avoit

inutilement tenté de gagner les Habitans de cette Ville par des promesses & des présens. Il résolut d'employer la force pour se les soumettre, & donna ordre à sept mille hommes de s'assembler pour l'exécution de ce projet. Sarténé est une petite Ville, Capitale d'un district de ce nom, dans la partie méridionale de la Corse. Elle n'est close que d'une simple muraille ; & toutes les Villes qui sont dans les terres n'ont point d'autres fortifications ; pas même Corté, qui étoit autrefois la Capitale de toute l'Isle. AN. 1732.

Giafféri ayant donné l'ordre de partir, ses troupes prirent les armes bien avant le jour. Il se mit à leur tête ; & avant que de se mettre en marche, il fit réciter des prieres pour se rendre le Ciel propice. Le Jesuite Eustache Alvaradino prononça ensuite un Sermon propre à échauffer les esprits. On partit, & on arriva devant Sarténé à sept heures du matin. On trouva les Habitans hors de leurs murs, & rangés en bataille dans la plaine au nombre de deux mille. Ils s'attendoient à être attaqués, & avoient demandé du secours à Vachtendonck, qui étoit pour

AN. 1732.

lors à Ajaccio. Giafféri avoit sû que ce secours devoit arriver ce jour même: mais il comptoit avoir auparavant emporté la Place. Il attaqua les Habitans de Sarténé avec toute l'ardeur que la supériorité du nombre pouvoit inspirer à ses gens. Les Habitans de leur côté soutinrent avec opiniâtreté ses efforts, s'attendant à toute heure à l'arrivée du secours. Enfin ils furent contraints de rentrer dans leur Ville. Ils y emmenerent avec eux plusieurs prisonniers qu'ils avoient faits durant l'action; entr'autres Piccioli, ami intime de Giafféri.

A peine étoient-ils rentrés qu'on vit paroître le secours qu'ils attendoient. Il consistoit en trois mille quatre cents hommes, tant Génois qu'Allemands, dont six cents étoient à cheval. Ces troupes étoient partagées en quatre corps, sous les ordres du Baron de Vachtendonck, du Baron de Vences, du Colonel Véla, & du Colonel Arnaud. Giafféri ne s'étonna point, & fit sur le champ ses dispositions pour les recevoir. Il posta mille hommes pour faire tête aux habitans de Sarténé, s'ils faisoient quelques sorties, comme il

y avoit lieu de s'y attendre ; & il rangea en bataille le reste de son monde, pour soutenir l'attaque des Allemands & des Génois. An. 1732.

Ceux-ci ne tarderent pas à le charger de toutes parts ; Vachtendonck & le Baron de Vences de front, Arnaud & Véla en flanc. Il soutint par-tout leurs efforts avec un égal succès, & les repoussa avec perte de plus de soixante hommes. Les Corses dans cette occasion ne suivirent pas leur maniere ordinaire de combattre. Ils firent ferme, & resterent toujours en bon ordre. Vachtendonck, ne pouvant les rompre, feignit de fuir, comptant qu'ils ne manqueroient pas de se débander. Mais Giafféri, trop habile pour donner dans le piege, contint ses troupes. Les Allemands & les Génois revinrent à la charge ; & leur feu vif & fait à propos, ayant tué environ huit cents hommes, causa quelque désordre dans les rangs des Corses. Mais ceux-ci, plus animés que jamais, s'abandonnerent sur leurs ennemis le sabre à la main, les culbuterent, les poursuivirent l'espace d'une lieue, tuant ou faisant prisonniers tous ceux qu'ils purent join-

AN. 1732. dre. Le Colonel Arnaud tomba de cheval dans cette déroute, se rompit une côte, & fut pris avec plusieurs autres Officiers.

Durant ce combat, les mille hommes destinés à faire tête aux habitans de Sarténé étoient aux prises avec eux. Les habitans, voyant que le secours sur lequel ils comptoient étoit dissipé, faisoient tous leurs efforts pour percer, & se sauver en abandonnant leur Ville. Giafféri eut vaincu assez-tôt pour les en empêcher. Il les repoussa dans la Ville, & y entra en vainqueur irrité, dans le dessein d'y mettre le feu. Les habitans dans la derniere consternation s'attendoient aux plus rigoureux traitemens. Les rues étoient pleines de femmes & d'enfans, qui pleuroient & demandoient grace. Des principaux Citoyens vinrent implorer la clémence de Giafféri ; ses propres Officiers se joignirent à eux. Il se laissa toucher, & se contenta de se faire apporter les deniers publics.

L'idée d'un Chef de Montagnards rébelles emporte avec soi je ne sais quoi de barbare & d'affreux. L'humanité semble entrer peu dans le carac-

tere des Héros de cette trempe. C'eſt avec ces traits que j'ai peint le fameux Sampiero : mais en cela Giafféri ne lui reſſembloit pas. Ses mœurs ne ſe reſſentoient point de celles de ſa nation. Auſſi généreux que vaillant, il eut ſoin que les priſonniers fuſſent bien traités : il offrit même de les relâcher tous, ſi l'on vouloit lui rendre ſon ami Piccioli ; ce qui fut accepté. Délicat ſur les procédés, quelques Officiers Allemands ayant été arrêtés par ſes eſpions, pendant qu'ils ſe promenoient aux environs de Calvi, il déſaprouva cette ſurpriſe, régala bien ces Officiers, & les renvoya libres. AN. 1732.

Au reſte la politique, dans ce dernier trait, ſe concilioit à merveilles avec la nobleſſe de ſentimens. Giafféri affectoit en toute occaſion d'avoir beaucoup d'égard pour les Allemands, & de les ménager beaucoup plus que les Génois. Par là ce Général habile ſe concilioit l'eſtime des Officiers Impériaux, qui devoient être arbitres, en cas d'accord ; & il ſemoit au même temps de la jalouſie, & peut-être des ſoupçons, dans l'eſprit des Génois, à qui ſes égards de préférence pour les Allemands pour- Généroſité & politique de Giafféri.

AN. 1732. roient paroître choquans, ou même fuſpects. Cette conduite dut contribuer aux mécontentemens que l'on conçut à Gênes contre les Officiers de l'Empereur, comme on le verra dans la ſuite.

Secours fournis aux Rébelles.

Les forces des Rébelles augmentoient par leurs avantages. Elles étoient encore accrues par les ſecours que leur apportoient chaque jour des vaiſſeaux, la plûpart François. Les Génois craignoient d'irriter la France en s'y opposant. Cinq barques de la République oſerent cependant brûler un vaiſſeau portant pavillon de France, qui étoit à l'ancre dans le port de Girolata, & qui avoit débarqué en Corſe une grande quantité de munitions de guerre & de bouche pour les Mécontens. Le Baron de Wins, Colonel Allemand qui ſervoit dans cette Iſle, eut part à cette violence. L'Empereur en fut très-fâché, & le fit conduire priſonnier dans la Forteresse de Crémone. L'Envoyé extraordinaire de l'Empereur à Florence fit des excuſes au Marquis de la Bâtie, Miniſtre de France, au ſujet de cet évenement, & lui fit part de la maniere dont

on avoit agi envers le Baron de Wins. AN. 1732.

La France tira des Génois une satisfaction plus éclatante. Ils se soumirent à tout ce qu'on voudroit exiger d'eux. Une escadre de quatre vaisseaux de guerre, armés à Toulon, eut ordre de toucher à Gênes * pour y faire savoir les intentions du Roi. On s'y conforma. On paya la valeur du navire & de sa charge : l'Officier Génois qui commandoit les barques fut emprisonné dans la Citadelle de Savone : les Patrons des barques furent enfermés dans la Tour de Gênes ; & le Sénat fit publier & afficher une Ordonnance, par laquelle il defendoit aux sujets de la République de faire aucune visite sur les bâtimens portans pavillon François. A ce moyen cette affaire fut apaisée.

Mécontentemens de la France contre Gênes apaisés.

Cependant le nouveau secours promis par l'Empereur, consistant en six mille quatre cents hommes, s'étoit embarqué à Gênes le quatre d'Avril, & étoit arrivé en Corse. Le Prince de Virtemberg y avoit débarqué le sept. L'amnistie publiée par la République, un mois avant, étoit sur le point d'expirer. Les Rébelles n'en avoient point

Le nouveau secours, promis par l'Empereur, passe en Corse.

* Au mois de Juin.

AN. 1732. profité. Les Génois auroient bien ſouhaité que le Prince de Virtemberg eût marché ſur le champ aux ennemis: mais ce Prince avoit des ordres de ne mettre en uſage la voie des armes, qu'après avoir épuiſé les moyens de douceur. Il devoit offrir aux Corſes non ſeulement la médiation, mais la garantie de l'Empereur, & eſſayer de les engager à ſe ſoumettre, en leur propoſant des conditions avantageuſes.

La Cour de Vienne avoit plus d'une raiſon d'en agir ainſi. On ne pouvoit forcer les Rébelles dans leurs retraites, ſans ſacrifier bien du monde. Si les mécontens s'opiniâtroient à ſe défendre dans leurs montagnes & leurs forêts, ils y pouvoient réſiſter longtemps. La poſition des affaires de l'Europe étoit telle que l'Empereur pouvoit être obligé dans peu de rappeller ſes troupes de Corſe, pour s'en ſervir ailleurs. S'il croyoit de ſon intérêt d'aſſurer aux Génois la poſſeſſion tranquille de la Corſe, il ne l'étoit pas moins de terminer promptement cet ouvrage; & la voie de la négociation paroiſſoit la plus courte & la plus sûre. Le Prince de Virtemberg

ne négligea donc rien pour la faire réussir.

AN. 1732.

Conduite du Prince de Virtemberg.

Il commença par faire les dispositions qu'il crut les plus capables d'intimider les rébelles. Il plaça le Général Schmertau avec cinq mille hommes sur les hauteurs de San-Fiorenzo, & se porta lui-même avec huit mille auprès de Calvi, prêt à attaquer les Rébelles de ces deux côtés à la fois, tandis que le Colonel Véla, à la tête des troupes Génoises, agiroit du côté d'Ajaccio. Après ces préparatifs, il fit publier l'offre que l'Empereur faisoit de sa médiation & de sa garantie, & une amnistie pour tous ceux qui dans l'espace de cinq jours se soumettroient, & apporteroient leurs armes.

Au lieu de profiter du nouveau pardon, les Corses ne songerent qu'à se fortifier dans leurs différents postes, à munir les retranchemens qu'ils avoient pratiqués dans les montagnes & sur les chemins, à s'emparer des bois & des défilés. Ils oserent même insulter les camps du Prince de Virtemberg & du Général Schmettau. Les troupes Allemandes se tinrent sur la défensive, & se contenterent de chasser les Ré-

An. 1732. belles des hauteurs & des paſſages dans les environs des deux camps.

L'amniſtie avoit été publiée le dix-ſept d'Avril du côté de Calvi, & le dix-neuf de celui de San-Fiorenzo. Le vingt-trois, jour auquel elle expiroit, le Prince envoya un trompette aux Chefs des Corſes, pour les ſommer d'accepter le pardon offert, & la médiation de l'Empereur. Ils reçurent ces offres avec reſpect, mais ſans y ſouſcrire, & demanderent du temps pour ſe déterminer là-deſſus. Ils ſe flattoient toujours de recevoir des ſecours puiſſans de divers endroits. Les Chefs répandoient même les bruits de l'arrivée prochaine d'une Flotte formidable deſtinée à les ſoutenir. Tant que cette eſpérance ſubſiſtoit, ils ne cherchoient qu'à obtenir de nouveaux délais ; mais on ne crut pas devoir leur en accorder davantage.

Il attaque les Rébelles. Le Prince de Culmbach, détaché avec deux mille cinq cents hommes partagés en trois corps, parcourut toute la Province de Balagna, la plus fertile de l'Iſle, & la ſoumit entiere, ſans avoir éprouvé de réſiſtance qu'aux Villages de Moniſtero & de Monté-Mag-

gioré. Le Général Schmettau avec ses troupes qu'il commandoit descendit * dans la Province de Costéra, & ayant été joint par divers détachemens attaqua au même temps les trois principaux postes de cette Province, S. Jacques, Bigorno, & la Croix de Lento, d'où il chassa les Rébelles après une heure de combat, sans avoir eu plus de huit hommes tués, & dix blessés. AN. 1732.

Ces expéditions parurent d'autant plus heureuses, que quoiqu'il n'y ait aucune Place forte dans l'intérieur de la Corse, il n'est pas néantmoins facile d'y pénétrer. Les Corses, de tout temps occupés de guerres civiles & de révoltes, ont bâti la plûpart de leurs Villages sur des hauteurs, & dans des situations naturellement fortifiées. Les maisons en sont souvent crénelées, voûtées, terrassées, toutes rassemblées, & se flanquant les unes les autres : il n'est presque point de Villages qui ne pussent soutenir un petit siege ; mais les Rébelles les abandonnerent pour se retirer au-delà du Golo, & se jetter dans les montagnes, dont

* Le 26 d'Avril.

AN. 1732. ils avoient rendu les approches impraticables, & où ils craignoient peu qu'on les forçât.

Tandis que le Prince de Virtemberg faisoit mettre le feu aux Villages abandonnés, le Colonel Véla, après avoir battu un corps de Rébelles près de Calcatoggio, se disposoit à joindre le Prince de Culmbach, qui marchoit à lui, & à investir les Corses dans leur retraite. On mettoit cependant à feu & à sang tous les Villages où l'on éprouvoit la plus légere résistance, pour intimider ceux qui restoient encore à soumettre. Mais les Rébelles, soutenus toujours par leurs Chefs dans l'espoir d'un secours formidable & prochain, voyoient avec constance brûler leurs maisons, détruire leurs bleds & leurs oliviers, massacrer leurs familles, plûtôt que d'accepter le pardon qu'on leur offroit. Ces ravages affreux durerent huit jours, c'est-à-dire, le reste du mois d'Avril.

Les Corses pensent à se soumettre.

Enfin les Corses se désabuserent. On ne pouvoit plus les amuser en les flatant qu'ils étoient l'objet du grand armement qui se faisoit dans les ports d'Espagne. Sa destination, long temps cachée,

AN. 1732.

chée, n'étoit plus un mystere : les Puissances d'Italie, qui en avoient été alarmées, n'en prenoient plus d'ombrages ; & l'on savoit depuis quelque temps qu'il ne menaçoit qu'Oran. Les Algériens réclamés, & prévenus de bienfaits par les Rébelles, qui leur avoient envoyé des esclaves échapés d'une galere Génoise, n'avoient répondu que par des politesses, & de fort légers présens. Les autre ressources des Corses ne paroissoient pas plus solides ; soit que leurs espérances eussent été détruites par les changemens arrivés dans les affaires générales ; soit que ces espérances n'eussent jamais eu de fondemens biens réels. Les Chefs eux-mêmes sentirent la nécessité d'un accommodement ; & le deux de Mai, ils députerent au camp du Général Schmettau, à Rostino, pour demander une suspension d'armes, & la liberté de venir traiter eux-mêmes sur la parole du Général.

Ils députent vers Schmettau.

Schmettau leur fit réponse à la tête du camp, & en présence de tous ses Officiers : » Que la premiere fois que » les Rébelles auroient l'insolence d'en- » voyer une telle députation, il feroit

Suites de cette affaire, selon les Mémoires publiés par les Génois.

AN. 1732. »pendre les Députés, & les Chefs »aussi dès qu'il les auroit pris ; mais »qu'il vouloit bien leur pardonner »pour cette fois d'être venus huit jours »après l'amnistie expirée faire de pa»reilles propositions.» C'est ainsi que les choses se passerent, si nous en croyons divers Mémoires que la République fit publier dans la suite de cette affaire. Ces mémoires ajoûtent que ce fut le seul pourparler qu'il y eut avec les Rébelles ; que les hostilités continuerent depuis ; que le quatre de Mai un détachement s'avança dans les districts de Rostino & de Canalé, qui se rendirent à discrétion, & qui furent imités par ceux de Cazzacconi, de Casinca, & de Tavagna, dont on agréa la soumission ; que les Chefs persistant dans leur obstination, on envoya trente Houssards à leur poursuite ; qu'ils songerent alors à demander pardon, & que le Prince de Virtemberg, consentant de leur faire grace de la vie, refusa de leur laisser la liberté ; qu'avant qu'ils eussent été informés de cette réponse, qui décidoit de leur sort, les Houssards les surprirent les armes à la main, près de San-Pellégrino, le huit de Mai, &

AN. 1732.

les amenerent au camp du Général Schmettau, qui le lendemain les envoya au camp du Prince de Virtemberg à Corté; qu'ils y furent gardés à vûe par des sentinelles, la bayonnette au bout du fusil, jusqu'à l'arrivée de Rivarola, Commissaire Général & Plénipotentiaire de la République, auquel ils furent remis, de même que les prisonniers, les ôtages, & les armes de ceux qui s'étoient soumis.

Relations différentes de cette même affaire.

D'autres relations fort circonstanciées racontoient les choses bien différemment. Suivant ces relations, Giafféri avoit envoyé, dès le premier de Mai, huit Députés au Prince de Virtemberg pour parler d'accommodement. Le Prince écouta leurs propositions, & leur dicta des conditions préliminaires dont ils parurent assez contens. Ils revinrent trois jours après, & convinrent d'une trêve. Il fut arrêté que l'on tiendroit des conférences à Corté, que Giafféri y assisteroit en personne, & qu'on donneroit des ôtages de part & d'autre. Giafféri envoya les siens le six, & reçut ceux du Prince le lendemain.

Le huit, les Officiers Allemands, &

An. 1732.

les Plénipotentiaires Génois, qui devoient se trouver aux conférences, se rendirent à Corté. C'étoit, de la part de l'Empereur, les Princes de Virtemberg, de Culmbach, de Valdeck, les Comtes de Ligneville & de Lowestein, le Baron de Vachtendonck, & les Généraux Schmettau & de Lowendahl; de la part des Génois, Camille Doria, Jerôme Venerosо, François Grappallo & Rivarola. Giaféri s'y rendit le jour suivant avec dix des principaux Chefs des mécontens, parmi lesquels étoient son parent Ciccaldi, le Marquis Rafaëlli Secrétaire Général des Rébelles, Piccioli, Alexandrini, & les Prêtres Astelli & Rafaëlli, frere du Marquis. Le Prince de Virtemberg leur fit un accueil très-gracieux, & les retint à souper.

Conférences tenues à Corté.

Les conférences commencerent le dix. L'Evêque d'Aléria, dont la résidence ordinaire est à Corté, fut invité d'y assister. On lut les pleins pouvoirs des Plénipotentiaires, l'amnistie accordée par la République, & l'acte de garantie de l'Empereur. Le Prince de Virtemberg, Rivarola, & Giafféri, firent chacun un discours, où ils té-

moignerent respectivement les dispositions où ils étoient de concourir à la conciliation pour laquelle ils étoient assemblés. Giafféri fit lire ensuite les conditions qu'il proposoit. On continua les conférences les jours suivans avec beaucoup d'unanimité, & Giafféri régala à son tour les Officiers Allemands & les Plénipotentiaires Génois. AN. 1685.

Protest... de quelques Villages.

Durant les négociations, on apprit que * quatorze Villages de la partie méridionale de l'Isle avoient protesté contre les conférences; qu'ils avoient même brûlé quatre antres Villages de ceux qui consentoient à rentrer sous l'obéissance de la République; & que le Colonel Véla marchoit avec deux mille hommes pour réduire ces mutins. Il y réussit; mais il arriva un autre incident qui eut plus de suites, & qui pensa être funeste aux Chefs des Rébelles. J'ai dit qu'on soupçonnoit quelques Citoyens de Gênes d'avoir des intelligences avec eux. Le Prince de Virtemberg voulut éclaircir ces soupçons. Les Chefs nierent longtemps : il fut obligé d'en venir aux menaces : ils avouerent alors qu'ils

* Le 19 de Mai.

AN. 1732.

avoient reçu des lettres & de l'argent de quelques Génois qu'ils nommerent. On exigea qu'ils représentassent ces lettres. Ils dirent qu'elles étoient à Vescovato, & promirent avec serment de les rendre aussitôt après le Traité. On y inséra cette promesse, avec la condition que si les Chefs manquoient de l'exécuter, le Traité seroit nul, & qu'on useroit envers eux de la derniere rigueur.

Traité conclu.

Ils y consentirent, & signerent avec les autres Plénipotentiaires l'Acte par lequel ils s'en rapportoient à l'arbitrage de l'Empereur, qui se chargeoit de dresser incessamment un Reglement par lequel tous les différends des Corses avec les Génois seroient terminés sous sa garantie. On promettoit aussi par ce Traité divers avantages aux Chefs des mécontens.

On arrête les principaux Chefs des mécontens.

Le lendemain qu'il fut signé, le Marquis Rafaëlli s'échappa. Comme en sa qualité de Secrétaire il étoit dépositaire des lettres qu'on demandoit, on se douta qu'il s'étoit sauvé pour n'être pas obligé de les donner. On arrêta les quatre principaux Chefs, Giafféri, Ciccaldi, Aitelli & Rafaëlli, comme complices de l'évasion du Secrétaire.

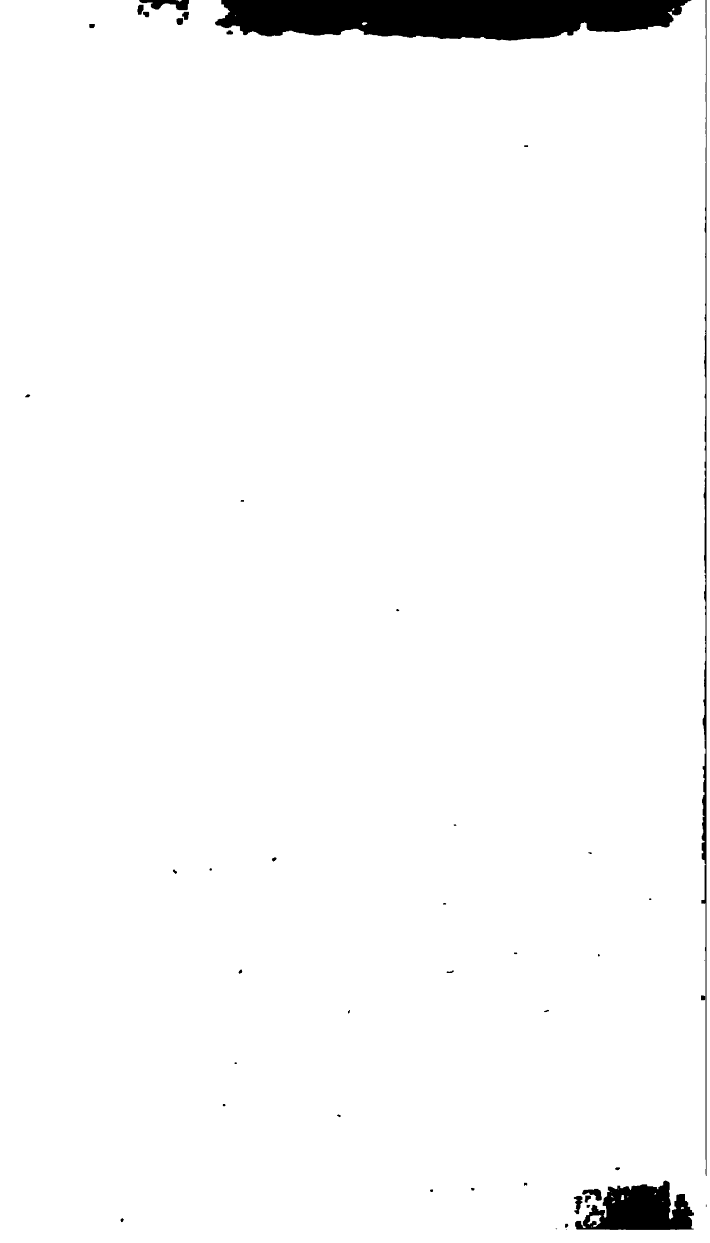
Ils se rendirent prisonniers sans résistance. Ils furent d'abord conduits à la Bastie, & delà transportés à Gênes, * où ils furent renfermés dans la Tour. On les y traita bien ; mais ils y furent étroitement resserrés, & on leur ôta la liberté d'écrire. AN. 1732.

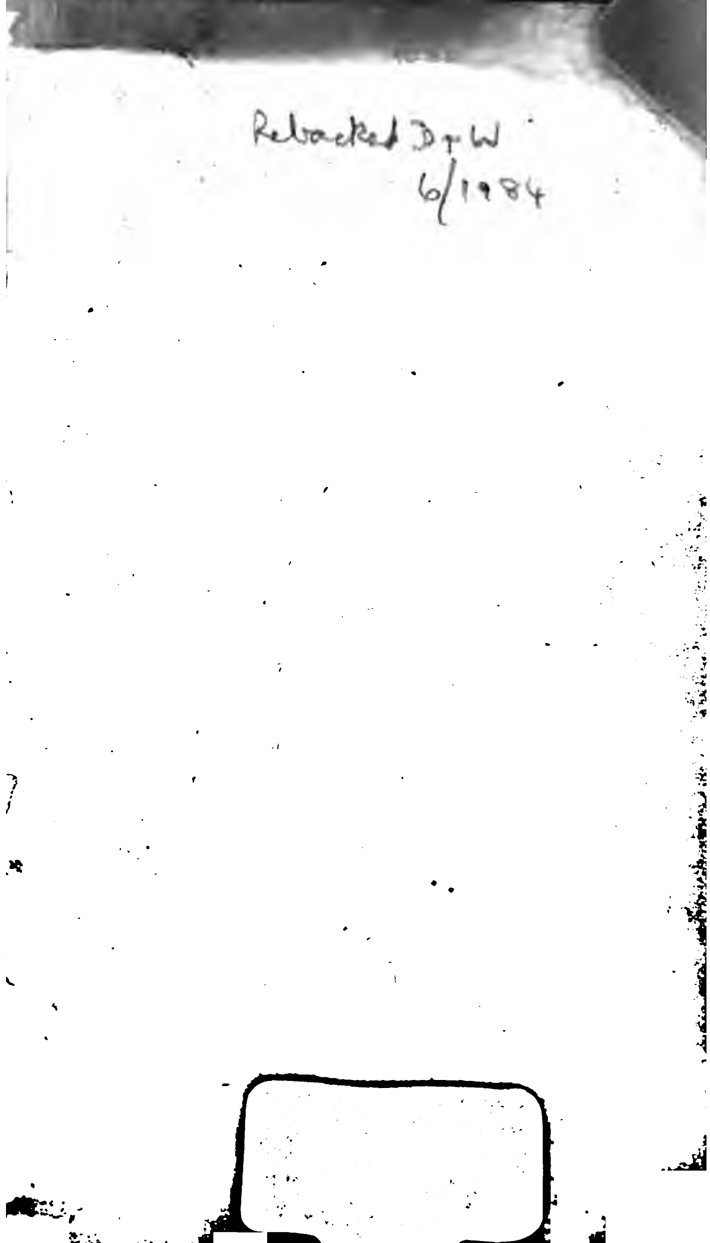
Cependant on avoit envoyé un détachement pour se saisir du Marquis Rafaëlli : mais on ne put le découvrir. On brûla sa maison de Vescovato, dont il avoit enlevé les papiers. Il les avoit confiés à un de ses amis, qui s'étoit chargé de les garder : mais cet ami timide, craignant qu'on n'en eût quelque soupçon, & qu'on ne vînt faire des recherches chez lui, les alla porter luimême au Commandant du détachement.

* Le 27 de Juin.

Fin du Livre sixiéme.






Rebacked D & W
6/1984

